



*Les Semeurs  
de Rêves*

*par André Thibodeau*

**Roman de Motivation**

Tome 1 de la collection  
Réussite Préméditée



**LES SEMEURS DE RÊVES**

Par : *André Thibodeau*

Tome 1 de la collection  
**Réussite Préméditée**

Distribué par: 2960-2620 Québec Inc.  
1021 Alexis Lebert  
Saint-Jean-sur-Richelieu / QC / Canada  
Téléphone: 450 348-4828

Dépôts légaux: 3<sup>e</sup> trimestre 2009  
Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Cette première édition du livre «Les Semeurs de Rêves» a été faite avec l'autorisation de la société 2960-2620 Québec Inc. qui est titulaire du droit d'auteur auprès de l'Office de la Propriété Intellectuelle du Canada.

## **INTRODUCTION**

La collection « Réussite Préméditée » est un ensemble de 5 livres écrits pour vous aider à découvrir les étapes à franchir pour le succès de tout projet ou entreprise.

Que ce soit un projet d'étude, de carrière, de conquête amoureuse, de construction, de voyage ou encore de vedettariat, chacun d'entre eux devra parcourir les mêmes chemins pour qu'il devienne une réalité : le Chemin du Rêve, le Chemin de la Foi, le Chemin de l'Action, le Chemin des « Temps d'arrêt » et finalement le plus difficile à parcourir de tous, le Chemin de la Persévérance.

Le dictionnaire définit le verbe préméditer par ces deux mots : préparer soigneusement.

Voilà donc l'invitation que je vous lance par la lecture de cette collection :

### **PRÉPARER SOIGNEUSEMENT CHACUNE DES ÉTAPES DE VOTRE RÉUSSITE.**

Pour bien accomplir une tâche, il faut tout d'abord reconnaître son importance puis connaître et en maîtriser les techniques.

C'est pourquoi j'ai cru essentiel d'écrire un livre sur chacune des phases inévitables pour réussir toute entreprise.

LE PREMIER LIVRE VOUS AMÈNERA À DÉCOUVRIR L'IMPORTANCE DU RÊVE DANS VOTRE VIE. Il vous permettra de découvrir ou de redécouvrir ce don magnifique que Dieu nous a légué et le pouvoir exceptionnel qu'il peut exercer pour vous, c'est-à-dire, transformer votre

vie. Essayer de rejeter l'importance du rêve pour modeler notre vie est aussi absurde que, pour un sculpteur d'essayer de créer une œuvre sans matière première.

LE DEUXIÈME VOUS INVITERA À PRENDRE CONSCIENCE QUE LA FOI EST INNÉE ET QUE CHACUN EN A UNE BONNE DOSE EN NAISSANT. Non pas que la foi est un don que certains ont reçu comme par magie tandis que d'autres en sont privés. Vous apprendrez que vous êtes libres d'en faire ce que vous désirez. Vous pouvez également décider de l'utiliser ou de l'oublier et de la laisser se détériorer avec le temps. Cependant, si vous vous décidez de la mettre à contribution, soyez assurés qu'elle vous facilitera l'atteinte de vos buts.

LE TROISIÈME LIVRE VOUS INCITERA À PASSER À L'ACTION SANS PLUS ATTENDRE. Il vous aidera à découvrir l'importance de connaître vos forces et vos faiblesses. Il vous fera voir la puissance qu'ont les décisions comparativement aux nombreuses hésitations et aux innombrables tergiversations. Enfin, vous y apprendrez que les plus grandes réussites sont souvent le fruit de mille échecs, donc rien ne sert de craindre les échecs quand on aspire à la réussite.

LE QUATRIÈME LIVRE VOUS AMÈNERA À CONSTATER QUE LES « TEMPS D'ARRÊT » SONT SOUVENT ESSENTIELS. Combien de fois peut-on constater lors de l'échec d'un projet, qu'un simple « Temps d'arrêt » aurait pu faire toute la différence et très souvent éviter un insuccès. Il aurait pu permettre aux artisans du projet de constater quels changements ils auraient dû apporter pour en faire une réussite. Ce précieux temps aurait pu permettre aux entrepreneurs de reprendre leur souffle afin d'avoir assez d'énergie pour arriver au succès. Enfin, il aurait pu leur permettre de solliciter l'aide de gens plus

qualifiés qu'eux afin de les accompagner vers le chemin de la victoire.

LE CINQUIÈME ET DERNIER LIVRE VOUS DÉVOILE LA VÉRITABLE CLEF DE TOUTE RÉUSSITE, **LA PERSÉVÉRANCE**. Oui, c'est le livre le plus important de toute la collection. Celui qui vous aidera à refuser l'échec. C'est aussi le plus difficile à mettre en application car il demande de la détermination, de la discipline et exige une foi aveugle. Il vous invite aussi à refuser de tourner la page de façon définitive si ce n'est pas la dernière page... En d'autres mots il ne vous permettra pas de dire : « Le travail est terminé », si le projet n'est pas complètement réalisé.

Je vous invite donc à commencer la lecture de cette collection sans plus tarder.

Bonne lecture,

**André Thibodeau**



## PRÉFACE

Par ce premier livre, mon plus grand désir est que je puisse atteindre tous ceux qui ont perdu la capacité de rêver, cette faculté si importante et essentielle pour bien réussir sa vie.

Puisse cet outil de développement personnel, aider mes semblables à bâtir les rêves qui peuvent les amener à atteindre leur potentiel maximum dans tous les domaines : soit le succès matériel (réussite professionnelle et richesse), relationnel (amitié et amour) ou spirituel (recherches et foi en Dieu)

Au cours de notre vie, nous sommes tous à un moment ou l'autre, semeur, constructeur, bâtisseur, supporteur, accompagnateur, destructeur, démolisseur, réalisateur ou peut-être même, pour certain d'entre nous, cultivateur de rêves. Et cela nous arrive souvent sans que l'on s'en rende compte.

Cependant, essayez d'imaginer l'impact que cela pourrait avoir si, chaque jour nous réussissions à semer un rêve dans notre entourage, si nous pouvions alimenter le rêve d'une personne que nous aimons, ou si nous pouvions réaliser un petit rêve personnel.

Le bonheur nous accompagnerait souvent sur les chemins que nous parcourons, ne croyez-vous pas?

Par contre lorsque quelqu'un de notre entourage nous partage ses projets et que nous l'accueillons avec des paroles telles que : « Tu rêves en couleurs... », « T'es malade... », « T'es tombé sur la tête... » ou bien encore « Bon, je pense que tu es mieux de retomber sur terre avant de te faire mal... » nous devenons alors de véritables. . . « Destructeurs ou Démolisseurs de Rêves ». De plus, soyez

assurés que nous ne pouvons trouver meilleure formule pour éloigner tout le monde des chemins qui mènent au bonheur.

Le but de ce livre n'est pas de vous apprendre à être heureux, car chacun de nous possède sa propre formule. Cependant, il se donne comme mission de vous aider à trouver, pour vous et pour les autres, la matière première essentielle à toutes réalisations : UN GRAND RÊVE!

Si cet ouvrage ne parvient pas à vous faire découvrir « UN GRAND RÊVE », mais réussit à vous éveiller à la nécessité de rêver, il aura quand même accompli le plus important de son mandat, c'est-à-dire, vous amener à réaliser que tout commence par un rêve.

Tout au long du roman, j'utiliserai la forme narrative (*J'ai toujours aimé raconter des histoires...*) et comme je viens de le faire, je laisserai parler (*ou plutôt écrire*) ma petite voix intérieure. (*C'est elle que vous retrouverez régulièrement dans les écrits entre parenthèses et en italic...*)

Si mes auto dialogues (*textes écrits entre parenthèses et en italic*) vous agacent, n'hésitez pas à les sauter, car ils ne sont pas nécessaires à la compréhension du récit. Ils sont là pour mettre une petite touche d'humour ou pour vous amener à une réflexion personnelle et rapide sur certaines situations.

J'aurais pu mettre les propos de ma « petite voix intérieure », en bas de page avec une référence numérique et cela aurait sûrement facilité la lecture de ceux qui ne voudront pas lire ces « hors-texte ». Cependant, comme je trouve cette formule agaçante dans les lectures que je fais, j'ai cru bon de vous éviter cet exercice. De plus, cette

« petite voix », probablement comme la vôtre, fait partie de chaque minute de ma vie, alors, pourquoi vouloir la faire taire... aussi bien s'en servir, non?

Je tiens, également, à prévenir le lecteur que ce livre n'est pas une autobiographie et que toutes ressemblances avec moi, mon entourage ou des évènements qui ont pu nous arriver sont fort possibles. Cependant, elles ne demeureront toujours que peu représentatives des réalités individuelles de chaque personnage ou des évènements vécus.

En attendant les fruits de cette lecture, je vous invite, sans plus tarder, à suivre les péripéties de notre héros qui, lui, n'a pas toujours souffert du « **mal des sans-rêves** ».



**CHAPITRE 1 :**  
**ON RECRUTE UN SEMEUR DE RÊVES**

Il n'y a pas très longtemps, dans un espace très connu (*mais qui demeure toujours inconnu...*) que nous appelons le Paradis, le Grand Patron se promène de long en large dans le « Corridor des Rêves ».

Cet espace (Au paradis il n'y a pas d'endroits définis tels que : édifice, maison, logement, appartement, etc. C'est pour cela que l'on parle d'espace.), je disais donc que cet espace fut baptisé le « Corridor des Rêves », parce que ses murs se façonnent à l'aide d'images de réalisations remarquables ou de grandes choses qui furent créées ou que l'on peut accomplir. À vrai dire, on ne peut pas qualifier ces limites de murs étant donné qu'il n'y a ni plafond, ni plancher et qu'ils n'apparaissent qu'au fur et à mesure qu'on y circule. De plus, le promeneur ne se sent jamais coincé, ni pris dans un tunnel, car il n'y a que des côtés qui l'accompagnent. Pas d'avant, pas d'arrière... (*Tout comme à l'image de la vie : le futur n'est pas là et le passé n'y est plus... Il n'y a que le présent qui compte...*) Dans le « Corridor des Rêves », il est toujours possible de regarder vers le futur et un nouvel horizon y est toujours visible, peu importe la direction que l'on emprunte.

Dieu vient souvent s'y promener. (*Pour tout dire, c'est un Grand Rêveur...*) C'est dans cet endroit, il y a quelques millions d'années, qu'Il eut l'idée de créer le monde dans lequel nous vivons.

Aujourd'hui, Il semble soucieux et triste.

Depuis un certain temps, ayant observé le vécu des habitants de la terre, Il constate que le monde, qu'Il a créé, semble perdre, petit à petit, l'élément fondamental de toute création... Celui qui peut procurer le bonheur... Celui qui peut amener chacun à réaliser son plein potentiel... « Le RÊVE »!

Ayant médité sur cet état de choses, Dieu décide qu'Il ne peut pas laisser les choses comme ça et Il convoque ses deux meilleurs acolytes pour en discuter : Jésus et le Saint-Esprit. Bien sûr, comme ils ne sont jamais très loin (*ils sont réputés être inséparables...*) cela ne prit qu'une fraction de seconde pour qu'ils soient à ses côtés. Sans plus attendre, Il leur lance :

- Vous savez, depuis que Jésus est descendu sur terre pour semer notre plus Grand Rêve, dans le cœur des hommes, bien des siècles se sont écoulés. Ils ont réussi, tant bien que mal, avec ton aide Saint-Esprit, à maintenir « Notre Rêve » vivant, mais tout juste...

- Oui Père poursuit le Saint-Esprit, mais notre Rêve d'Amour pour cette terre est bien loin de ce que nous voulions. Vous ne trouvez pas?

- Écoute mon vieux, reprit Jésus, il ne faut pas les blâmer (*Lui, il est toujours prêt à tout pardonner...*) tu sais bien qu'ils ne sont que des humains, alors il y aura toujours la guerre, la pauvreté et l'injustice dans ce monde quoi que nous fassions.

- Tu as raison, cher Fils, mais malgré leur condition humaine, tu avais quand même réussi à les amener à rêver suffisamment pour qu'ils aient même le goût, à l'occasion, de se bâtir même des « châteaux en Espagne » non? (*Il aurait dû dire des églises en Espagne, vous ne croyez pas?*) Aujourd'hui, ils sont en train de perdre même le goût du rêve, et Dieu sait (*Tiens, tiens, Il aime parler de Lui...*) à quel point le rêve est essentiel à une vie heureuse. Que croyez-vous que nous pourrions faire pour leur venir en aide?

- Voyons, voyons... répliqua le Saint-Esprit. (*Il n'est pas*

*toujours très vite pour répondre aux demandes ou questions qu'on lui pose...)*

Puis, Jésus de répondre :

- Mais Père, nous n'avons qu'à leur envoyer un SEMEUR DE RÊVES!

- Que dis-tu, mon Fils, tu serais prêt à retourner sur la terre après ce qu'ils t'ont fait?

- Bon Dieu, non! Je n'ai jamais eu de telles idées... Ils ont beaucoup de difficultés à croire ce qui vient d'en haut de toute façon. Ce n'est plus la belle époque. Vous savez très bien que, plus ils sont instruits, plus leur coeur se ferme à ce qui vient de l'extérieur. Mon Père, je pense plutôt qu'il faudrait que le SEMEUR DE RÊVES, auquel je pense, vive déjà parmi eux.

- Très bonne idée Jésus, s'exclama le Saint-Esprit, le message passera mieux si cela vient d'eux-mêmes. Mais qui pourrait faire ça, selon toi?

Dieu reprit la parole :

- Je sais qui peut nous le dire. Demandons à l'ange Gabriel. Il est très au courant des gens qui vivent sur la terre. Rappelez-vous comment il fut efficace lorsqu'il recruta ta mère cher Fils. Allez le chercher.

À la seconde près, *(il faut dire que tout est parfait au ciel...)* le bon Saint Gabriel fit son apparition à côté de la Sainte Trinité.

- Vous m'avez appelé mes Seigneurs? Que puis-je faire pour vous?

- Mon bon Gabriel, lui dit Jésus, nous avons une mission

très importante à te confier. Papa a constaté que depuis quelques années la majorité des gens, sur cette bonne vieille terre, semble perdre leur capacité de rêver. On dirait que, plus ils sont riches et instruits, et plus ils vieillissent, moins ils sont capables de rêver. Comme tout commence par un rêve, nous croyons qu'il est essentiel que nous intervenions en leur recrutant un SEMEUR DE RÊVES. C'est pourquoi nous faisons appel à toi notre spécialiste des songes. Va sur terre et trouve-nous une personne capable de remplir ce poste.

- Mais Seigneur, où dois-je le recruter, la terre est si grande!

- Débute donc par le Québec, ce sont des gens qui cultivent la critique, la déprime et la nonchalance de façon grandissante. Ce sont là des signes flagrants de rêveurs atrophiés.

- Quelles particularités premières désirez-vous que je recherche pour ce candidat potentiel?

- Assure-toi tout d'abord qu'il a le sens de l'humour, un beau sourire et un goût d'aider les autres. Pour le reste, tu lui fourniras ce qu'il faut lors de son entraînement.

- Ça ne devrait pas être trop long, Seigneur, car il me vient déjà quelques candidats à l'esprit.

Voilà donc, pourquoi, par une belle nuit du mois de novembre, un ange m'est apparu en songe.

Je me trouvais à l'époque dans une abbaye (*dont je tairai le nom, afin de m'assurer qu'il n'y ait pas trop de visiteurs, en recherche de songes, qui s'y présentent*). J'y vais régulièrement pour me reposer, pour me ressourcer et pour mieux prier. (*Eh bien oui, je fais encore partie des*

*gens qui croient en un monde meilleur, après la vie, et qui font des efforts pour parcourir le chemin de l'espoir qu'il leur reste à faire sur cette terre.)* Je m'y rends au moins une fin de semaine par 2 mois depuis cette nuit tragique du 8 janvier 2004. Cela contribue à me maintenir à flot...

C'était la deuxième nuit que je n'arrivais pas à dormir profondément. Je m'éveillais toutes les deux heures. Moi qui m'étais couché tôt, la nuit s'annonçait très longue... Mais soudain, je sentis une présence dans ma chambre. D'abord, je crus que ce n'était qu'un courant d'air venu des fenêtres qui ne sont pas toujours très étanches dans ces bâtiments datant d'une certaine époque. Mais, non, c'était impossible, tout était calme à l'extérieur : peu de vent et pas de pluie. Je repris donc une nouvelle position espérant bien, cette fois, me retrouver dans les bras de Morphée, ce dieu grec des Songes, fils de la Nuit et du Sommeil.

À peine avais-je trouvé une position de rêve... que sans aucun avertissement j'entendis quelqu'un qui m'appelait et sa voix résonnait tout comme s'il se trouvait à l'intérieur d'un tunnel, (*vous savez, le genre de tunnel pour piétons que l'on retrouve sous certaines rues pour en faciliter la traversée.*) La voix me disait :

- Mon ami, mon ami, vous avez été choisi.... Mon ami, mon ami, vous avez été choisi... C'est moi, l'ange Gabriel!

Dès que j'entendis le nom, j'ai senti que quelque chose d'anormal était en train de se passer dans mon sommeil. N'ayant pas encore atteint la phase « alpha », si douce et profitable au dormeur, il se pouvait très bien que j'aie pris des bruits de corridor pour une voix de l'au-delà.

- Qui est là?

- Je te l'ai dit tantôt, n'aie pas peur, je suis l'ange Gabriel et je suis là pour t'annoncer une grande nouvelle. Tu as été choisi par le Seigneur pour apporter un peu de bonheur autour de toi.

Sur le coup, comme j'étais dans un demi-sommeil, j'avais cru entendre : « Tu as été choisi par le Seigneur pour porter un petit bonheur en toi. » Je pensai tout de suite que j'étais pour tomber enceinte... » (*C'était déjà arrivé à une jeune vierge d'un autre pays suite à l'apparition de cet ange...*) Puis, sans le moindre avertissement, je sentis quelqu'un s'asseoir sur le bord de mon lit. Toujours somnolent, je me suis dit : « Y va pas me violer, toujours! »

La voix reprit de plus belle :

- Oui! Dieu t'a choisi pour que tu travailles à sa vigne. (*Comment ça? Moi? Mais je ne connais rien aux raisins, pensais-je à corps défendant...*) Tu deviendras « SEMEUR DE RÊVES » et c'est moi qui te formerai. (*Il faut dire qu'il la connaît bien sa job, alors il peut sûrement la montrer...*) Bien sûr, si tu l'acceptes. Alors?

La première réponse qui me vint à l'esprit, fut : « Qu'il me soit fait selon votre volonté. » Mais comme cette réponse avait déjà bouleversé la vie de la vierge dont je vous ai parlé plus tôt, j'ai pensé que ce serait mieux que j'y pense un peu avant d'accepter si vite. Aussi, même si je ne le voyais toujours pas, je risquai une question :

- Euh, en quoi cela consiste-t-il, et ça paie combien? (*À près tout on change pas de job sans savoir si ça peut nous faire vivre, non?*)

Aussitôt avais-je prononcé ces mots, que j'entendis comme un immense coup de tonnerre. Je suis persuadé que toute l'abbaye s'était réveillée. Et la voix de s'exclamer :

- Ai-je bien entendu, tu oserais demander un salaire à Dieu ! Va au diable! Je trouverai bien un autre volontaire moins matérialiste.

Et aussitôt, la sensation, que j'avais d'avoir quelqu'un assis sur mon lit, disparue avec la voix. Je me levai donc d'un seul bond et m'écriai :

- Eh! L'ami ne partez pas si vite, je disais ça pour blaguer. *(Après tout, il y a peu de gens qui ont une chance pareille. Recevoir une invitation de Dieu pour travailler à semer des rêves et avoir une formation de l'ange Gabriel en personne, il faudrait être fou pour laisser passer une occasion comme ça.)* D'un ton interrogateur je repris la parole en murmurant : Oh! Oh! Vous êtes là?

Comme il n'y avait pas de réponse après un deuxième « Oh! Oh! Vous êtes là? » Presque déçu, je me suis dit que je devais sûrement rêver et je me préparai à me recoucher lorsque l'on frappa à ma porte.

- Oui ! Qui est là? dis-je ouvrant la lumière tout en entrouvrant la porte de la grandeur d'une pièce d'un dollar.

- Ça va, monsieur? Entendis-je aussitôt à travers d'autres murmures.

- Bien sûr, pourquoi?

- Ah! Nous avons cru entendre un bruit énorme et des cris provenant de votre chambre.

- Non, tout va bien mon ami vous pouvez retourner vous coucher. Puis sans plus attendre, je refermai la porte sur les voix de mes compères de retraite qui regagnaient leur chambre, tout en passant leurs commentaires sur

l'évènement qui venait de se passer.

Merveilleux! Moi qui croyais avoir eu une apparition, me voilà maintenant avec une disparition, pensais-je en mon for intérieur.

Mais je me trompais... Me retournant vers mon lit, j'aperçus soudainement, assis, où je sentais une présence il y a quelques minutes, un bonhomme bedonnant à la tête auréolée (*Vous savez? Crâne dénudé avec cheveux blancs tout autour...*) qui me regardait avec un sourire « PèreNoëllisque ». Je ne pus m'empêcher de sursauter et de dire dans un cri étouffé :

- Que faites-vous là? Je vous croyais parti.

Il me lança un de ces sourires, à se payer la gueule d'un autre, et me répondit :

- Je croyais que c'était toi qui m'avais appelé, m'envoya -t-il sur un ton un peu frondeur.

- OK! OK! Parlez moins fort, lui dis-je en chuchotant, mes voisins ont l'oreille sensible, surtout lorsqu'il y a de l'orage dans l'air. (*Je suis passé à deux cheveux de lui dire « mes voisins ont l'oreille sensible, surtout lorsqu'il y a de l'or d'ange dans l'air », mais comme je n'étais pas trop sûr de son sens de l'humour, j'ai cru bon de me retenir un peu.*)

- Bon, assez bavarder pour le moment. Le Seigneur te donne toute la journée pour accepter ou refuser Son Offre. Si ce n'était que de moi... De toute façon, je repasserai la nuit prochaine pour connaître ta réponse. Bonne réflexion. Et il disparut.

Cette fois, j'en étais persuadé, je n'avais pas rêvé.

J'avais bien vu l'ange Gabriel, ou du moins ce qu'il en restait. Car si je me fie aux représentations de ma jeunesse, il n'en était plus que le pâle reflet. Aucune aile blanche déployée, il est voûté et ratatiné plutôt qu'athlétique et lustré. À première vue ça portait plus à avoir pitié qu'à nous stimuler à conquérir ...

Là-dessus, je fermai la lumière en me disant : « la nuit porte conseil » et je m'enfouis la tête dans l'oreiller.

Le petit jour arrivé, (*Et il arrive très vite lorsque tu es aux anges...*) je m'éveillai très tôt, à l'heure des moines, c'est-à-dire 4 h 30 à peine. Ce n'est pas dans mes habitudes lorsque je vais dans une abbaye d'assister aux laudes, mais cette fois-ci, on peut dire que c'était requis, j'avais besoin de grâces spéciales et il n'y avait que Dieu qui pouvait me les donner.

Je n'étais pas aussitôt arrivé à la chapelle que je me suis laissé tomber à genoux en implorant Dieu de garder son ange près de Lui,. Après tout, qui étais-je pour devenir SEMEUR DE RÊVES. J'avais déjà assez de mal avec ma vie bien ordinaire, comment pourrais-je semer des rêves pour rendre la vie des autres meilleure. Car les rêves, ça rend souvent la vie extraordinaire, pas vrai? C'est tout ce que quelqu'un peut désirer! C'est même souvent plus!

- Oh! Et je t'en prie Seigneur, éloigne de moi cette proposition. J'en suis tellement indigne et incapable, m'exclamai-je religieusement en mon for intérieur.

J'attendis une réponse... Mais elle ne vint pas. J'avais beau me mettre la tête entre les deux mains afin de mieux me concentrer sur ma prière; j'avais beau parler plusieurs langues comme l'a dit St-Paul aux Éphésiens, rien n'y faisait, Dieu avait décroché. C'est du moins l'opinion que

j'en avais...

Pendant ce temps, l'ange Gabriel ne chôma pas lui non plus. Il était déjà devant Dieu pour lui faire le rapport de sa petite visite.

- Seigneur, je crois que j'ai trouvé celui que vous désirez. Il n'est pas très grand, ni trop gros (*Je suis pas mal d'accord avec ça...*), donc il ne fera peur à personne. Il a plutôt une gueule sympathique sans toutefois n'être pas plus joli qu'il faut (*là, je ne suis pas d'accord du tout*), donc il ne sèmera pas trop d'envieux autour de lui. Il croit avoir de la valeur, il m'a demandé combien ça payait (*Vous ne trouvez pas que c'était normal de demander quelques deniers?*), donc il pourra sûrement valoriser les rêves qu'il sèmera. Pour ce qui est de son sens de l'humour, je ne sais pas... (*Ah! là, attention, il y a des paroles qui ne furent pas dites...*) Notre conversation ne fut pas très longue, mais je crois qu'il a tenté une blague en disant que ses voisins avaient l'oreille sensible quand il y avait de l'orage dans l'air. À vrai dire, pour l'instant c'est le seul candidat que j'ai retenu après en avoir regardé vivre quelques centaines depuis le début de cette mission. Ah! j'oubliais, il est très religieux, je l'ai déniché dans une abbaye, et ce n'est pas un ecclésiastique. Je lui ai dit que vous lui donniez la journée pour réfléchir à la proposition que je lui ai faite en Votre Nom. Je crois que c'est tout.

- Bon, très bien Gabriel! D'après ce que j'ai vu de votre rencontre (*n'oubliez pas, Dieu voit tout*) je crois que tu as fait un bon choix et pour ce qui est de son sens de l'humour, n'aie aucune inquiétude là-dessus, il en a beaucoup plus que tu ne crois. (*N'oubliez pas, Dieu sait tout, Lui, même les pensées non verbalisées...*)

Comme le lecteur peut le constater, le Seigneur avait

une très bonne raison de faire la sourde oreille à ma prière. Il était en train d'approuver ma candidature. Il ne pouvait quand même pas accepter ma démission en même temps!

Revenons donc sur terre où mon avenir est en train de se jouer.

Je passai donc toute la période de la prière du matin (laudes) dans une réflexion très profonde. Puis, l'Office terminé, je quittai l'église abbatiale et me dirigeai à travers l'abbaye vers ma chambre pour me rafraîchir et faire ma toilette du matin en attendant l'heure du déjeuner.

Un très long corridor sépare l'église de l'entrée principale. De multiples fenêtres de style gothique éclairent de façon magnifique les murs en brique beige, décorés, à différents niveaux, de briques couleur terra cotta. Surplombé de multiples arches, ce promenoir est beaucoup plus qu'un espace de circulation. Il forme un endroit magnifique pour méditer, prier ou tout simplement s'informer sur la vie des moines en examinant les gravures et les textes qui s'y trouvent. C'est pourquoi par temps pluvieux ou très froid, on y croise moines, visiteurs et retraitants qui y marchent religieusement.

Contrairement à mes habitudes je le traversai rapidement et ayant atteint l'entrée principale, me dirigeai vers la porte verrouillée, donnant accès à un immense escalier qui conduit aux étages des chambres, de la bibliothèque et du petit oratoire. Cette aile de l'abbaye est réservée aux visiteurs en retraite. Les moines pour leur part habitent et vivent dans une partie de la maison non accessible aux hôtes.

Ayant rejoint la petite chambre, pour ne pas dire la petite cellule, qui m'était allouée, je pris mes effets de

toilette et me dirigeai vers la salle de douches qui se trouve à l'extrémité du corridor menant à ma chambre. Moins de cinq minutes plus tard, j'en étais sorti. (*Il faut dire que c'est loin d'être un terrain de jeu, car dans chaque cabine, pour réussir à entrer de la partie déshabillage à la douche aisément il faudrait garder la taille d'un enfant de 10 ans ou moins...*)

Revenu à ma chambre, comme tout bon moine l'aurait fait, je me fis un devoir de remettre en ordre mes quartiers. Ce ne fut pas très long étant donné le peu de meubles qui s'y trouvent. Un petit lit, une chaise et un pupitre. (*De quoi rendre heureux n'importe quel pauvre du tiers-monde...*)

Puis m'asseyant à mon pupitre et prenant un crayon je me mis en devoir de traiter cette affaire comme toutes les autres que je rencontre au travail, c'est-à-dire : peser le pour et le contre.

Je pris donc une feuille blanche et j'y traçai une ligne verticale en son milieu. D'un côté, j'y inscrivis : « POUR » et de l'autre « CONTRE ».

Dans la colonne « POUR » je mis : travailler pour Dieu, faire rêver les gens.

Dans la colonne «CONTRE », j'inscrivis, aucune connaissance du milieu de travail, heures de travail inconnues, aucun salaire, aucun fonds de pension, durée de l'emploi indéterminée.

J'aurais pu en ajouter bien d'autres, mais je voyais bien que la balance était suffisamment instable dans son état actuel. Je vous assure que ça ne m'aurait pas pris trop de temps à prendre une décision n'eussent été la qualité du messenger et de l'Envoyeur de la proposition...

Je délaissai donc cet exercice inutile pour trouver un conseiller parmi tous ces bons moines qui, soit dit en passant, ne détestent pas briser le silence, à l'occasion, avec un visiteur-résident en recherche de la vérité.

Sortant de ma chambre je remarquai qu'il y avait beaucoup d'activités dans ce saint lieu. Et pour cause... C'était l'heure du déjeuner. Je suivis donc le groupe et arrivé, au bas de l'escalier de service menant à la cafétéria, nous dûmes attendre silencieusement que le père hôtelier, à l'heure déterminée, daigne bien ouvrir la porte donnant sur le corridor qui mène à la pièce recherchée. (*Cela me rappelle toujours les précautions que les gardiens prennent lors de l'ouverture des portes, lorsque l'on fait une visite dans une prison à sécurité maximale. Eux c'est pour éviter que les prisonniers ne s'évadent, mais à l'abbaye, a-t-on peur que le Christ en fasse autant ?*)

Tout se passe toujours en silence, sans toutefois nous priver de plusieurs mimiques et coups de tête qui ne sont pas toujours très clairs et qui nous arrachent parfois quelques éclats de rire intérieurs.

J'en profitai pour remettre, au père hôtelier, un petit billet par lequel je demandais la rencontre urgente avec un moine. (*C'est la façon traditionnelle de faire.*)

Tous ces événements m'ayant creusé l'appétit, j'avalai rapidement mon repas et retournai en vitesse à ma chambre pour attendre la visite de mon confident. J'espérais que la mention « urgent » l'inciterait à remettre son travail du matin à plus tard, car trop souvent, à l'image de Dieu, on dirait qu'il associe ce mot avec « éternité ».

Le message fut compris, et moins de 15 minutes plus tard on frappait à ma porte. Me doutant de l'identité de mon

visiteur j'ouvris donc sans attendre.

- Vous avez besoin de parler, mon fils? dit-il sans présentation inutile. Suivez-moi, je vous en prie.

Sans attendre, il emboîta le pas vers l'un des parloirs situés au sous-sol. Assuré que je le suivais, il ne se retourna même pas. *(Quel homme de foi tout de même!)*

Tout en marchant, je commençai à sentir une certaine nervosité. Après tout, que puis-je lui raconter? La visite de l'ange Gabriel? *(Il va sûrement me prendre pour un fou.) La proposition de Dieu? Il me dira sûrement qu'on entend tous des appels de Lui, non?)*

Comment puis-je lui présenter mon problème sans qu'il s'en rende compte? *(Ah! Pis de la merde! comme dirait mon copain Pierre, il faut que ça sorte. J'ai besoin d'aide.)*

Arrivé au parloir tout en ouvrant la porte avec son sourire monastique, il m'invita à m'asseoir. Puis il entama la conversation en disant :

- Père Damien, pour vous écouter mon fils.

- À vrai dire mon père je ne sais vraiment pas par où commencer... Il y a deux jours que je suis arrivé à l'abbaye pour faire le vide et prier pour que Dieu m'éclaire sur une décision importante que je dois prendre. Cependant la nuit dernière, quelque chose d'étrange est survenu, l'ange Gabriel est venu me visiter dans ma chambre. *(Alors là! Vous auriez dû lui voir la face... Son sourire béatement calme est devenu plutôt dangereusement inquiet.)*

- Vous dites? *(Tellement surpris, il oublia de dire mon fils...)*

- L'ange Gabriel est venu me visiter dans ma chambre.

- J'avais bien entendu cela mon fils. (*Il avait repris ses esprits...*) Mais que voulez-vous dire par cela? Reprit-il en bon psychologue. (*Vous savez, ceux qui nous relancent toujours la question.*)

- Eh! bien, il est venu au nom du Seigneur pour m'offrir un emploi. Celui de SEMEUR DE RÊVES. Qu'en pensez-vous?

On aurait dit qu'il était assis sur la « Dernière Chaise » (Vous savez celle du condamné) et qu'il venait de recevoir une décharge électrique. Comme il n'était pas attaché à la chaise, il bondit et s'exclama :

- Mais vous êtes fou, (je vous l'avais dit...) Les anges n'apparaissent pas comme cela, même dans une abbaye, monsieur. (*Oh! Là, il a vraiment peur, je ne suis même plus son fils...*) Et encore moins pour y recruter des semeurs de rêves.

- Mais mon père, j'euh... Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase qu'il me proposait autre chose...

- Mon fils, vous devriez vous confesser, peut-être n'avez-vous pas la conscience tranquille. C'est sûrement cela qui vous bouleverse à ce point.

Ne croyez-vous pas? (*Tu peux être sûr...*)

Voyant qu'il n'y avait rien d'autre à faire avec mon pauvre directeur de conscience, je le quittai en prétextant que je devrais faire un bon examen de conscience avant de me confesser. Ce qui le rassura me voyant rentrer dans le droit chemin.

Je retournai immédiatement à ma chambre et en moins de temps qu'il n'en fallut mes valises étaient prêtes

pour le départ.

J'avais trouvé la solution; valait mieux quitter le champ de bataille avant qu'il ne soit trop tard. Alors, le bon Gabriel ne me trouvant point, chercherait immédiatement un remplaçant pour le poste et, comme il y avait au moins une vingtaine de visiteurs-résidents, ce n'est pas le choix qui manquerait.

Je mis donc une somme très modeste dans une enveloppe (*Car après tout, tout bien considéré, cette fois-ci, j'avais très peu reçu de ma visite à l'abbaye...*) et, discrètement, je glissai l'enveloppe accompagnée de mes clefs, sous la petite porte-guichet du père hôtelier.

Il était à peine midi lorsque j'arrêtai le moteur de ma voiture devant mon garage. Je suis resté assis quelques minutes avant de descendre et je me disais que j'avais fui comme un lâche.

Mais, repensant à tout ça, je trouvais que cela ressemblait un peu à la roulette russe... C'était toute une chance à prendre. Si je disais oui, je ne savais pas ce qui arriverait... Si, je disais non je ne savais pas ce qui se passerait? Quand l'ange m'apparut, j'ai eu beau essayer de clarifier le genre de boulot qu'il s'agissait, disons que la réponse, quoiqu'orageuse, n'apporta pas beaucoup d'éclairage sur le sujet.

Plus j'y pensais et moins j'étais sûr qu'on me laissait le choix. Alors... J'avais bien fait de fuir, non? (*Un peu comme on fait devant un rêve quand il y a trop d'incertitudes... On l'arrête c'est bien plus simple, non?*)

Ces réflexions terminées je ramassai ma valise et me dirigeai vers la maison. À peine la porte ouverte je fus

pris de panique. Et si je passais encore une fois à côté d'un beau rêve... Un rêve divin... Enfin, un rêve comme on en rêve tous, celui qui peut nous mener au paradis.

C'est trop bête, j'espère qu'il n'est pas trop tard, je dois retourner à l'abbaye et reprendre ma chambre le plus tôt possible. Pourvu qu'il ne l'ait pas donnée à quelqu'un d'autre...

En moins de deux me voilà reparti en toute vitesse, pour ne pas dire à fond de train, vers la maison du silence.

Tout au long du trajet je ne pouvais m'empêcher de penser et je me disais : « Ma chambre est-elle toujours libre? Si oui, va-t-on me la remettre, après avoir reçu mon pauvre don? Si elle n'est plus disponible, parce qu'ils l'ont donnée à un autre visiteur, qu'arrivera-t-il quand Saint Gabriel reviendra pour chercher la réponse? Va-t-il encore tempêter? Prendra-t-il le nouveau venu ou cherchera-t-il à me retrouver? S'il prend le nouveau venu, c'en est fini avec moi.

Oh! Seigneur je t'en prie ne me laisse pas tomber. Ce serait trop bête et je suis sûr que Tu le regretterais. Après tout, j'étais l'Élu, non?

Moi qui déteste ceux qui changent continuellement d'idées, je vous jure que je ne m'aimais pas cette journée-là.

Mais, voilà, Dieu, qui est un bon Père adoptif, ne m'a pas laissé tomber. Personne n'était venu pour obtenir une chambre durant mon absence et je pus récupérer celle que j'avais.

On peut dire que le père hôtelier se fit un malin plaisir

à me raccompagner et pour agrémente la promenade il me fit une petite remarque un peu trop catholique pour être chrétienne: "Dieu n'avait pas fini de vous parler mon fils? Où est-ce votre ange gardien qui vous ramène à la maison? (*Il a peut-être dit 'à la raison', mais j'ai préféré ne pas questionner, de peur d'avoir une réponse.*)

À peine revenu à ma chambre, regardant ma montre, je constatai qu'il était tout près de 14 heures. Voilà pourquoi j'avais tant faim! Mais comme l'abbaye n'est pas un 'Holiday Inn' et qu'il n'y a pas de restaurants ouverts en tout temps, comment vais-je répondre à mes besoins primaires.

Je ne venais, pas ici pour jeûner, et je ne désirais pas devenir moine...

C'est alors que je me suis souvenu qu'au magasin de souvenirs religieux, situé au sous-sol, je pourrais y trouver du fromage et de la compote aux pommes que fabriquaient les moines pour se faire quelques revenus. Mes achats terminés, tout en retournant à mes quartiers je croisai, par un saint hasard, le moine inquisiteur. (*Vous vous rappelez sûrement celui qui m'avait invité, le matin, à faire une bonne confession.*)

D'un petit sourire fouineur, il me salua en me disant, très discrètement :

- Il faut parfois prendre beaucoup de temps pour voir clair en soi, n'est-ce pas, mon fils? Mais, soyez rassuré, Dieu est patient et toujours là pour nous attendre. (*Peut-être a-t-il dit: vous attendre ...*)

Ma réponse fut aussi brève que ma confession du matin, j'ai incliné la tête poliment et disparu discrètement.

Arrivé à ma chambre, à l'aide de mon couteau de poche je me coupai des tranches de fromage et m'en servant comme cuillère, parvint à manger ma compote de pommes. C'était presque un festin tellement j'avais faim.

Je passai l'après-midi et la soirée dans l'attente inquiète de la visite de l'archange tout en espérant qu'il ne savait pas que je m'étais sauvé. Je me disais pour me rassurer qu'après tout, Dieu seul sait tout.

Puis, un peu après m'être endormi (*on aurait dit qu'il n'attendait que cela...*) mon bon ami arriva en s'écriant :

- Je te salue, l'ami! (*Il m'énerve toujours avec sa formule de salutations... Ça me rappelle un peu les prières que l'on disait à l'église les soirs du mois de mai quand j'étais gosse...*) Est-ce que je t'ai réveillé?

- Non! Je vous attendais, bon Saint Gabriel. (*Valait mieux être poli, j'allais probablement travailler sous ses ordres, alors! Et puis, un petit mensonge, en passant, ce n'est toujours qu'un péché véniel... non?*)

- Bon, écoute, euh... euh...

- Serge, complétais-je pour lui.

- Oui... Oui... c'est ça, Serge... (*Je savais qu'il n'était plus très jeune...*) Bon! écoute Serge, tu as eu presque 24 heures pour répondre à l'invitation du Seigneur, alors que fais-tu? Tu viens travailler à sa vigne ou tu laisses tomber ton Dieu? (*Je vous l'avais dit... Pensez-vous que j'ai le choix?*)

- Je me rends... (*J'avais le goût d'arrêter ma phrase là, mais politesse oblige...*) aux ordres du Seigneur, Bon Saint Gabriel. Mais serait-il possible de m'en dire un peu plus sur

le travail à faire.

- Écoute, mon ami, je ne crois pas que ce soit la bonne heure pour en parler. Alors, nous clarifierons le tout quand je viendrai te chercher pour ton entraînement.

Pendant qu'il prononçait ces dernières paroles, il me semblait qu'il était en train de se fondre avec le mur... Son corps devenait transparent et j'entendais ses paroles de moins en moins, un peu comme quand on baisse le volume du système de son tranquillement afin de créer le silence délicatement.

- Eh! Saint Gabriel, partez pas tout de suite. Je ne demeure pas ici et je ne peux pas attendre votre retour indéfiniment. Je dois repartir demain... et vous n'avez pas mon adresse... Et puis, où allez-vous m'amener? Et pour combien de temps? Oh! Oh! Saint Gabriel...

J'avais vraiment l'impression qu'il ne voulait pas m'entendre... Qu'il avait dit ce qu'il avait à dire et que...

Puis j'entendis une voix caverneuse qui me répondit :

- Cesse de t'inquiéter, Serge, Dieu retrouve toujours ses brebis, peu importe où elles sont. Quant au moment précis de ton départ, rappelle-toi : 'Nul ne sait ni le moment, ni l'heure... (*S'il croit me sécuriser par ces paroles... Alors, là...*)

Sentant que tout était dit, je fis une petite prière avant d'essayer de reprendre ma nuit de sommeil, là où elle avait été interrompue.

« Seigneur, Seigneur, Tu m'appelles à je ne sais trop quoi, et j'accepte tout. Mais je t'en prie, dis à Ton ange

de cesser ces apparitions nocturnes et de plus qu'il fasse attention aux phrases qu'il utilise... elles ont quelques fois des connotations effrayantes. Amen! »

**CHAPITRE 2 :**  
**OU LE RÊVE DEVIENT UN CAUCHEMAR**

Ne parvenant pas à me rendormir, je décidai de quitter l'abbaye vers les 3 heures du matin. Après avoir glissé les clefs et une somme supplémentaire sous la porte du père hôtelier, je me dirigeai de peine et de misère vers mon auto.

Une petite période de verglas avait rendu le stationnement terriblement glissant.

Dès que je fus assis derrière le volant, je me suis mis à réfléchir à tous ces événements qui venaient à peine de m'arriver. Je démarrai et, roulant lentement (*patinoire oblige...*), je réalisai que quelque chose d'extraordinaire était en train de se produire et que cela pourrait peut-être apporter un changement agréable à ma pauvre vie qui était bien triste depuis deux ans.

Déjà je ne voyais plus les choses de la même manière. Malgré l'état piteux de la chaussée qui compose les 60 kilomètres de l'autoroute qui séparent ma maison de l'abbaye, dû à la glace qui la recouvrait, j'étais persuadé que je roulais sur le sentier du bonheur. Elle m'apparaissait traversée par un arc-en-ciel plein de couleurs malgré la noirceur qui m'entourait. Oui, pour la première fois depuis des mois un nouvel horizon de vie s'offrait à moi.

Accompagnant le temps qui s'écoulait, mon esprit voyageait déjà au pays des rêves du Saint Archange.

Je m'imaginai dans un endroit merveilleux rempli d'une faune exotique, du genre que l'on nous montre dans les publicités qui nous invitent à des vacances inoubliables dans les Caraïbes. J'y voyais des gens tout de blanc vêtus qui semblaient vivre le bonheur parfait. Leurs visages rayonnaient et tous me saluaient avec un bon mot en plus de m'offrir un sourire en prime.

Une vibration, semblable à un roulement de pneus sur une planche à laver, me sortit soudainement de mon rêve. Je me surpris à rouler dangereusement sur l'accotement et vite je dus donner un coup de volant pour me remettre rapidement sur la voie que je venais quitter.

J'ai eu quelques battements de coeur, mais rien de comparable à ceux ressentis la première fois que cela m'était arrivé dans mes premières années de conduite. *(On s'habitue si vite à toutes ces alertes émotionnelles, faites pour nous prévenir d'un danger imminent, que parfois elles deviennent presque inutiles comme je pourrai m'en rendre compte sous peu...)*

Quelques minutes à peine, de conduite préventive, parvinrent à me ramener dans l'endroit paradisiaque que j'étais en train de construire. *(On a tellement besoin de s'évader de notre quotidien dans ce monde qui nous enlève si facilement nos rêves que, lorsque l'on trouve un bon filon, il est difficile de le lâcher...)*.

Je me revoyais me baladant côte à côte avec ces gens souriants et je profitais pleinement de toutes ces odeurs magnifiques qui parfumaient le décor qui nous entourait. J'entendais même une musique de fond, d'une douceur exquise qui m'invitait à rêver de tout, y compris aux choses les plus folles que je pouvais imaginer. Était-ce cela le paradis? Je ne saurais dire, mais je percevais cet endroit d'une façon si réelle que seuls quelques coups de klaxon auraient pu m'arracher à ma rêverie.

Malheureusement, à 3h30 du matin, il n'y a pas affluence sur l'autoroute et en moins de temps qu'il ne m'en avait pris pour construire ce beau rêve il s'écroula brutalement à cause de mon inattention...

La saleuse qui avait saupoudré l'asphalte quelque temps avant mon passage avait probablement épuisé les abrasifs qu'elle répandait et la chaussée était devenue aussi glissante que celle du stationnement de l'abbaye.

Alors, dès la première courbe raide qui se présenta je dérapai inmanquablement et quittai la route à plus de 110 km/h.

Mon véhicule sauta le fossé qui borde la route et cette fois, ne pouvant pas corriger mon erreur je perdis aussitôt le contrôle de ma voiture. Elle fit de multiples tonneaux, la porte du côté conducteur s'arracha et je fus éjecté aussi rapidement que l'ouverture se fit. *(Je sais, j'aurais dû mettre ma ceinture de sécurité... mais, vous vous rappelez, j'avais la tête ailleurs quand je m'y suis assis.)*

Mon cerveau ne voyant aucune solution possible décida de m'éviter toutes les souffrances du choc que j'allais subir et me fit perdre connaissance avant même que mon corps ne percute le sol rocailleux qui jalonne le boisé où je terminai ma chute après plusieurs culbutes.

Aucune auto ne circulant sur ce tronçon d'autoroute, à ce moment-là, personne n'eut connaissance de ce qui venait de se passer. J'étais seul, étendu sous les arbres, dans un état lamentable.

La nuit noire et glaciale poursuivait sa course lentement vers le jour et diminuait mes chances d'attirer, rapidement, l'attention de ceux qui circuleraient sur la route que je venais de quitter. La température était déjà descendue à -10 °C et atteindrait sûrement les -15 °C, telle que prévue par météo-média, dans les heures qui viendraient. *(Mon rêve devenait un véritable cauchemar parce que je n'avais pas su l'empêcher d'envahir ma raison, quelle ironie...)*

La température de mon corps qui git par terre inconscient depuis maintenant plus de 17 minutes commence à chuter. Elle atteint maintenant une moyenne de 36 °C ce qui provoque la tension de mon cou et de mes épaules ce qu'on appelle le tonus fébrile. Mes mains et mes pieds commencent à devenir douloureux et cette douleur provoque mon retour à la réalité. Je jette un coup d'œil rapide autour de moi, mais la noirceur me force à deviner où je me trouve.

- Seigneur, Seigneur, m'écriais-je sans émettre un seul son, que m'arrive-t-il?

Alors, seulement, toute la tragédie de ma situation se révéla à mon esprit. J'étais seul, étendu sur le sol gelé, gravement blessé et incapable de me lever . (*J'apprendrai plus tard que j'avais les deux fémurs fracturés en 3 morceaux ainsi que mon avant bras droit.*)

J'étais paniqué, je me voyais déjà mourir de froid. J'avais déjà lu un article sur la mort par l'hypothermie et chaque étape me revenait rapidement à l'esprit.

Quand la température corporelle atteint 35 °C, on entre en hypothermie moyenne. C'est à ce moment là que l'on frissonne violemment parce que notre corps atteint sa réaction maximale de frisson. Elle est commandée par un réflexe qui veut que nos muscles se contractent rapidement pour relever notre température. (*Je tremble de tous mes membres, je suis sûrement rendu à cette première étape de l'hypothermie. Il faut que je me réchauffe. Il faut que je retourne à mon auto pour reprendre mon manteau.*)

Je pris alors la décision de parler à voix haute afin de stimuler mon cerveau et de m'encourager à reprendre la situation en main. (*Petite technique de motivation apprise*

*par la lecture de livre de formation personnelle.)*

- Il faut absolument que je me relève. Il faut que je bouge sinon, je vais crever. Avec mon bras droit (*seul membre encore intact*), je vais m'accrocher à la branche de ce sapin et me mettre dans la position assise. (*Ce que je fis parallèlement à ma déclaration*).

La douleur fut tellement intense que je hurlai à en fendre l'âme. J'étais persuadé qu'on m'avait entendu à plus de 10 km. J'écoutai, attentivement, espérant une réponse à mes cris, puis je regardai autour de moi, mais je ne perçus aucune âme qui vive à l'horizon.

Je repris mon monologue, assuré que cela contribuait à me maintenir conscient et à faire monter la température de mon corps.

- Je m'appuie sur l'arbre et je regarde devant moi. Bon, enfin j'aperçois mon véhicule (*ou ce qu'il en reste.*) Je le vois reposant sur le toit, mais il se trouve à plus de trente mètres de moi! Comment vais-je le rejoindre? Je ne peux plus marcher et chaque mouvement me fait tellement mal que je crains de perdre connaissance une autre fois. Non! Non! Non! Je dois me garder éveillé et actif.

À l'aide de mon bras droit, je redescends, délicatement, au sol et me mets à plat ventre, afin de ramper vers l'auto. Ce que je fis, toujours en débitant à pleine voix les moindres de mes gestes.

Une demi-heure plus tard, j'avais à peine franchi la moitié du chemin à parcourir. L'air froid et le sol congelé deviennent mes pires ennemis dans cette lutte contre l'hypothermie. Je ne sens déjà plus mes pieds (J'ai perdu mes chaussures quand je fus projeté hors de l'auto comme

tous les gens qui subissent un violent impact lors d'une collision). Les doigts de ma main droite me font souffrir terriblement. Dénudés, ils doivent fournir des efforts herculéens chaque fois qu'ils s'agrippent pour tirer mon corps sur cette surface glacée, laissée par le verglas.

- Je m'arrête pour quelques minutes. Je suis épuisé. Où es-tu mon amour? continuais-je à débiter lentement, poursuivant mon monologue de survie. Je crois que je te rejoindrai bientôt si je ne parviens pas à me réchauffer.

Je sens déjà que la vitesse de raisonnement de mon cerveau diminue. À chaque degré que perd le corps, le métabolisme cérébral tombe de 3 à 5 % et à partir de 33,8 °C les pertes de mémoire sont de plus en plus importantes.

Je regarde ma montre, mais je ne peux voir l'heure, il fait trop noir. Je dois faire des efforts extraordinaires pour me rappeler qu'elle possède un bouton pour activer l'éclairage du cadran. Mais je ne parviens plus à comprendre les chiffres...

- Allez! Allez! Bouge, criais-je en me remettant à me trainer, car il ne te reste que quelques minutes avant de franchir le seuil de l'hypothermie. Je n'aurai bientôt plus le désir de fournir des efforts et je tomberai inévitablement dans un état de stupeur.

Je ne ressens plus la douleur de mes membres brisés, aussi, je fais le maximum de mouvements à chaque glisse. Je dois à tout prix faire remonter ma température corporelle.

Je suis maintenant à moins de cent mètres de mon auto et cela me donne un regain de force. J'accélère le rythme et en moins de 10 minutes je parviens enfin à

introduire mon bras à travers l'ouverture laissée par la porte arrachée, lors de l'atterrissage de l'auto sur la terre durcie. Je saisis aussitôt mon manteau et l'enfilai rapidement avec beaucoup de difficultés et de douleurs.

L'espérance de m'en sortir contribuait déjà à me réchauffer. (*Du moins, je le pensais...*)

Toujours en pieds de bas, je décide après de multiples efforts de concentration d'essayer d'ouvrir la valise de l'auto pour récupérer d'autres vêtements. Je fouille mes poches de manteau. Rien! Je fouille mes poches de pantalon. Rien! J'ai dû perdre mes clefs quand je fus projeté. Je dois les retrouver, c'est impératif.

Je me remets à plat ventre pour ramper à leur recherche. À peine 15 mètres de franchis qu'un clin d'œil de ma mémoire me fait voir la réalité.

- Stupide, m'écriais-je, elles sont sûrement dans l'auto après la colonne de direction. Tu ne les as pas enlevées lors de l'expulsion du véhicule...

Cela devient de plus en plus difficile de réfléchir, mon corps a sûrement perdu un autre degré..

En moins de deux, me voilà de retour au point de départ et en essayant de les récupérer, je me rappelle que je n'ai qu'à actionner le petit levier près du siège du conducteur pour ouvrir le coffre arrière. Aussitôt fait, la porte s'ouvre et ma valise tombe.

J'ai eu tellement de difficultés à l'ouvrir que, lorsque j'y suis parvenu, j'étais épuisé.

Je sors tous les vêtements qui s'y trouvent, j'en

répands par terre, je m'étends dessus et je m'abrite avec tous ceux qui restent.

Je me sens si fatigué et confus que, même si le jour commence à poindre à l'horizon je tombe rapidement dans les filets du sommeil. Un sommeil qui pourrait m'amener rapidement sur le sentier du 'Grand Voyage'.

Quelque temps plus tard, une sensation de brûlure envahit tout mon corps. Je m'éveille subitement et en quelques secondes, pensant être en feu, je me débarrasse de mon manteau, ma chemise et ma camisole.

Regardant autour de moi, ne voyant aucun feu ni autres sources de chaleur, je réalise alors, la stupidité du geste que je viens de poser. Je me jette aussitôt sur mes vêtements pour les remettre réalisant immédiatement que j'avais franchi plusieurs étapes de l'hypothermie et que je me rapprochais inévitablement de la mort.

Quand la température interne de notre corps atteint 31 ° Celsius, il ne possède déjà plus le réflexe de se réchauffer en frissonnant. Notre sang épaisse comme l'huile, dans un moteur d'automobile, durant les nuits d'hiver. Nous consommons 25 % de moins d'oxygène et nos reins travaillent beaucoup plus fort, occasionnant une envie intense d'uriner.

À, 30,5 °C, nous perdons la capacité de reconnaître un visage familier.

À, 30 °C, notre cœur se met à battre beaucoup plus rapidement, mais pompe 1/3 de moins de sang dans nos veines.

Mais, voilà, je n'ai presque plus de réflexes j'ai donc

atteint 29,4 °C, une des dernières étapes avant la perte de conscience...

Je jette un coup d'œil hagard autour de moi, je me replis en position fœtus pour mieux garder ma chaleur et puis, plus rien...

Avant que je perçoive de nouveau ce qui se passe autour de moi, je ne sais trop combien de temps s'écoula, mais j'ai vécu une paix intérieure extraordinaire qui ne m'invite pas à retourner à ce monde fébrile qui nous entoure. Puis je perçois comme un appel lointain qui m'interpelle sans arrêt et qui répète continuellement :

- M'entendez-vous, monsieur ? Surtout, ne bougez pas! Les secours arrivent. Tout ira bien.

Aucun danger que je bouge, me disais-je, je ne sens plus aucun de mes membres. Je ne perçois ni douleur, ni bien-être, toute sensation semble m'avoir abandonné. Je ne peux même pas leur laisser savoir que je les entends. Mes yeux refusent de s'ouvrir et mes lèvres de bouger. Seuls ma respiration ou le battement de mon coeur peuvent être témoin que la vie m'habite encore.

- Mon Dieu, mon Dieu, que m'arrive-t-il? M'écriai-je au fond de moi. Comment se fait-il que je me sente si bien quand tous semblent me voir dans un état pitoyable.

J'entends, vaguement, une sirène qui déchire l'atmosphère et qui confirme, sans l'ombre d'un doute, que des véhicules de secours seront là bientôt avec tout ce qu'il faut pour me tirer de là.

- M'entendez-vous, monsieur ? Surtout ne bougez pas! L'ambulance arrive. Tout ira bien.

À travers ces paroles réconfortantes, je ne peux m'empêcher d'entendre ces autres paroles qui ont souvent le pouvoir de démolir tout espoir qui surgit en temps de crise...

- Vous ne trouvez pas qu'il a le teint ciré...

- Mais oui, le pauvre, il a l'air congelé comme un glaçon...

- On dirait qu'il n'a plus aucun réflexe...

Puis une voix autoritaire se mit à crier :

- SVP. Faites place!

Seigneur, que m'arrive-t-il, suis-je déjà au pays des rêves ou suis-je en train de vivre le pire cauchemar de ma vie, pensais-je immédiatement.

- Par ici, reprit la voix autoritaire. Georges, prends la tension O.P.C.. ! France, tu t'occupes de la température ! Moi, je cherche le cœur. *(Voilà, toute une équipe est à la rescousse. Maintenant je suis sûr que je vais m'en sortir.)*

- Apportez la civière immédiatement! N'essayez pas de le déplier en l'installant. Il est sûrement en hypothermie et tout effort pour le déplier pourrait l'amener dans un autre monde... France! Hypothermie confirmée ou simple coup de froid?

- Confirmé, Doc . La température est à peine à 27,3.

- Je perçois, un certain nombre de battements. C'est pas vite, mais ça tourne. Amenez-le-moi à la maison. *(C'est le nom qu'il aime donner à l'ambulance, il dit que ça fait moins peur aux accidentés et que de toute façon c'est là qu'il vit la majeure partie du temps.)* Déshabillez-le-moi au

plus sacrant, mettez-y une bonne épaisseur de couvertures et surtout ne surchauffez pas la chambre principale cela pourrait être dommageable. Compris?

Tout au cours du parcours vers l'hôpital, Doc, ne peut s'empêcher de se questionner sur la façon qu'il s'y prendra pour me réanimer. C'est la première fois qu'il a affaire à un « patient en hibernation... »

Soudain tout devient clair. Il élabore alors un plan. Prenant aussitôt son cellulaire il téléphone à l'urgence de l'hôpital et demande à parler au chef de l'unité de services.

C'est heureux, aujourd'hui c'est Francine qui est de service. Pour elle rien n'est pénible et toutes demandes particulières deviennent un défi à relever. Dès qu'ils furent en communication, il s'exclama :

- Écoute ma Grande, j'arrive dans quelques minutes avec un super glaçon que nous devons faire fondre délicatement pour qu'il ne perde pas de sa saveur. Nous venons de ramasser un bonhomme qui a couché à la belle étoile à côté de son auto accidentée. Son pouls est à peine de 24 pulsations à la minute. Sa température atteint difficilement les 27 °, mais, il est vivant et je ne veux pas le perdre. Alors, écoute bien. Prépare-moi un grand bain avec une eau aux alentours de 30 °, ça lui permettra de reprendre ses idées lentement, mais sûrement. Quand sa température sera remontée à un niveau normal on sortira le poisson de l'eau pour le déplier. Fais aussi préparer l'appareil de dialyse péritonéale. Ça nous aidera à lui réchauffer l'intérieur. Je t'expliquerai plus tard. Nous aurons aussi besoin de cathéter et d'une solution saline chaude. Tu me fais installer quelques lampes solaires au-dessus du bain afin qu'il s'imagine faire un voyage dans le sud. Ça va?

- Compris, Doc, nous vous attendons.

Francine, cette jolie brune dans la quarantaine, adore ce genre de situation qui stimule l'adrénaline et demande un rendement de 110 %.

À peine le téléphone raccroché, elle se dirigea rapidement vers une salle de bain thérapeutique située à l'étage. Tout en se déplaçant, elle avait déjà donné l'ordre à un brancardier de lui apporter un appareil de dialyse péritonéale.

Puis, tout en faisant couler le bain, elle lui cria :

- Amène aussi 2 lampes solaires et installe-les à l'arrière du bain puis mets un thermomètre dans le bain et dès que la température de l'eau aura atteint 30 à 31 ° remplis-le jusqu'au bord. Compris?

- Oui!, chef comme tu veux!

Elle quitta ensuite la pièce pour aller accueillir Doc et ses collaborateurs.

Quelques minutes plus tard, les ambulanciers me débarquaient, de 'la maison', et en moins de temps qu'il n'en faut pour qu'une 'effeuilleuse' se déshabille, je fus acheminé à la nouvelle salle de décongélation. La civière fut roulée parallèlement au bord du bain et Doc s'écria :

- Avec la toile et les couvertures, descendez-moi délicatement ce petit poisson dans l'aquarium et gardez-lui la tête hors de l'eau, ses branchies ne sont pas encore très développées et je ne voudrais pas le noyer en le décongelant... (*Doc maitrisait bien ce sens de l'humour, souvent nécessaire pour diminuer la pression dans les moments de haut stress.*) Francine, dès que la température

du corps aura dépassé 30 °, allume les lampes solaires du bain pour une quinzaine de minutes ça devrait lui faire prendre quelques degrés de plus avant de le déposer sur la table de séchage (*Sûrement la civière qui se trouve maintenant sous les lampes chauffantes au plafond de la sortie du bain, pensais-je...*)

Se dirigeant vers la porte il s'écria :

- Je ne serai pas très long, mais comme je n'ai pas encore eu le temps de prendre mon café ce matin, j'ai peur que mon cerveau se mette à fonctionner au ralenti.

Et il partit aussitôt comme s'il n'avait rien de plus important à faire.

Cela prit plus d'une heure avant que la température de mon corps ne retrouve le degré recherché. On m'avait placé sous haute surveillance et toutes les dix minutes, on vérifiait ma pression et mon rythme cardiaque.

Doc, était revenu bien avant que l'on me sorte de l'eau.

Dès son retour, il plongea ses deux mains sous l'eau et termina le diagnostic déjà commencé sur les lieux de l'accident. Il fit prévenir l'équipe de chirurgie de service qu'après les radios, ils auraient à réparer des fractures aux deux jambes et au bras gauche.

À peine déposé sur la table-réchaud, je l'entendis s'exclamer :

- Couvrez-le seulement d'un petit drap afin qu'il n'attrape pas un coup de soleil, laissez-lui le bas ventre à l'air et apportez-moi un bistouri ainsi que l'appareil de dialyse péritonéale. Pendant que je lui ferai circuler du liquide chaud autour de

son abdomen, ce qui devrait accélérer le réchauffement des organes internes, le sang réchauffé s'occupera, en circulant plus rapidement, de remettre ses fonctions cérébrales à l'état normal, sans aucun doute... N'est-ce pas les amis?

Sans attendre de réponses de son auditoire, il reprit aussitôt :

- Francine, pourrais-tu lui installer le cathéter dans la vessie et y faire circuler un mélange d'eau saline tiède, cela devrait finir de lui dégeler les reins.

Je crois qu'il s'adressa ensuite à moi avec une voix autoritaire :

- Mon ami, maintenant il est temps que tu reprennes la parole et que tu nous expliques un peu ce que tu foutais étendu à côté de ton véhicule par une nuit aussi froide. T'avais besoin de prendre l'air? T'avais pris un peu trop d'antigel?

Je ne crois pas qu'il s'attendait vraiment à obtenir une réponse immédiate de ma part, mais je suis persuadé qu'un simple signe lui aurait fait autant plaisir, car au moins il aurait pu avoir la certitude que ses efforts de réanimation étaient récompensés.

Pendant que tous ces événements prenaient place, les policiers n'avaient pas chômé. Ayant récupéré mon porte-monnaie ils n'eurent aucune difficulté à identifier les personnes à prévenir en cas d'accident, car je me suis toujours fait un devoir de bien remplir ces papiers d'importance. C'est ainsi qu'avant même que je sois décongelé, mes parents recevaient un appel les invitant à se rendre immédiatement à l'hôpital du Haut-Richelieu où se trouvait maintenant leur fils suite à un accident de voiture.

Ma mère ne put s'empêcher de s'exclamer :

- Pas encore!

Père et elle, se précipitèrent vers l'auto et, tout en parcourant la distance qui les séparait de l'institution, chacun de leur côté, en silence, se remémora les tristes événements qui m'avaient ravi ma femme et ma fille, il y avait un peu moins de 3 ans...

Pendant ce temps, toutes mes fonctions vitales étaient redevenues normales selon les appareils médicaux, mais je demeurais toujours inconscient.

Mon subconscient, lui, réagissait assez agressivement à mon nouvel état. (*Comment as-tu permis que cela m'arrive, Seigneur. Moi qui suis si emballé de me mettre à ton service. Pourquoi m'abandonnes-tu?*)

**CHAPITRE 3 :**  
**LE 'CORRIDOR DE RÊVES'**

Je n'avais plus aucune notion du temps qui s'écoulait. J'étais sûr qu'on mettait tout en œuvres pour me sortir de là, mais je vivais tous ces moments comme si c'était un autre que moi qui les subissait. Alors, une voix familière se fit entendre :

- Je te salue, l'ami! Tu sembles inquiet, voire dévasté. Oh! Homme de peu de foi! Ne t'avais-je pas dit qu'on saurait te retrouver, peu importe où tu te cacherais et que je reviendrais dans peu de temps? (*J'ai eu envie de répondre : - Oui, mais ton Patron a dit cela il y a plus de 2000 ans... Ne croyez-vous pas que j'avais de quoi m'inquiéter?*) Mais je me contentai de dire:

- Je n'étais pas inquiet de votre retour, mais avec ce corps qui se retrouve en si piteux état, comment vais-je pouvoir accomplir la mission que le Seigneur voulait me confier? A-t-il changé d'idée? Qu'est-ce qui va m'arriver?

- Eh! l'ami, une question à la fois s'il te plaît. Qui t'a dit que tu avais besoin de ton corps pour suivre l'entraînement que nous avons préparé? Là où je t'amène, il ne te servira pas à grand-chose!

- Comment cela, il ne me servira pas à grand-chose? Vous n'êtes pas en train de me dire que je vais mourir?

- Encore des gros mots... Serge, on se calme, veux-tu? Ce n'est pas ton corps qui a besoin d'entraînement, mais bien ton esprit, alors pourquoi s'embêter de ce que l'on n'a pas besoin? Viens, suis moi et laisse-les s'occuper de ton extérieur pour un certain temps. Ils en auront sûrement pour quelques mois.

- Comment cela quelques mois? (*Serait-ce possible que ce saint ange ait volontairement causé cet accident pour*

*m'éloigner sans trop d'explications de mon travail, de mes parents, de mes amis, enfin de compte, de mon monde actuel? Non! tout de même, il n'irait pas jusque-là...*) Mais, mais, je ne peux pas m'abandonner comme cela!

- Ah! Non. Eh! Pourquoi cela? me répondit-il avec un air un peu surpris.

- Mais, mais, (*J'en bégayais presque...*) je ne peux pas rester au lit durant des mois... Je vais, je vais me détériorer... Mes muscles deviendront flasques et je ne pourrai plus marcher après un certain temps...

- Ne t'inquiète pas, ce n'est pas si pire que cela... D'autres ont vécu ça avant toi et ont réussi à s'en sortir très bien! De plus, tu auras de la visite comme tu n'en as jamais eu... Tu seras logé, nourri et soigné comme un vrai pacha et tout le monde ventera tes mérites tant que tu demeureras inconscient... C'est toujours ainsi avec les humains... Alors, même si tu perds un peu de muscle ce que ton esprit y gagnera, te remboursera au centuple.

En moins de temps qu'il n'en faut pour que je puisse le réaliser, mon esprit quittait mon pauvre corps et suivait celui qui devait me faire découvrir tous les atouts qui feront de moi, un SEMEUR DE RÊVES.

À partir de maintenant, plus rien n'aura d'importance que le moment présent. Tous mes souvenirs n'influenceront plus aucune de mes actions et le futur ne modifiera plus mes comportements.

C'est fou comme je me sens plein de vie (*même dans cet état végétatif...*)

Mon regard se concentre maintenant sur le nouveau

lieu qui se livre à ma vue. C'est étrange, rien n'est délimité dans cet endroit et pourtant, je sens qu'il y a des frontières. Cependant, quand je regarde de tous côtés et je ne perçois aucune entrave. C'est comme si l'infini se trouvait à portée de main. Le seul personnage que j'aperçois c'est Saint Gabriel qui, en me regardant, s'exclame :

- Alors, Serge, qu'en penses-tu? Formidable, n'est-ce pas? On se croirait au Paradis, tu ne trouves pas?

- Je ne sais pas, répliquai-je calmement, je n'y ai jamais mis les pieds encore...

Puis de son ton sarcastique, il reprit aussitôt :

- Et, il y a peu de chance que cela t'arrive mon vieux... car vois-tu, personne n'y entre avec son corps... alors, impossible d'y mettre les pieds. (*Encore une sainte blague pensais-je, mais chose étrange je ne me sentais plus agressé. On aurait dit que je n'avais plus que de bonnes pensées.*)

- Dites-moi, mon ami où sommes-nous? C'est étrange comme je me sens bien. On dirait que tout est parfait et pourtant je ne vois rien.

- T'as raison, Serge, cet endroit est un peu comme le sein maternel, on n'y voit rien, aucune odeur ne nous atteint, mais on se sent merveilleusement bien. On ne ressent aucun besoin corporel comme celui de s'asseoir ou de s'étendre et la faim, pas plus que tout autre désir, ne trouve place dans cet endroit où débutent toutes choses. Tout a commencé ici, tout commence ici et tout commencera ici. C'est pourquoi tu t'y trouves, mon ami. C'est ici que tu engendreras ton futur.

- Je ne comprends toujours pas! Il n'y a ni murs, ni plafonds, ni plancher alors, comment peut-on s'y sentir bien? Et

comment se fait-il que cela ne m'inquiète pas?

- Question... Question... Que de questions mon ami. Si tu te sens si bien, c'est que tu baignes dans la naissance de ta vie et qu'aucune crainte ne peut l'atteindre. Cet endroit n'appartient qu'à toi et personne d'autre que toi ne peut y venir. Est-ce que cela répond à tes questions?

- Oui! et non! . Comment nomme-t-on cet espace?

- C'est ton 'Corridor de Rêves'.

- Mon 'Corridor de Rêves'?

- Oui! Ton 'Corridor de Rêves'. Ce lieu est celui qui te fera découvrir la route que tu dois parcourir. C'est également celui que tu pourras emprunter chaque fois que la vie te semblera fade, voire même inutile. Tu pourras alors t'y arrêter quelques minutes pour faire le point. Dans le 'Corridor de Rêves' chaque fois que tu arrêtes, tu peux en fermant les yeux jeter un regard sur les événements passés avant de poursuivre la route de tes rêves. Tu ne peux pas revenir en arrière, car on ne peut pas changer le passé. Tu ne peux pas demeurer sur place indéfiniment, car la vie ne s'arrête pas. Devant le corridor se trouve toujours un nouvel horizon, celui que tu désires.

- Vous voulez dire que je pourrais jeter un regard sur tout ce que j'ai vécu à ce jour, si je le désire?

- Bien sûr mon ami.

- Tout de suite?

- Vas-y, laisses-toi aller!

Voulant tester l'exactitude de cette affirmation, j'ai décidé donc de jeter un regard sur ma tendre enfance et mes amis de l'époque.

Étant déjà arrêté, je fermai les yeux et me concentrai sur mes souvenirs d'il y a 30 ans...

Maman m'a souvent répété d'éviter de fréquenter les gens que je ne connais pas. Aussi, par simple politesse (Et au cas où votre mère vous aurait donné les mêmes consignes...), je vais prendre quelques lignes pour me présenter ainsi que quelques-uns des personnages que vous rencontrerez au cours de ce récit.

Mon nom de famille est Leblanc et je suis né le dimanche 7 septembre 1952. (*Apparemment, selon un dicton, ceux qui naissent un dimanche ont le cul béni et la vie leur sourit toujours plus qu'à ceux qui sont nés en semaine. Ce qu'il faudra démontrer...*) Comme la tradition de l'époque le suggérait, je fus baptisé sept jours plus tard, à l'église Sainte Bernadette Soubirous soit le dimanche 14 septembre vers les trois heures de l'après-midi. (*Il n'y a pas à en douter j'avais sûrement les 2 fesses bénies... mais pour combien de temps, cela le dicton ne le dit pas...*)

J'étais devenu, par ma naissance, le troisième enfant d'une famille qui en compterait bientôt cinq. Deux filles, moi-même et deux garçons.

Mon père (Robert Leblanc) était ouvrier de métier, fils d'un journalier d'usines, marié à une femme d'intérieur, il était le troisième d'une famille de huit enfants. Ma mère était trop occupée pour travailler à l'extérieur et était la fille d'un opérateur de machine et d'une bonne ménagère. Elle était la quatrième d'une famille de 6 enfants. (*Faut dire qu'ils n'avaient pas peur des enfants à cette époque...*)

En réalité, j'aurais probablement dû venir au monde le lundi. Ma mère (Michèle Surprenant) ayant ressenti des contractions durant la nuit de samedi à dimanche, téléphona au médecin pour lui demander s'il pouvait arrêter, en allant à la messe. (*À cette époque les médecins trouvaient encore le temps de visiter leurs patients en passant...*)

En faisant son examen médical, le docteur Lavoie, constata que la dilatation était déjà passablement avancée. Il lui suggéra donc, si elle le désirait, de lui rupturer la poche des eaux afin d'accélérer le travail et promit de repasser la voir au retour de la messe.

À son retour, le travail était déjà commencé et il en était fort heureux, car comme il lui dit en plaisantant : 'Vous savez Mme Leblanc, c'est beaucoup mieux ainsi, car demain j'ai du travail à faire...' C'est donc, grâce aux bons soins du docteur Lavoie si je suis né un dimanche, la journée des enfants qui ont le c... béni.

J'avais à peine 10 mois que je courais déjà derrière ces dames, (*En l'occurrence mes 2 sœurs*) et j'appris très tôt (*à leurs dépens*) à prendre ma place à la maison. Quant au langage je dus attendre mes deux ans avant que celui-ci soit suffisamment clair pour les faire crier.

Durant les années qui précéderont mes premiers jours de classe, deux nouveaux petits frères vinrent compléter les rangs de la famille.

Nous vivions dans une maison de 5 pièces située dans un nouveau quartier de la classe moyenne. Papa l'avait construite à l'aide de ses frères. Elle n'était pas luxueuse, mais confortable.

La pièce principale était composée de deux sections

: la cuisinette, là où maman préparait les repas, ainsi que la cuisine, là où on se réunissait pour manger et vivre la majorité des activités familiales. Laver, repasser, coudre et tous les autres travaux ménagers pour ma mère. Lire son journal pour mon père, puis, pour l'ensemble de la famille, recevoir les visiteurs et regarder la télévision.

La chambre des trois gars (*Y' en avait 2 de trop, pour la grandeur de la pièce, j'en suis encore persuadé...*), la chambre des filles et la chambre sacrée des parents (*Malheur, à celui qui en aurait franchi le seuil. Du moins, c'est ce qu'on croyait fermement.*) composaient les pièces pour dormir.

Quant au salon, c'était réservé aux grandes occasions : la visite des États (É.-U.), Noël et la bénédiction solennelle du jour de l'an. (*On ne peut pas dire que le mobilier s'usait trop vite, j'avais 20 ans quand il fut remplacé et on aurait pu le revendre comme neuf si la mode l'avait permis.*)

Ah! J'oubliais, l'église et l'école, lieux principaux de notre vie de quartier, se trouvaient à peine à dix minutes de la maison, de l'autre côté d'un boisé qui sera témoin de plusieurs de mes aventures.

Papa avait l'âge de tous les pères de cette époque. (*Je ne m'en souciais guère, à vrai dire.*) Il était plutôt bel homme et de petite taille, mais tout en muscles. C'était un homme souriant, tranquille et peu enclin aux marques de tendresse. Très travaillant et dévoué à sa famille il était aussi religieux à l'occasion.

Bien entendu, comme tous les hommes de son temps, il abandonna, à son épouse, le rôle d'éducatrice d'enfants (*Elle le faisait si bien, alors...*) Enfin, il n'avait pas

d'amis à ce que je sache. (*Probablement parce qu'il avait trop de frères et de sœurs. 7 en tout.*)

Ma mère pour sa part était plutôt jolie (*quoiqu'un peu maigrichonne*). Elle était réservée et totalement engagée dans son rôle d'épouse à la maison. C'était aussi la médiatrice entre mon père et nous. (*Et je dois dire qu'elle était une experte, en la matière...*) Ses relations se limitaient à la famille. Elle n'avait travaillé que quelques années avant son mariage ce qui ne lui permit pas d'agrandir son cercle d'amies.

Ma tendre enfance se déroula principalement dans la cour arrière de la maison des Landry. Alain, leur fils, d'un an mon aîné, en était le maître. (*Faut dire qu'il était enfant unique, alors...*) On y trouvait des balançoires, une glissade et un carré de sable. (*Que peut-on demander de plus à un voisin quand on a 2 sœurs, 2 frères et une petite cour.*) J'y grandis très heureux, mis à part les chicanes, incontournables, que l'autre commence toujours. (*Mais maman les réglait toujours très vite. . . Elle nous ramenait à la maison, sans aucune autre forme de procès.*)

Je me souviens d'une fois, j'avais à peine 8 ans. Nous étions quatre dans la cour : moi, Alain, Éric et Marie-France, la fille du deuxième voisin, qui elle avait presque 7 ans. C'était un soir de semaine juste après l'école. Nous faisons semblant de jouer à la cachette, pour nos mères. Mais, en réalité, au fond du garage, bien cachés derrière un gros baril et les pneus d'hiver de M. Landry, nous espérions découvrir, quelques-unes, des différences entre les gars et les filles...

Éric qui était le plus vieux de la gang ne voulait pas manquer sa chance...

C'était très rare qu'il y eût une fille pour jouer avec nous. En temps ordinaire, les filles jouaient à la poupée ou au mariage entre elles pendant que nous jouions aux 'cowboys' et aux indiens.

Assis dans notre coin préféré, à l'abri des regards de nos parents, Éric lança soudain :

- Eh! Les amis, si on jouait au docteur?

Personne ne savait trop de quel genre de jeux il s'agissait.

- C'est quoi ça? demanda Marie-France.

- Tu vas voir, c'est l'fun, on va faire semblant que tu es tombée du garage et que tu t'es blessée. Tiens, même que tu as perdu connaissance. On va appeler l'ambulance. Serge et Alain vont faire les ambulanciers et ils vont t'apporter à l'hôpital sur une civière. Puis là, moi je vais faire le docteur qui va te soigner.

- Je ne suis pas tellement sûr que ça va être le fun, m'empressai-je de dire. Moi et Alain on ne fait pas grand-chose.

Marie-France, qui l'aimait bien, (*on disait même que c'était son chum*) elle qui se voyait déjà l'héroïne de ce petit sketch, ne put s'empêcher de renchérir en faveur de l'idée d'Éric :

- On sait bien, c'est toujours vous autres qui voulez prendre les meilleurs rôles! (*si elle avait su ce que Éric mijotait, je ne suis pas sûr qu'elle aurait aimé jouer ce premier rôle... quant à nous, je ne suis pas sûr que nous aurions pris la chance de l'en priver...*)

- OK ! OK! Nous exclamâmes, ensemble, Alain et moi.

- Pourvu que ça ne dure pas trop longtemps, ajouta mon compère.

Le garage de M. Landry était plutôt une grande remise. (*Nous n'y avons jamais vu d'auto à l'intérieur*). Il mesurait facilement 6 mètres par 6 mètres. Il avait été construit à l'aide du bois qui avait servi à faire les formes pour le solage de la maison. (*Eh oui, le recyclage ce n'est pas d'aujourd'hui*).

L'unique porte d'entrée était de type à battants, c'est-à-dire deux portes sur pentures. Quant au décor intérieur, on aurait pu le confondre avec un étalage de marché aux puces. Dans un coin, il y avait des meubles à réparer, dans l'autre les pneus d'hiver pour l'automobile ainsi que les pelles et les pioches. Pour ce qui est des deux autres, l'un accueillait l'établi et l'autre l'escabeau, l'échelle et les bancs de travail. Au centre on pouvait y retrouver des boîtes et des sacs de gazon d'engrais et du sel.

Quand on y jouait, nous laissions toujours l'une des portes entrouverte ce qui nous permettait d'avoir un éclairage naturel. Cela fournissait également un petit air mystérieux étant donné qu'il n'y avait pas de fenêtres. C'était un paradis pour des enfants en pleine découverte...

- Bon, on commence, s'écria le scénariste-réalisateur. Marie-France, tu t'en vas à la porte du garage. Quand je dirai, on tourne, tu te laisseras tomber par terre en criant, mais pas trop fort, pour pas qu'on nous entende et qu'on pense que c'est pour vrai. Pendant ce temps-là, les gars, vous vous tiendrez de l'autre côté de l'établi et vous courrez pour la ramasser et la ramener à l'hôpital en faisant la sirène. Là, vous la mettez sur les boîtes, on va dire que

c'est le lit d'hôpital, OK? Puis après, moi je la soignerai avec votre aide et il nous tapa un clin d'œil que l'on ne comprit pas. (*Probablement parce que notre éducation sur ce côté était moins évoluée que la sienne...*)

- C'est bien beau ton affaire, Éric, mais avec quoi va-t-on la transporter? lui dis-je en maugréant un peu.

- Tiens le madrier qu'il y a à côté de la porte sera la civière, ça va? Bon, on commence. (*Il était tellement pressé, qu'aujourd'hui quand j'y repense, je crois qu'il avait peur de manquer son coup, voyant l'heure du souper approcher*). Vas-y Marie-France, tombe.

Du coup, cette dernière se laissa tomber par terre en poussant un cri, tout en prenant soin de ne pas salir sa robe. (*Les petites filles portaient encore souvent des robes en ce temps-là, le féministe n'avait pas trop fait de dommage à la féminité..*).

Elle avait tellement bien fait cela que si nous n'avions pas été prévenus que c'était un jeu, nous serions accourus, pour vrai, vers la malheureuse qui venait de tomber.

Après quelques secondes d'hésitation, Alain et moi (les ambulanciers) nous élançâmes, en imitant le cri de la sirène, pour ramasser la pauvre blessée. Prenant le madrier qui traînait par terre en passant, nous nous agenouillâmes de chaque côté de la patiente quand notre course fut terminée. Mettant nos mains sous ses épaules et sous ses cuisses nous la soulevâmes, sans trop de délicatesse afin de la déposer sur la civière de fortune. Regroupant nos forces, nous la transportâmes difficilement.

Heureusement, Marie-France avait ses craintes sur les porteurs et se tenait fermement de chaque côté avec ses

mains tout en laissant pendre ses jambes pour maintenir l'équilibre. Courant vers l'hôpital (*s'il est possible de courir quand on est plié en deux...*) nous hurlions toujours nous déplaçant comme le font les ambulances. Enfin, arrivés auprès du lit, nous abandonnâmes notre patiente sans autre forme de procès. (*Mille excuses, mais, j'adore cette expression...*)

- Docteur! Docteur! Elle est tombée en bas de l'échelle et depuis elle n'a pas repris conscience. (*Il fallait bien que quelqu'un dise quelque chose, alors pourquoi pas moi?*)

- Ça va, ça va. Je m'en occupe maintenant. Et, sans plus tarder, il lui prit la main gauche ou plutôt le poignet gauche et vous savez, comme le docteur le fait toujours, il fit semblant de lui prendre le pouls et dit :

- Je ne perçois pas le pouls. Alors, je vais écouter si le cœur bat toujours.

Il posa donc doucement sa tête sur la poitrine de Marie-France. Puis il promena son oreille, d'un sein à l'autre (*comme si elle en avait...*) Ça devait vraiment tambouriner à l'intérieur, car elle était devenue toute rouge.

- C'est bon! Au moins, elle est vivante. Voyons maintenant s'il n'y a rien de cassé.

Pendant qu'il passait ses mains dans ses cheveux, le long de son visage et autour de son cou, nous, pauvres idiots, nous contentions de regarder l'habile docteur. Quant à notre petite copine, elle était devenue presque écarlate. Pour ce qui est d'Éric, le faux médecin, il semblait jouir de son petit jeu. Il poursuivit sa fouille minutieuse en descendant son toucher sur le bras droit puis sur le bras gauche de la malade.

Enfin, n'ayant toujours trouvé aucune anomalie à ce niveau, il décida de poursuivre ses recherches au niveau inférieur. Après lui avoir enlevé ses souliers, il promena ses doigts sur les pieds de Marie-France. C'est alors qu'elle s'écria, se relevant sur ses coudes tout en riant :

- Ne fais pas ça! Ça chatouille.

Puis elle se laissa retomber, semblant bien heureuse des attentions particulières qui lui étaient administrées par notre ami.

C'est alors que la sauce commença à se gâter...

Éric fit monter ses mains le long des jambes de l'accidentée tout en déclarant :

- Aucune fracture jusqu'à date.

Puis, arrivant au niveau des genoux, sans prévenir, il remonta, brusquement, la robe de Marie-France de sorte que nous avons pu apercevoir sa petite culotte rose. (*Oh! la, la, quel scandale... nous venions d'apercevoir une chose défendue.*)

- Cochons! Cochons! Vous êtes tous des cochons. Je vais le dire à ma mère. Elle se leva subitement, courut vers la porte, puis s'apercevant qu'elle avait oublié ses souliers elle revint sur ses pas, s'en empara, et reprenant sa course se retourna une dernière fois avant de franchir la porte en s'écriant :

- Salauds ! Salauds ! Salauds !

Puis elle disparut en laissant la porte toute grande ouverte.

- C'est de ta faute, niaiseux et on va se faire punir à cause de toi, m'écriais-je à tue-tête. Ce que je n'aurais pas dû faire, car Alain, ne pouvant se retenir, lui non plus, cria encore plus fort :

- Stupide, tarla, fous l'camp on ne veut plus te voir, t'as compris!

Éric n'en revenait pas encore et il s'exclama à son tour :

- Je n'étais pas seul, stupides, vous vous n'êtes qu'une bande de suiveux. (*Faut dire qu'il n'avait pas tout à fait tort...*)

Puis il disparut en courant derrière la clôture pour rentrer chez lui sous notre pluie d'injures qui ne cessait pas...

Vous vous souvenez qu'un peu plus haut j'ai écrit que je n'aurais pas dû crier à tue-tête. C'était vrai, car en moins de deux, nos mères apparurent et la mienne, ne sachant pas ce qui se passait, mais voulant éviter toute chicane possible, ne prit pas de chance et me rappela à la maison immédiatement, toujours sans aucune autre forme de procès.

Avant de terminer le visionnement de cette anecdote, je me suis rappelé que nous n'entendîmes jamais parler de ce qui s'était passé dans le garage, ni par la mère de Marie-France, ni par nos mères et encore moins par Marie-France...

Je me préparais à poursuivre le voyage entrepris dans mon petit monde, quand mon illustre professeur me ramena à l'ordre :

- Holà! Holà! Mon ami, ça te dirait de revenir au présent afin que nous puissions commencer ton entraînement? C'est dangereux de s'accrocher à son passé un peu trop longtemps. C'est d'ailleurs le drame de plusieurs personnes qui ne savent plus rêver. Elles en oublient le présent et refusent de voir l'avenir à force de s'accrocher à leurs vieux rêves plutôt que de marcher vers les nouveaux qui pourraient les rendre heureuses.

- D'accord Saint Gabriel, que dois-je faire maintenant?

M'entraînant par le bras, il se mit à marcher à mes côtés tout en me disant :

- Bon, maintenant que tu as pu constater l'efficacité du 'Corridor de Rêves', je crois que nous pouvons commencer l'entraînement. La première étape, qu'un bon SEMEUR DE RÊVES doit faire franchir à son protégé, est de l'amener à se rappeler que le rêve a déjà fait partie de sa vie. Je vais donc te laisser dans ton « Corridor de Rêves ». Tu fermeras les yeux, et cette fois, essaie de visualiser l'un de tes tout premiers rêves d'enfant. Cette fois, tu pourras t'y attarder, aussi longtemps que tu voudras. Plus tu arriveras à le visualiser précisément, plus tu seras capable d'aider les autres à en faire autant. Bon rêve, mon ami.

Puis, il disparut comme la fumée des cheminées dans un beau ciel bleu.

Me retrouvant en fin seul, dans mon « Corridor de Rêves », je ne pus m'empêcher de jeter un regard derrière moi pour voir ce qui s'y trouvait... Mais comme l'avait si bien dit, mon formateur, peu importe où je portais mon regard, je me retrouvais toujours face à un nouvel horizon. Rien derrière moi, rien à côté, tout se trouve toujours devant moi.

Je fermai donc les yeux et me concentrai de nouveau

pour revenir dans ma tendre enfance. Quel était donc le premier rêve que j'avais chéri et qui m'avait amené à vivre de grands moments de bonheur.

Plusieurs images défilèrent dans ma tête et la majorité convergea vers une image de la croix de Jérusalem surmontée d'une fleur de lys. C'était l'emblème du mouvement Scout du Canada français de ma jeunesse.

J'avais à peine neuf ans lorsque je découvris le mouvement scout qui allait m'amener sur les chemins du rêve.

Au début de l'année scolaire 1961, dans les premiers jours de septembre, le directeur de l'école primaire, où je faisais mes études, convoqua, à l'aide de l'interphone, quelques minutes avant le repas, tous les garçons de troisième et quatrième année à la Grande Salle pour 12h45. Cela ne nous plaisait pas du tout, car il venait de nous voler 15 minutes de jeu avant le retour en classe, et de plus, comme nous allions toujours dîner à la maison nous dûmes courir à l'aller et au retour.

À chaque grand événement (*celui-ci en sera un qui marquera toute ma vie*) on installait plein de chaises dans la Grande Salle.

Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois que j'entrais dans la Grande Salle et qu'il y avait des chaises placées face à la scène surélevée, j'étais toujours très impressionné. Pourtant les jours de pluie ou de tempête de neige cette même grande salle était notre aire de jeux. On y jouait au ballon chasseur, à la tague, à la marelle, aux quatre coins, au gouret de salon (hockey intérieur), ou au ballon volant : on y courait, s'y bousculait et s'y chamaillait comme tous les enfants de notre âge. Alors! Pourquoi être

impressionné dans cette pièce qui ne se déguisait qu'à l'occasion, en Salle de Théâtre?

Dès notre arrivée on entendait déjà la voix du principal qui annonçait à l'aide de son micro :

- Les garçons des troisièmes années A, B et C assoyez-vous dans les chaises à gauche de la rangée principale et ceux des quatrièmes années A, B et C assoyez-vous dans les chaises à droite de la rangée principale. Je répète, les troisièmes années à gauche et les quatrièmes à droite.

C'était drôle de voir le « Grand Nez de l'école Soubirous » (*c'est ainsi qu'on l'avait baptisé*) gesticuler comme un épouvantail tout en montrant à l'aide de ses grands bras vers quelle direction on devait aller.

- Maintenant, Silence! nous lança-t-il sans plus attendre, puis, il attendit quelques minutes avant de se laisser aller au « Shhh! Shhh! », traditionnel, qui commande si bien le silence dans les assemblées publiques.

- J'inviterais maintenant Monsieur Jean Bédard, animateur chez les louveteaux de notre paroisse, à venir nous parler du mouvement scout et de la façon d'y adhérer. M. Bédard! Puis, sans plus attendre il lui céda le micro.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que nous vîmes arriver, de derrière les rideaux, un jeune homme d'une vingtaine d'années à l'allure militaire (probablement dû à l'uniforme scout qu'il portait).

Sa démarche était rapide et sûre. Coiffé d'un béret noir et vêtu d'une chemise de couleur beige avec épauettes, agrémentée d'un foulard jaune et brun, bien roulé et retenu à l'aide d'un anneau en cuir, son costume se complétait par

une culotte courte et des bas golf retenus par des jarretières décoratives. Bien sûr des souliers fraîchement cirés et quelques badges ne laissent aucun doute sur le sérieux du mouvement qu'il représentait.

- Chers amis, je tiens tout d'abord à remercier votre directeur de m'avoir permis de prendre la parole ce midi pour vous parler du mouvement scout. Certains de vos compagnons de quatrième et cinquième année font déjà partie de la 40e meute du diocèse de Saint-Jean.

Nous avons actuellement quelques places de disponibles pour accueillir quelques-uns d'entre vous. Nous nous réunissons 2 heures, tous les vendredis soirs, au sous-sol de votre école pour nous amuser tout en apprenant de multiples choses telles que : des chants, des jeux, des nœuds, des danses et aussi comment communiquer à l'aide de drapeaux. Nous faisons également des excursions dans les bois, des camps de fin de semaine, une à deux fois par année, ainsi qu'un camp d'été qui dure une semaine complète.

Après une période de quelques mois, si vous êtes acceptés et si vous réussissez les épreuves qui vous seront présentées vous serez invités à faire votre promesse et vous serez autorisés à porter l'uniforme comme les autres louveteaux. Bien sûr je ne suis pas seul comme animateur à la meute. Il y a aussi un aumônier, le père Du Rivage, et trois autres animateurs.

Tous ceux qui sont intéressés veuillez vous présenter à sept heures vendredi soir prochain avec un billet de vos parents confirmant qu'ils sont d'accord que vous tentiez votre chance de devenir louveteau de la 40e Saint-Jean.

Merci de votre attention et merci encore Monsieur

le principal pour ces quelques minutes. À bientôt les amis.

Depuis trois ans que j'allais à l'école et à l'église, j'avais eu l'occasion de voir parader les louveteaux et les scouts à diverses occasions. Cela m'avait toujours fasciné. Mais aujourd'hui, de penser que moi aussi je pouvais maintenant faire partie de cette armée c'était le comble de la joie.

Quand, Monsieur le directeur repris le micro, afin de nous donner l'ordre de retourner en classe, j'étais déjà parti dans un monde de rêve.

Je me voyais en train de parader sur la rue principale, tout fier de montrer à mes parents que j'avais le bon pas...

En moins de temps qu'il ne m'en prit pour descendre de mon nuage, Mlle Mercier, mon institutrice de l'époque, me tirait déjà par le bras pour me remettre les 2 pieds sur terre et sur le bon chemin des étudiants, soit la classe 3A, bien sûr.

Je n'ai rien entendu de ce qu'elle enseigna du reste de la journée.

J'étais parti en excursion, en forêt, luttant pour ma vie contre un ours qui avait essayé de nous attaquer moi et mes frères scouts, ou, essayant d'escalader le mont St-Grégoire. *(Une montagne située non loin de chez moi et qui fait à peine 200 mètres d'altitude, mais qui à l'époque et à mon âge, représentait, pour moi, au moins, le Kilimandjaro...)*

La classe à peine terminée, je m'élançais déjà vers la maison, moi qui habituellement prenais au moins une heure en compagnie de mes amis pour parcourir les 10 minutes qui séparaient l'école de la demeure parentale.

Je me précipitai, sur la porte et en m'élançant sur ma mère je lui criai :

- Maman! Maman! Je veux devenir louveteau, tu es d'accord n'est-ce pas? Tu vas en parler à papa et m'écrire un billet parce que je dois le remettre au chef vendredi à la réunion à 7 h pour lui dire que c'est O.K. que mes parents sont d'accord. OK? Dis oui. O.K.? O.K.?

J'avais dit tous ces mots sans une seule pose et à une vitesse presque supersonique.

Essayez d'imaginer ça, ma pauvre mère, qui était plutôt du genre introverti, voit arriver son fils, de l'école, presque une heure plus tôt que d'habitude, en criant qu'il veut devenir louveteau, comment auriez-vous reçu cette demande ? Avec enthousiasme ou avec inquiétude ?

Elle qui avait été élevée sur une ferme, qui s'était mariée à l'âge de 18 ans avec un manoeuvre, qui se préoccupait fort peu des choses publiques ou sociales, n'avait jamais entendu parler des louveteaux... Les scouts, oui, mais les louveteaux...

- Calme-toi! Serge, de quoi me parles-tu? C'est quoi cette affaire de louveaux ? Je n'ai jamais entendu parler de ça.

Reprenant mon souffle et me retenant de toutes mes forces, je réussis à lui dire sur un ton presque normal :

- Écoute maman, d'abord on ne dit pas louveaux, on dit louveteaux. Ce sont des jeunes scouts, ceux de mon âge. Tu sais, on les voit, dans les parades, ce sont ceux qui ont des culottes courtes avec des bas golf, un gilet et un béret bleu marin. Le principal de l'école avait invité le chef de la

meute ce midi pour nous en parler.

- La meute?

- C'est le nom du groupe. C'est pour ça que je suis venu dîner en vitesse et que je suis reparti en vitesse. Il va y avoir une réunion tous les vendredis soir pour s'amuser et pour apprendre un tas de choses. On aura 2 camps de fin de semaine et un grand camp d'été d'une semaine. Allez! dit oui, maman. OK.

- Mon petit Serge même si je le voulais je dois tout d'abord en parler avec ton père. Et puis combien ça coûte? C'est la première question que ton père va poser.

- Je ne sais pas, ils n'en ont pas parlé encore. Mais je suis sûr que ce n'est pas très cher. Autrement le directeur ne nous en aurait pas parlé.

- Maman! Maman! Moi aussi je veux y aller!

- Moi aussi, je veux y aller!

Remontant, rapidement du sous-sol, Jean-Luc et André, mes deux frères cadets, qui m'avaient entendu entrer, venaient d'arriver en courant et chacun criait sans arrêt :

- Moi aussi, je veux y aller! s'écria Jean-Luc suivi de :

- Moi aussi, je veux y aller! de la part d'André.

- Bon! Bon! Bon! Maintenant, ça suffit, tout le monde. Allez jouer ailleurs. Je dois finir mon lavage et puis préparer le souper allez, allez... Serge, on en reparlera au souper, quand ton père sera là.

Quand maman prenait son ton un peu fâché nous savions très bien qu'il ne fallait pas insister.

Jean-Luc et André reprirent le chemin du sous-sol, où leur monde d'enfant de 4 et 5 ans se trouvait.

Mais moi, je savais très bien que je reviendrais à la charge. J'étais certain d'avoir été créé pour devenir l'ouvrier.

Je sortis donc de la maison en vitesse pour essayer de retrouver mes amis. Eux comprendraient sûrement mes besoins beaucoup mieux que ma propre mère.

J'étais plutôt un garçon enjoué, extraverti, bavard et plein d'énergie. On me disait de taille moyenne et bien en chair. Mes capacités intellectuelles ne faisaient aucun doute. (*Les notes de l'école étaient là pour le prouver*). Je prenais souvent la tête de la bande. (*J'étais assuré qu'il fallait bien un chef à mon groupe, alors pourquoi pas moi?*) Je n'avais qu'un seul petit défaut, je crois que je ne savais pas marcher, car je me déplaçais toujours comme un coup de vent. J'avais tellement peur de manquer quelque chose...

- Eh! Serge où vas-tu à cette vitesse, tu vas sûrement te faire mal, comme dirait maman.

C'était ma sœur Diane, celle de 13 ans, l'aînée, qui entra à la maison accompagnée de ma sœur Manon, la suivante d'un an seulement. (*pauvre papa, comme il a dû avoir peur de ne pas avoir de garçons...*)

- Ah! Ça va la sœur, je n'ai pas besoin de tes commentaires. Je vais rejoindre les gars.

Puis, sans attendre de réplique, je disparus derrière

la remise de mon père par l'ouverture étroite qu'il y avait entre la clôture du voisin et le mur arrière. C'était comme un passage secret pour me rendre chez mon ami Alain.

J'y repasserai à nouveau, dans une heure environ, quand, mon père du haut de la galerie, criera :

- Serge, souper!

Il avait l'habitude de le crier au moins 3 fois et de terminer par : « C'est la dernière fois que j't'le dis, viens-t'en c'est l'heure du souper. N'attends pas que j'aïlle te chercher! » Cette fois, je serai à table avant même qu'il ait pu refermer la porte. L'enjeu était trop important. J'avais besoin de son consentement pour entrer chez les louveteaux.

Arrivant en courant à la porte des Landry, je criai très fort, à travers la moustiquaire :

- Alain, j't'attends dehors!

- Alain n'est pas encore arrivé, il n'est pas avec toi? me lança la voix derrière la porte.

- Non! Mme Landry, j'étais très pressé de rentrer à la maison, alors j'ai couru tout le long. C'est pour ça qu'il n'est pas avec moi. Je peux l'attendre ici?

- Comme tu veux. Puis, la silhouette derrière la porte retourna vaquer à ses travaux. *(C'était encore l'époque où les femmes avaient plusieurs choses à faire à la maison...)*

Je m'assieds donc dans les marches, la tête entre les deux mains, retombant dans mes rêves d'aventures scouts. Ceux-là ne furent pas très longs puisque, à peine cinq minutes plus tard, Alain arrivait en compagnie d'Éric et de Christian (*Le reste de la bande*).

Quand ils m'aperçurent, Alain s'écria :

- T'avais le feu au derrière en quittant l'école ou tu ne voulais pas t'en revenir avec nous?

- Pas du tout, mais il fallait que je parle à maman, avant que papa arrive. Je veux devenir louveteau. Et vous les gars?

- Non ça ne nous intéresse pas. Ils ont l'air d'une gang de tapettes en culottes courtes quand ils paraded dans les rues, s'exclama Éric.

- Tu n'as pas le droit de dire ça, lui répondis-je, subito presto, comme s'il venait de m'insulter. C'est juste un uniforme qui permet de courir plus facilement, lui répondis-je en signe de justification.

Il reprit de plus belle.

- T'en connais des vrais gars qui sont là-dedans?

J'aurais pu lui sauter dessus, si Alain n'était pas intervenu.

- Ah! Ça va les gars, on ne va pas commencer à se chicaner. On a juste le temps de jouer un peu à la cachette avant le souper. Allez, qui va boucher? (*C'est celui qui compte les yeux fermés pendant que les autres partent se cacher.*)

- O.K., je vais boucher s'écria Sylvain parce que maman va me tuer si j'arrive sale à la maison. Mais je compte seulement jusqu'à 50. Puis il commença immédiatement, comme pour gagner du temps, à compter : 1,2, 3, 4, 5, ,, ,

En moins de trois secondes, nous étions tous à la recherche d'un endroit impossible à découvrir.

C'était un jeu que nous adorions. Nous devons

utiliser de la ruse et de l'imagination pour trouver la meilleure cachette. De plus, cela nous faisait vivre des palpitations chaque fois que celui qui bouchait, passait tout près de nous sans nous découvrir. (C'était une autre forme d'aventure...)

C'est la mère d'Éric qui mit fin à notre jeu moins de 30 minutes plus tard quand elle apparut dans l'entrée de cour en s'écriant : « Avez-vous vu Éric, les petits gars? »

- On est en train de jouer à la cachette, Mme Dubois, m'écriai-je.

- Dès que vous le trouverez, dites-lui de venir souper tout de suite, car je dois aller à l'école très tôt ce soir.

Puis elle retourna de l'autre côté de la clôture de bois qui nous servait souvent de palissade quand nous jouions aux chevaliers.

Nous avons saisi le message et sans plus attendre nous avons crié tous en cœur :

- Éric, sors de ta cachette ta mère te cherche.

Éric sortit aussitôt et s'élança s'en tarder vers le bout de la clôture. (*J'ai l'impression qu'il avait déjà été prévenu des conséquences d'un retard possible...*)

Quant à Sylvain, il ramassa son sac d'école et disparut aussitôt vers sa maison qui se trouvait à l'autre coin de rue.

Quand je fus seul avec Alain, je lui demandai s'il viendrait avec moi vendredi soir.

- Non, ça ne m'intéresse pas vraiment. Je dois jouer au

hockey le samedi matin et de plus nous passons l'été au chalet comme tu le sais. Et papa ne me laisserait jamais aller au camp durant les vacances, c'est sûr.

- Mais tu ne penses pas que c'est une bande de tapettes, au moins?

- Ben, non, tu sais bien qu'Éric a dit ça parce qu'il est jaloux et qu'il est sûr que ses parents ne voudraient pas qu'il devienne louveteau. Sa mère veut garder son petit sous sa jupe et comme il ne veut pas que ça paraisse il dit qu'il n'aime pas ça, c'est tout. *(Ça, c'était la réponse d'un ami véritable...)*

C'est alors que j'entendis l'appel de mon père... Alors, je m'élançai aussitôt en criant :

- Salut, Alain, à tantôt, si Dieu le veut...

- Pis ta mère aussi... de répondre Alain. *(C'était un petit jeu de mots que nous partagions chaque fois que nous nous laissions. Quelquefois je disais la première partie puis Alain faisait la répartie... et vice versa.)*

À peine entré, à la maison, je me précipitai dans la salle de bain afin de me laver les mains. J'étais sûr de faire plaisir à ma mère par ce petit geste et ainsi de m'attirer sa coopération auprès de mon père pour obtenir la permission de joindre le mouvement scout.

- Où vas-tu comme ça? balança mon père comme salutations.

- Je vais me laver les mains, ça ne sera pas long.

- Quelle mouche t'a piqué, s'exclama-t-il en regardant mes

frères et soeurs autour de la table?

- Moi je le sais! Moi je le sais! Il veut devenir louveteau, lui cria mon frère Jean-Luc pendant qu'éclataient de rire mon autre frère et mes soeurs bien-aimées. (*Plutôt que d'avoir les mains dans le lavabo je les aurais facilement mis autour de son cou à cette grande gueule...*)

Je m'essuyai donc les mains en vitesse et courus m'asseoir à ma place autour de la table.

Dès que je fus assis, maman débuta le service, en commençant par papa tout en lui disant :

- Ne t'en fais pas Robert, l'animateur scout est venu à l'école aujourd'hui pour inviter les garçons de troisième et quatrième année à se joindre à la meute de louveteaux de la paroisse et Serge aimerait bien s'y joindre si tu es d'accord?

- Papa! Papa! dit oui je t'en prie! M'écriais-je sans plus attendre pendant que mes frères et soeurs observaient silencieusement la réponse de mon père. (*Ils savaient très bien que cette décision tracerait les jalons de celles qui les affecteraient un jour ou l'autre.*)

- Combien ça coûte? répliqua-t-il aussitôt. (*Comme maman connaissait bien son homme...*)

- Il ne le sait pas encore, il l'apprendra seulement à la réunion qu'ils auront vendredi. Si tu lui permets de s'y rendre.

- Où est-ce qu'elle a lieu? Et faut-il qu'on y soit?

Je m'empressai de répondre à celle-là :

- C'est au sous-sol de l'école à 7 h et vous n'avez pas besoin d'y être. C'est juste les enfants et ça ne finit pas tard, juste 9 h.

- Bon, ça va pour vendredi soir, après on verra.

Même s'il n'aimait pas cela, je lui sautai au cou en lui disant :

- Merci, papa.

- Maman, il ne faudrait pas oublier de me remettre un billet disant que vous êtes d'accord. OK?

Maman me fit un sourire et dit à papa :

- Je vais leur écrire que nous sommes d'accord pour vendredi, mais qu'après nous verrons si on a les moyens... Ça va, papa?

- Comment, si on a les moyens? On n'est pas plus pauvre que les autres. T'éciras que l'on est d'accord, puis on verra.

Je savais que la partie était gagnée. (*Maman savait très bien comment prendre mon père quand il s'agissait d'argent... Merci, chère maman.*)

Ainsi se termina cette journée qui signait le début d'une grande aventure au pays du rêve scout. Il ne me restait plus qu'à attendre la fin de la semaine pour entrer dans la meute des louveteaux de Ste-Bernadette Soubirous. (*Du moins, c'est que je croyais...*)

Inutile de vous dire que les jours qui suivirent m'apparurent une éternité. Plus les jours passaient et plus la tension montait. « S'il fallait qu'ils ne m'acceptent pas... ». « S'il fallait que ça coûte trop cher... ». « S'il fallait que nous soyons trop nombreux et qu'ils dussent choisir... pourquoi

me choisiraient-ils? Après tout, je ne suis pas si bon que cela...». « Et si c'était une gang de tapettes, comme dit Éric...». « Ça serait peut-être mieux que je n'embarque pas là-dedans...».

Moi qui étais toujours dans les premiers de la classe pour remettre mes devoirs, cette semaine fut une vraie catastrophe, car deux jours sur quatre, je ne pus les remettre qu'au retour du dîner. Aussi, jeudi, à la fin des classes, Mlle Mercier m'a demandé de rester quelques minutes pour me parler. Voici un aperçu de ce qu'elle m'a dit :

- Qu'est-ce qui se passe avec toi, mon petit Serge, depuis lundi on dirait que rien ne va plus. Tu sembles continuellement dans la lune, tes devoirs sont toujours remis à la dernière minute et même durant les récréations tu t'isoles dans un coin. Je ne te reconnais plus. Est-ce que je dois en parler à tes parents?

- Oh non Mademoiselle, ils ne voudraient plus que j'entre chez les louveteaux, lui répondis-je, bien tristement.

- Ah! C'est donc ça qui te tracasse autant.

- Je ne sais pas, Mademoiselle...

- Écoute Serge, cesse de t'en faire. Et si j'ai bien entendu, lundi dernier, la réunion a lieu demain soir, alors tout devrait être revenu dans l'ordre lundi prochain. Si ce n'est pas le cas, je devrai en parler avec ta mère. Ça va? Alors, tu peux y aller maintenant. Bonsoir et à demain.

Comme vous pouvez le constater, la maîtresse avait vu juste et c'est probablement pour ça qu'elle ne m'a pas laissé le temps de répliquer avant de me renvoyer à la maison.

Je me précipitai, aussitôt, hors de la classe, avant qu'elle ne change d'idée... Alain, Éric et Sylvain m'avaient promis de m'attendre quelques minutes à la fin du cours. Alain était assis sur les marches de l'entrée principale de l'école, les deux autres étaient déjà partis. Lorsqu'il m'aperçut, il s'écria :

- Par ici! Qu'est-ce qu'elle te voulait?

- Ah! Pas grand-chose, juste savoir pourquoi j'avais remis mes devoirs en retard depuis deux jours.

- Et pourquoi? me dit-il avec un air taquin.

- Ça ne te regarde pas. Allez, on fait une course jusqu'à la maison. Et, retenant mon sac à dos avec mes deux mains derrière, je m'élançai au pas de course afin d'éviter toute autre conversation inquisitoire.

Nous empruntâmes le même chemin qui était devenu notre parcours habituel depuis plus de deux ans. Après avoir couru presque trois coins de rue, nous arrivâmes au petit boisé qui séparait notre quartier domiciliaire du reste de la ville. C'était pour nous un endroit magique.

Nous y avions construit, à l'aide de branche et de feuilles tombées des arbres, un genre de petite tanière qui était très difficile à repérer pour les non-habitués. Je m'y dirigeai instinctivement, sans même demander à Alain si cela l'intéressait, et dès que je fus à l'intérieur je me laissai tomber dans les feuilles qui nous servaient de plancher.

Alain suivit et se laissa choir de la même façon.

- Dis-moi? Si vous n'aviez pas un chalet et si ton père voulait que tu viennes chez les louveteaux est-ce que tu viendrais avec moi demain soir?

- Bien sûr! Pourquoi cette question?

- Ah! Je ne suis pas sûr si je vais aimer ça? J'y connais personne et si Éric avait raison et que ce soit toute une gang de moumounes... On ne sait jamais...

- Bon, qu'est-ce qui te prend encore? Toi qui rêves de faire partie de ce groupe depuis toujours, tu ne vas pas reculer?

- Non! lui répondis-je, je serai là demain soir. *(C'est tout ce dont j'avais besoin pour me décider pour de bon. Un peu d'encouragement de la part de mon meilleur copain.)*

Demain sera le début de mon premier Grand Rêve.  
"Mon Rêve Scout."

Nous avons l'habitude de souper très tôt c'est-à-dire vers 17 h 30, car papa avait toujours des travaux à faire, dans son atelier après le repas. Il ne prenait jamais le temps de jouer avec nous. À vrai dire, ce n'était pas la mode en ce temps-là.

Les salaires n'étaient pas très élevés dans la construction et pour rejoindre les deux bouts il travaillait tous les soirs dans son atelier à fabriquer des fenêtres sur mesure pour un manufacturier local. Je ne crois pas que c'était vraiment payant, mais c'était un revenu supplémentaire qui lui permettait de donner un bon niveau de vie à sa famille.

17 h 45, mon pâté chinois et mon verre de lait étaient déjà engouffrés. Je me levai de table et courus vers la porte, lorsque mon père m'interpella :

- Où vas-tu comme ça mon grand?

- Tu sais papa, à la réunion des louveteaux, répondis-je.

*(Un peu déçu qu'il ne se souvienne pas.)*

- Ah! Oui, c'est vrai. Ne rentre pas trop tard, t'a mère va s'inquiéter.

- Ah! Maman, j'allais oublier, le billet que je dois apporter. Puis-je l'avoir s'il te plait?

Elle se leva de table et prit une note de papier qui se trouvait sous le téléphone. Puis elle me l'a remise, en disant :

- N'oublie pas Serge, ce n'est pas encore certain. Nous verrons cela avec ton père à ton retour.

- Mais maman... lui répondis-je avec le visage le plus triste que je pouvais. *(Cependant, je crois qu'elle me connaissait très bien, car cela n'a pas eu l'air de l'émouvoir.)*

- Surtout, ne traîne pas après la réunion, sinon ce sera la première et la dernière. T'as compris?

- Oui maman, dis-je en prenant la porte. Puis sans plus attendre, je me dirigeai vers l'école, assuré que j'y trouverais déjà plusieurs louveteaux et d'autres candidats.

À mon arrivée, surprise! Il n'y a pas âme qui vive. Faut dire qu'il n'est que 18h00 et que la réunion doit débuter à 19h00, alors, je devrai prendre mon mal en patience.

Je décide donc, pour passer le temps, de faire le tour du carré, c'est-à-dire le tour des deux écoles primaires qui le meublent, soit : Sainte Bernadette Soubirous et Saint-Georges. La cour d'école était divisée par une clôture en broche. On craignait qu'un trop grand nombre d'élèves de cet âge dans une même cour soit trop dur à surveiller.

Après avoir franchi le premier coin de rue, je constatai qu'il y avait un groupe de jeunes filles dans l'autre cour d'école et que certaines d'entre elles portaient un uniforme de couleur bleue avec un foulard jaune et bleu. Elles étaient environ une trentaine et réunies en cercle, semblaient écouter les directives de leur cheftaine.

J'appris plus tard que c'était une ronde de Jeannettes, c'est-à-dire l'équivalent des louveteaux pour les filles dans le mouvement scout.

Leur réunion se tenait aussi le vendredi soir, mais entre six heures et huit heures. (*Peut-être pour éviter que les garçons les rencontrent à la sortie de la réunion, qui sait?*) De toute façon, ce qu'elles faisaient était sûrement des affaires de bébé. (*Après tout, c'était des filles, non?*)

Je poursuivis donc ma promenade et revins à mon point de départ quelques 15 minutes plus tard. Enfin, il y avait déjà quelques garçons qui semblaient jouer à la "tague gelée" en attendant que la porte du sous-sol de l'école veuille bien s'ouvrir. (Jeu de couraille ou le meneur lorsqu'il touche à un joueur l'immobilise immédiatement ou si vous préférez le gèle sur place. Un autre joueur revenant lui toucher peut le dégeler.)

Je m'avançai vers eux, un peu gêné et je pus constater que certains avaient l'uniforme dont je rêvais. C'était bien des louveteaux. Je m'appuyai le dos au mur de l'école tout près de la porte pour les regarder jouer. Alors, l'un d'eux s'écria :

- Tu attends pour t'inscrire?
- Oui! lui répondis-je.

- Alors, si cela te tente tu peux venir jouer avec nous en attendant que les chefs arrivent. Mon nom c'est Julien et toi?

- Moi, c'est Serge.

- Attention Serge, c'est Sébastien qui a la tague.

À peine avaient-ils nommé le nom du meneur que celui-ci me courait après. Mais, j'avais bien l'intention de leur montrer que j'étais digne de devenir louveteau. Aussi, je ferai tout pour qu'il ne puisse pas me toucher. Et j'avoue que j'étais un expert en la matière.

Nous n'eûmes pas à attendre très longtemps avant que l'animateur responsable arrive chevauchant sa bicyclette. Alors quand ils l'aperçurent, une bonne partie du groupe s'élança vers lui en criant "Akéla! Akéla!" tout en formant un petit cercle autour de lui.

- Salut les petits loups. Laissez-moi descendre de mon vélo! sont les mots qu'il prononça à son arrivée. Puis se dirigeant vers la porte il la déverrouilla et après quelques protestations des gars qui avaient couru vers lui, il pénétra seul dans le local.

Quelques minutes plus tard, trois autres animateurs arrivèrent accompagnés d'autres louveteaux et disparurent, aussi, en les abandonnant à la porte du local. C'était bien là, je réaliserai plus tard, une arrivée traditionnelle pour la réunion de la meute sainte Bernadette Soubirous.

Il y avait maintenant une trentaine de garçons de mon âge qui attendaient que la réunion commence. Puis soudain, la porte s'ouvrit et on entendit un genre de hurlement, lancé par l'animateur responsable "Meute! Meute! Meute!" Alors,

tous ceux qui étaient déjà louveteaux entrèrent en courant et en hurlant la dernière syllabe du mot : “Eute... Eute... Eute... Eute... ”. Ils maintinrent cette syllabe chantante jusqu’à ce qu’à l’intérieur de la salle, ils eurent fini de former un grand cercle. Alors, le chef s’exclama :

- Loups de notre! Et le groupe de répondre en criant :

- Mieux!

Un silence presque parfait tomba instantanément sur l’assemblée. Tous les aspirants en sont restés bouche bée et se demandaient ce qu’ils devaient faire.

Le chef prit la parole et nous invita à joindre le groupe tout en nous montrant les places à prendre dans le cercle. C’est alors seulement que je pus me rendre compte que nous étions, très exactement, trente-deux sans compter les animateurs.

- Chers amis, bienvenue à la 40e meute du diocèse de Saint-Jean. Nous vous avons placés ce soir, à l’intérieur de ce que l’on appelle une sizaine. Il y en a quatre. Les blancs! Et, pointant un garçon, qui avait un béret avec une tête-de-loup et deux étoiles, il se mit à marcher, à l’intérieur du cercle, et continuant de pointer les garçons devant qui il passait, s’arrêta devant un autre garçon. Il répéta le même scénario en disant : “les bruns! ”, puis, “les gris! ” et enfin “les noirs! ”.

J’ai appris ainsi qu’il y avait quatre équipes dans une meute. Puis, il reprit la parole :

- Vous aurez la chance, ce soir, de participer à tous les jeux avec la sizaine dans laquelle vous êtes et d’essayer de la faire gagner. Rappelez-vous bien des gars avec qui

vous êtes, car chaque fois que nous referons le cercle vous devrez reprendre la place que je vous ai attirée. Après la réunion vous aurez une meilleure idée de ce que nous faisons et vous pourrez, avec la permission de vos parents, continuer de venir aux réunions à chaque semaine dans le but de devenir louveteau. Une meute compte normalement 24 petits loups. Ce soir, ce sera la dernière réunion pour cinq d'entre eux qui sont maintenant devenus trop vieux. Ce qui veut dire qu'étant donné que vous êtes huit candidats, si tout le monde veut continuer, nous devons en éliminer trois d'ici trois mois avant la promesse. Cela sera décidé après consultation avec les animateurs et les sizainiers, c'est-à-dire les chefs de vos équipes. Avant de poursuivre je vous présente vos animateurs, puis montrant de la main chacun d'entre eux il les nomma : Baloo, Bagheera, Kaa et moi-même Akéla. Bien sûr ce ne sont pas nos vrais noms, mais toutes les fois que nous avons des activités scoutées ce seront les noms que vous devrez utiliser quand vous voudrez nous parler. Je...

Un des nouveaux leva la main (*c'était la méthode que nous avons à l'école pour demander la parole*). Puis, sans attendre la permission, il demanda :

- Monsieur! Monsieur! Quand est-ce qu'on vous remet les billets que nos parents ont faits pour dire qu'on pouvait devenir louveteau?

- Baloo, veux-tu les ramasser s'il te plait? N'oubliez pas, je m'appelle Akéla!

Non, je n'oublierai jamais : Akéla...

Les deux heures qui suivirent furent remplies d'activités extraordinaires. Nous jouâmes, chantâmes, et apprîmes à parler avec des drapeaux. On nous raconta

également un bout de l'histoire de Mowgli, un garçon de notre âge qui vivait au milieu des loups.

Rien n'aurait pu me rendre plus heureux. Je me trouvais plongé au beau milieu d'un monde imaginaire qui me permettait de vivre des aventures fascinantes, sans qu'on me répète continuellement : "Eh! oh! Sors de la lune, sinon tu vas t'enfarger..." Les chefs étaient formidables; c'étaient des adultes, mais, encore capable de s'émerveiller et de participer à notre monde.

La réunion terminée Akéla remit, aux candidats louveteaux, une lettre pour donner à nos parents dans laquelle ils trouveraient toutes les informations nécessaires sur le mouvement scout, les animateurs et les activités de l'année. *(Comme j'aurais aimé la lire avant de la leur remettre afin de savoir s'il y avait des risques que papa refuse que je poursuive mon aventure.)*

Quelques-uns des louveteaux trainèrent après la réunion pour parler avec les "Vieux-Loups" *(c'est ainsi que l'on appelle les animateurs dans le langage de la meute)*. J'aurais tant aimé leur parler plus longtemps, mais j'avais promis de rentrer tôt et je savais que je ne pouvais pas m'attarder le premier soir sans risquer d'en subir les lourdes conséquences.

Dès mon retour je remis la lettre à maman et la suppliai de l'ouvrir tout de suite et de m'assurer que je pourrais continuer à aller aux réunions.

Papa travaillait encore dans son atelier, alors elle me dit qu'ils en discuteraient ce soir avant de se coucher et qu'ils me donneraient une réponse demain.

- Mais, maman... Si tu savais comme c'est formidable! Vous

ne pouvez pas dire non. Je t'en prie, si tu dis oui, je sais que papa dira oui et je pourrai dormir tranquille. O.K.?

- Non, mon petit Serge, va te coucher et demain tu auras ta réponse. Surtout, n'insiste pas, car tu auras une réponse tout de suite, mais ce ne sera peut-être pas celle que tu désires.

À ces mots, mon cœur fit 3 tours, et mes talons demi-tour en direction de ma chambre...

Je dormis très mal cette nuit-là, et dès mon réveil je courus à la table pour avoir la réponse de mes parents qui étaient déjà en train de déjeuner. Je m'attablai tranquillement et ne posai de questions qu'à l'aide d'un regard inquisiteur, sachant très bien que cela ne servirait pas ma cause de les harceler pendant qu'ils prenaient leur café.

Papa était assis au bout de la table, tout comme les gens qui détiennent le pouvoir. Ce matin-là, je ressentais toute la puissance que cette place pouvait attribuer.

J'attendis une éternité (*deux ou trois minutes*) puis, le Chef de famille prit la parole et dit :

- Eh bien, mon petit Serge, c'est tout un projet que tu nous présentes là. Avec l'habit, les camps et toutes les autres choses, si on dit oui à ton projet de devenir louveteau, ça va coûter toute une beurrée.

Je le regardai les larmes aux yeux et le cœur dans la flotte. C'est comme s'il était en train de signer mon arrêt de mort. Je ne l'entendais déjà plus... J'étais sûr de la réponse... Plus rien ne pourrait sauver mon beau rêve qui semblait se transformer en cauchemar.

- Dis-moi, garçon que serais-tu prêt à faire pour payer une partie de ces coûts?

Avais-je bien entendu? Tout n'était pas encore perdu... Je m'attendais tellement peu à cette question et je pris tellement de temps à répondre, que mon père me relança en disant :

- T'as perdu la parole ou t'es devenu sourd?

- Non, Pa! Peut-être que je pourrais tondre des gazons ou passer les journaux? Oui, c'est ça. Y a un gars dans ma classe qui fait ça et il dit que c'est payant.

J'étais tellement heureux de ma trouvaille que je poursuivis sans attendre :

- Si je peux me trouver une route avant la prochaine réunion, est-ce que je pourrai devenir louveteau, dis, Pa?

Je ne crois pas que je réalisai à quel point ce pouvait être difficile de trouver quelques journaux à livrer...

- Qu'en penses-tu maman? demanda mon père, en se tournant vers ma mère.

- Tu ne crois pas que c'est un peu jeune pour passer les journaux, papa? Il devra se lever très tôt pour déjeuner et les livrer avant son départ pour l'école et il fera encore noir quand il se lèvera cet hiver, objecta-t-elle.

- Mais, maman j'ai déjà 9 ans, je ne suis plus un bébé! lançais-je tout offusqué.

Jetant un regard vers ma mère, il dit :

- Maman, si Serge est capable de se trouver une route de

journaux d'ici à vendredi prochain, je crois qu'il est assez vieux pour les distribuer. Qu'en penses-tu?

Elle acquiesça de la tête, mais je voyais que son cœur de mère n'était pas très chaud à cette idée. Elle était inquiète de voir l'oisillon commencer à sortir du nid.

Je me jetai à son cou et lui donnai un baiser, pour la sécuriser, avant de partir à la recherche de mon premier travail. Celui qui me permettrait de réaliser mon rêve : devenir Louveteau. (*Du moins, c'est ce que je croyais...*)



**CHAPITRE 4 :**  
**UN SAUT SUR TERRE**

Pendant que mon esprit, s'amusait à revivre tous ces souvenirs dans mon "Corridor de Rêves", sur terre, mes parents accueillaienent mon corps à son retour de la salle de réveil.

Je n'étais pas très joli à voir : 2 jambes et un bras dans le plâtre et pour couronner le tout un genre de turban sur la tête en guise de pansement.

Doc, les avait déjà prévenus de la condition dans laquelle ils me retrouveraient juste avant mon arrivée :

- Pour l'instant votre fils n'a toujours pas repris conscience depuis l'accident. Il est dans une sorte de coma dont on ignore la profondeur et la durée. Cela pourrait être dû à l'hypothermie ou à la commotion cérébrale qu'il a subie lors de son éjection de la voiture. Ne vous inquiétez pas outre mesure, son bandage est requis à cause d'une déchirure du cuir chevelu et non à cause d'une fracture du crâne. Demain matin nous lui ferons passer un électroencéphalogramme et nous serons plus en mesure de voir l'étendue des dommages. . Et qui sait, peut-être aura-t-il repris conscience d'ici là.

Il termina en leur suggérant de ne pas trop s'en faire, car tout finit par s'arranger. Puis sans plus attendre, il les salua poliment et retourna vaquer à ses occupations. *(Pauvre maman, comme j'aurais donc aimé pouvoir t'éviter tout ce chagrin et toutes ces inquiétudes... Combien de nuits vas-tu passer à me veiller sans même recevoir un signe de ma présence. Seuls les moniteurs témoigneront que je suis toujours en vie. Et tout cela, afin que je devienne SEMEUR DE RÊVES. J'ai plutôt l'impression d'être devenu un Semeur de Mauvais Rêves...)*

Après le départ du Doc, maman et papa se donnèrent

la main et en silence approchèrent de mon lit pour pouvoir mieux me toucher. C'était leur façon de me transmettre leur support indéfectible.

Même si ça ne se voyait pas, j'en avais les larmes aux yeux. Je crois que rien n'est plus beau au monde que l'amour d'une mère et d'un père pour leurs enfants.

Maman posa sa main sur la mienne et me dit tout bas :

- Ne t'en fais pas Serge nous sommes là et nous serons là aussi longtemps que tu auras besoin de nous. Même si tu ne peux pas réagir, je suis sûr que tu peux nous entendre. Je t'aime mon grand, et papa aussi.

Je ne me rappelle pas que mon père m'ait dit une seule fois qu'il m'aimait. Je crois que ce n'était pas très bien vu à cette époque, qu'un homme dise à un autre qu'il l'aime, même si c'était son fils.

Pourtant, de mon "Corridor de Rêves", j'ai bien vu la larme qui coulait sur son visage quand maman a prononcé ces mots et une telle réaction ne ment pas sur les sentiments d'une personne, elle ne peut venir que du fond du cœur.  
*(Merci, père, pour ce clin d'œil de ton amour pour moi.)*

Le personnel infirmier venait régulièrement pour prendre ma pression et mon pouls. Puis tout en replaçant mes oreillers et en corrigeant ma position dans le lit, les infirmières ne cessaient de me parler. Il y en a même une qui me disait à chaque fois :

- Faudrait bien ouvrir les yeux, pour que je puisse les voir. Je suis sûr qu'ils sont magnifiques, n'est-ce pas Madame? Que croyez-vous qu'elle pouvait recevoir comme réponse de la part d'une mère?



**CHAPITRE 5 :**  
**RETOUR AU “CORRIDOR DE RÊVES”**

J'avais à peine tourné mon regard vers la terre, que j'entendis mon saint ange m'interpeller aussitôt, avec ces mots :

- Alors, mon ami, déjà terminé de revoir ton premier rêve? Prêt pour la première leçon?

- Non, lui répondis-je, je suis à trouver une solution à son financement. Ça ne devrait pas être trop long. Mais ne peut-on rien faire pour éviter les souffrances à mes parents et à mes amis qui penseront que ma vie est foutue si je ne reprends pas conscience bientôt?

- Malheureusement, je n'ai pas de baguette magique, comme tout le monde le pense. La vie suivra paisiblement son cours jusqu'à ton retour. Cependant, ne t'en fais pas trop pour tes proches, plusieurs ont encore la foi en Dieu et c'est elle qui les supportera tout au long de cette épreuve. Poursuis donc ta levée de fonds, et prends ton temps, car c'est très important que tu revives toutes les étapes de ton premier rêve. Ta formation n'en sera que plus facile. Je ne suis pas loin, alors quand tu auras terminé tu n'as qu'à me faire signe. O.K.?

Il ne me fallut que quelques secondes pour replonger dans mes souvenirs.

Je quittai la maison en courant et m'envolai, sur mon vélo, chez Martin Lavallée (le gars de ma classe qui fait fortune en vendant des journaux).

Il habitait à peine à quelques coins de rue de chez moi. (*À cette époque, on aurait dit que tout le monde vivait à quelques coins de rue, non?*) J'y fus donc en moins de cinq minutes. Mais, à mon arrivée, ses parents m'informèrent qu'il était parti livrer ses journaux. (*Le samedi la livraison se*

*faisait plus tard, car c'était le jour de la collecte).*

Je me mis donc à parcourir les rues du quartier, que ses parents m'avaient indiquées, pour le retrouver. Je découvris sa bicyclette sur le bord du trottoir d'un bloc à appartements. Mais lui n'était pas là. J'ai attendu quelques minutes puis il surgit, de dernière la porte d'entrée principale, tout surpris de me voir.

- Salut, Leblanc, que fais-tu ici? s'exclama-t-il en me voyant. *(On s'appelait toujours par notre nom de famille à l'école sauf si on était de véritables amis, ce qui n'était pas encore le cas. Je le connaissais à peine.)*

- Eh bien! tu sais, j'aurais le goût de passer des journaux comme toi, pourrais-tu me dire ce que je dois faire pour avoir une route?

- Tu sais, ce n'est pas très compliqué, tu dois seulement trouver des clients, si le patron est d'accord pour te prendre comme camelot. Mais je peux t'aider là-dessus. Je parlerai pour toi.

- Ah! Je ne pensais pas qu'il fallait solliciter les gens pour qu'ils achètent le journal. Je pensais que c'était le journal qui nous fournissait une liste d'abonnés.

- C'est ce qu'ils font lorsqu'il y a un gars qui abandonne sa route, mais c'est plutôt rare. Même quand cela arrive, ils préfèrent créer deux ou trois nouvelles routes avec les clients existants et les nouveaux camelots doivent se trouver des abonnés supplémentaires pour que ce soit plus payant. Toujours intéressé?

- Oui, répondis-je avec peu d'enthousiasme. Je me sentais déjà mal, à la seule idée que je devrai faire du porte-à-porte

pour me trouver de nouveaux clients.

- Bon! Si tu me donnes un coup de main pour finir ma livraison, je pourrai te présenter au patron en allant lui remettre l'argent. Tu vas voir, c'est un bon gars.

Et c'est ainsi que je parcourus, pour la première fois, les rues de mon quartier en distribuant des journaux. Il faisait beau et j'avais déjà la tête pleine d'aventures scoutes que je pourrais réaliser bientôt.

Dès que nous eûmes terminé la distribution des journaux, nous nous rendîmes chez M. Cadieux pour lui remettre l'argent de la collecte et pour m'inscrire comme nouveau camelot.

Il habitait dans une petite maison dont l'extérieur était recouvert en bardeaux d'amiante (*Produit qui ne fut jamais très populaire malgré sa quasi-absence d'entretien. Probablement à cause de son apparence plutôt terne.*) Elle était située dans le quartier où j'habitais à quelques rues de chez moi. Personne ne pouvait se douter qu'on y exploitait un commerce.

À peine avions-nous sonné à la porte, que Mme Cadieux (*qui faisait partie des vieilles personnes de mon enfance, car elle avait probablement une cinquantaine d'années...*) nous accueillit avec un sourire radieux :

- Bonjour, Martin comment vas-tu? Tu t'ennuyais aujourd'hui, alors tu t'es trouvé un compagnon pour faire la route avec toi?

- Non, madame, c'est un copain que je voudrais présenter à M. Cadieux. Il aimerait devenir camelot pour se ramasser des sous. Pensez-vous que votre mari pourrait lui donner

une route? lui répondit-il rapidement.

- Je ne sais pas, mon petit Martin, mais si tu vas rejoindre mon mari dans son bureau, tu auras vite ta réponse. Tu t'appelles comment? me lança-t-elle en se retournant vers moi.

- Serge Leblanc, madame, répondis-je aussitôt.

- Es-tu le garçon de M. Leblanc l'ouvrier qui demeure sur la rue Cousin?

- Oui madame!

- Alors, cours vite rejoindre Martin et bonne chance pour la route.

Traversant la salle à manger presque en courant, je rejoignis rapidement mon compagnon qui arrivait dans l'entre-portes de la pièce qui servait de bureau au chef des camelots.

En réalité cette pièce n'était autre chose que le solarium à l'arrière de la maison. Le cœur me débattait et je ne cessais de prier pour qu'il soit gentil avec moi et qu'il puisse me donner ma chance.

- Tiens, tiens, si c'est pas mon bon ami Martin, qui arrive avec un garde du corps pour m'apporter son trésor, dit cet homme bedonnant aux cheveux gris.

- Mais, non, M. Cadieux, c'est juste un bon copain qui aimerait avoir une route de journaux. Pensez-vous que c'est possible?

- Tu vas vite en affaires, mon petit Martin, tu ne trouves

pas? Commençons par régler nos comptes puis on fera connaissance avec ton copain.

Sans crier garde, Martin déposa sa petite poche remplie d'argent sur le bureau artisanal de notre hôte (Il semblait composé de deux tables de nuit surmontées d'un contreplaqué).

Tous les deux séparèrent la monnaie et en ayant formé différentes piles, ils se mirent à compter.

Je dus patienter durant près de 15 minutes, avant que mon copain eut finalisé ses transactions avec son employeur. Alors, ce dernier se tourna vers moi en me demandant :

- Comment t'appelles-tu mon garçon?

- Serge Leblanc, monsieur.

- Comme ça, tu te crois capable d'avoir une route de journaux?

- Oui, Monsieur, je suis sûr que je pourrais faire ça, lui répondis-je sans hésitation.

- Tu me sembles pas mal convaincu, mais il me semble que tu n'es pas très grand ni très fort pour faire le travail. Quel âge as-tu?

- 9 ans, monsieur et je suis beaucoup plus fort que j'en ai l'air, je vous l'assure.

- Tes parents sont d'accord pour que tu passes les journaux?  
*(Encore un autre qui va me demander un billet, je le sens. Mais, saperlipopette, à partir de quel âge avons-nous, enfin, le droit de vivre notre vie, sans avoir besoin d'autorisation...)*

- Oui, monsieur. Je peux vous amener un billet si vous le voulez. *(Aussi bien, prendre les devants. Apparemment que l'attaque vaut mieux que la défense...)*

- Malheureusement pour toi je n'ai rien, pour le moment. Faudra repasser me voir dans quelques semaines.

En une seule phrase, cet homme venait de détruire les rêves que j'avais échafaudés en me rendant chez lui. Je me sentais défaillir.

Il me fallait absolument une route avant la fin de semaine prochaine si je voulais que mon père accepte que je devienne louveteau. C'était très clair. Papa ne revenait jamais sur une décision.

Je me revois encore, c'était plus fort que moi, les larmes me montrèrent aux yeux immédiatement, et il s'en aperçut.

- Eh! Mon ami, ne prends pas cela aussi mal. Ce ne sera peut-être pas très long avant que je n'aie besoin de tes services. Demande à Martin, cela n'a pris que trois semaines avant que je puisse lui offrir quelque chose.

- Mais, monsieur, il faut absolument que j'ai une route avant la fin de semaine prochaine, sinon mon père ne me permettra pas de devenir louveteau, c'est l'entente que nous avons prise ce matin, lui répondis-je presque en pleurant.

- Si je comprends bien, l'argent que tu gagneras, servira à couvrir les dépenses pour acheter ton uniforme et payer tes activités scoutes?

- Oui! Monsieur!

- Bon, écoute, comme tu me sembles un bon petit gars, si tu trouves huit nouveaux clients avant la fin de semaine prochaine et que tu reviens avec le consentement de tes parents, je te promets que je te fournirai d'autres clients pour que tu puisses avoir ta route pour samedi prochain. Ça va?

- Oui, Monsieur! lui répondis-je la voix remplie de soleil. Vous verrez j'en trouverai au moins huit, je suis sûr.

- Bonne chance! Juste par ton attitude, je suis persuadé que tu peux y arriver. Alors, prends 10 journaux dans la pile qu'il y a là. Cela t'aidera à convaincre tes futurs clients que le "La Patrie" serait bon pour eux. Ce sont des copies du journal d'aujourd'hui et je te les donne. Mais si tu en as besoin de plus, tu devras les payer. O.K.?

- O.K., monsieur, merci beaucoup et à samedi prochain, m'écriai-je en ramassant la précieuse marchandise. Puis sans plus attendre, je m'élançai vers la porte sans même attendre que Martin me suive. Je l'avais complètement oublié tellement j'étais emballé. Cependant, lui ne m'avait pas oublié et en traversant la porte de la maison je l'entendis s'exclamer :

- Eh, attends-moi!

Je m'arrêtai donc immédiatement et me retournai en lui répondant :

- Excuse-moi, mais je suis si content que je t'ai complètement oublié. Et j'attendis qu'il me rejoigne, sur le balcon, impatient de lui partager le plan de recrutement que je venais tout juste d'élaborer dans les secondes qui séparaient le bureau du balcon.

- Pas si vite, mon vieux, t'a pas encore trouvé tes 8 nouveaux clients. C'est pas si facile que tu crois. Moi ça m'a pris 6 mois pour en trouver 10.

- 6 mois! T'es pas sérieux. Moi, je n'ai que 6 jours. Je suis sûr que mon père va s'abonner et peut-être mon oncle Robert, puis mon grand-père Leblanc et M. Landry notre voisin. Tu vois, j'en ai déjà 3.

- Bon je te le souhaite, Leblanc, mais y en manque encore 5... Bonne chance. Salut et quand on se reverra à l'école, lundi, tu me laisseras savoir comment vont tes ventes.

Sans plus attendre, il reprit le chemin vers sa maison et moi vers mon destin.

Parcourant les quelques rues qui me séparent de chez moi, je continuai de dresser la liste des clients potentiels.

- Papa, grand-papa, le voisin... Papa, grand-papa, le voisin... peut-être Mme Boudrias la deuxième voisine. Papa, grand-papa, le voisin, Mme Boudrias la deuxième voisine...

Je n'en avais que 4 en tête, et j'étais déjà en panne. Maintenant, je commençais à réaliser l'ampleur du défi qui se dressait devant moi. Je vais avoir besoin d'aide.

La seule personne que je connaisse qui pouvait m'aider revint tout de suite à mon esprit... Celle qui n'a jamais pu me dire, non... Celle qui m'a toujours assisté depuis ma venue au monde. . .

Sans plus tarder, je m'élançai dans la direction de son repaire, qu'elle ne quittait presque jamais. En franchissant

la porte je lui criai mon désarroi et mon besoin de soutien par un seul mot, dit avec détresse et venant du fond de mon cœur d'enfant :

- Maman!

En quelques mots je lui racontai mon aventure matinale avec toutes les joies, les peines, et les craintes pour qu'elle veuille bien m'assister dans mon travail de recruteur.

Le mercredi suivant, il ne me restait plus que 3 clients à trouver et je n'avais pas encore appelé mon grand-père. J'étais sûr que l'affaire était dans la poche.

Je passai donc en revue, avec mon coach (maman) les autres possibilités que j'avais d'obtenir 2 autres clients.

- Bon, t'appelleras grand-père vendredi soir, je suis sûr qu'il dira oui. Aujourd'hui en sortant de l'école, je crois que tu devrais aller voir M. Bouthillier le cordonnier. Laisse-lui ton sac d'école pour le faire réparer et demande-lui en même temps pour le journal. Puis demain, va voir M. le curé, qui sait, peut-être que personne ne lui a jamais présenté le projet encore.

La cloche sonnait la fin des classes résonnait encore quand je me précipitai chez le cordonnier.

C'était une boutique établie au sous-sol de sa maison. On y accédait par des escaliers extérieurs situés entre la vitrine, incrustée entre le solage, et un mur de ciment qui retenait le sol. Il n'était pas très riche, mais on le disait à l'aise.

Quand j'ouvris la porte, je fis tinter la clochette

suspendue au haut de la porte. Quelques minutes plus tard il apparut derrière le grand comptoir qui sépare les clients du commerçant.

- Que puis-je faire pour toi, mon bon ami?

- Euh, je voudrais faire réparer les bretelles de mon sac. Est-ce que je peux l'attendre?

- Montre-moi, ça, me dit-il en me tendant la main.

Puis il poursuivit en déclarant :

- Pourrais-tu le vider. Je te le rendrai dans 10 minutes et cela te coûtera un dollar pour la couture. O.K.? T'as l'argent avec toi?

- Oui, monsieur! lui répondis-je et avant même qu'il eût terminé de poser sa question, j'avais déjà vidé mon sac.

Il fut bien surpris d'apercevoir le "La Patrie" parmi les livres et cahiers que contenait mon sac. Aussi il ne put s'empêcher de me lancer une petite pointe en passant : (*Il n'aurait jamais dû faire cela, car il venait de m'ouvrir une très grande porte...*)

- Dis, t'es pas un peu jeune pour lire le journal?

- Oh! ce n'est pas pour moi, monsieur. C'est parce que j'essaie de trouver des nouveaux lecteurs pour que je puisse avoir une route. M. Cadieux m'a donné des copies du journal de samedi dernier pour remettre gratuitement à ceux qui seraient intéressés. Je vous en laisse une si vous voulez? Ce sont des vieilles nouvelles, mais y a beaucoup d'autres choses. Comme l'horaire TV, le cahier des arts et spectacles et celui des sports.

- Eh! dis donc, questionna-t-il, t'es pas en train d'essayer de m' enrôler par hasard?

- Ben, si jamais vous êtes intéressé ça m'aiderait parce qu'il ne me resterait plus qu'à trouver 2 autres clients pour avoir une route.

- Tu sais, je ne lis jamais les journaux, mais peut-être que ma femme serait intéressée. Tu me laisseras ta copie et je lui donnerai au souper.

- Oh! Merci, monsieur. Je suis sûr qu'elle va aimer ça, lire le journal tous les jours.

- Attention, je n'ai pas dit que je m'abonnais tout de suite. J'ai juste dit que je lui remettrais ta copie au souper. Bon, maintenant si tu veux ton sac il faudrait peut-être que je me mette au travail. Qu'en penses-tu?

- Oui, monsieur, et je me tus en rêvant à toutes ces aventures qui me seraient bientôt accessibles, car s'il disait, oui, je n'aurais plus qu'à trouver un autre client, assuré que grand-papa était déjà client, même si je ne lui avais pas encore parlé.

Je reçus donc ma réponse le lendemain après l'école. C'était, oui! Merci mon Dieu!

C'est donc, très sûr de moi que je me présentai à la porte du presbytère quelques minutes plus tard afin de vendre ma salade (*Oh! pardon, mon journal.*) à monsieur le curé.

La sonnette défectueuse me força à frapper fort sur la porte et c'est avec ces paroles peu accueillantes que, monsieur, le curé me répondit, sur un ton plus élevé que la

normale :

- Holà, mon ami, ça ne sert à rien de tout défoncé pour entrer chez le serviteur du Seigneur! Entre avant de tout casser! (*Je suis sûr que vous comprenez, que toute ma belle assurance venait de s'effondrer...*)

C'est donc, déconcerté que je pénétrai dans le portique tout en m'excusant du tapage bien involontaire que je venais de faire à cause de la sonnette défectueuse.

- Bon! Bon! ça va, reprit-il en me regardant avec un peu plus de miséricorde. (*Après tout, c'est un homme de Dieu. Alors, il se devait de sauver la face, non?*)

Puis sans attendre, il poursuivit :

- Que puis-je faire pour toi, mon fils?

- Ben, vous savez M. le curé, (*tout en sortant une copie du journal, de mon sac*) j'aimerais devenir louveteau et pour gagner de l'argent, mes parents m'ont permis de distribuer le journal "La Patrie". J'essaie donc de recruter des nouveaux lecteurs, parce que je dois m'en trouver 8 nouveaux afin d'avoir une route. J'en ai déjà 7. Alors, avec maman, (*c'est toujours plus facile quand on associe un adulte aux projets des enfants...*) nous avons pensé, que, peut-être, vous seriez intéressé à recevoir le journal. Qu'en pensez-vous?

Nerveux à l'extrême, j'avais débité mon boniment aussi rapidement que la parole pouvait me le permettre à cet âge.

La réponse ne se fit pas attendre :

- Désolé, mon petit Serge, (Il connaissait tous les enfants de la paroisse par leur nom), mais je suis déjà abonné au

journal la Presse, et je n'ai pas assez de temps pour en lire 2, alors je ne pourrai pas être ton dernier souscripteur. Va plutôt voir les marguilliers, M. Choquette ou M. Bissonnette, je ne crois pas qu'ils sont abonnés et je pense que cela leur ferait du bien d'être un peu mieux informé.

Moi qui voyais déjà la lumière au bout du tunnel de mon recrutement, je ressentis aussitôt que la partie n'était malheureusement pas encore gagnée.

Je retournai à la maison pour refaire mes forces avant de solliciter mes nouveaux clients potentiels. Je savais, que, maman serait là pour me soutenir, m'encourager et me donner une collation afin que je puisse remonter au front avec plein de vigueur.

M'étant présenté chez les deux marguilliers suggérés par M. le curé, je rentrai chez moi, pour souper, complètement démoli.

L'un m'avait dit : « Aucun intérêt, je déteste les nouvelles. Elles ne font que démolir notre monde. »

Quant à l'autre, dès que je l'informai que, monsieur le curé avait dit que cela lui ferait du bien d'être un peu mieux informé, il se mit en colère et avant de me claquer la porte au nez, il me cria amèrement : « Tu diras à monsieur le curé, que s'il était aussi bien informé que je le suis, il n'aurait pas besoin de journaux lui non plus! » (*C'est ainsi que j'appris que toutes choses ne sont pas bonnes à dire...*)

À mon arrivée, on peut dire que maman me ramassa à la petite cuillère. Elle me consola, tant bien que mal, et me suggéra de prendre un bon souper et puis d'appeler mon grand-père pour l'abonner, que cela me remonterait le moral et de ne pas trop m'en faire, car finalement, il ne me

manquera plus qu'un seul abonné si grand-père dit oui.

Vers les 19 heures, je pris le téléphone et signalai le numéro de grand-papa Leblanc. Je ne m'attendais pas du tout à ce qui allait se passer.

- Allô, répondit-il sur un ton neutre!

- Bonsoir, grand-papa, c'est Serge, ton petit-fils (*comme s'il ne le savait pas...*)

- Ah! c'est gentil de penser à ton grand-père, mon petit Serge. (*C'était peut-être ma planche de salut, comment pouvais-je l'oublier..*) Que puis-je faire pour toi?

J'ai passé proche de lui dire, tout de go : "Acheter le La Patrie", mais je savais que cela n'aurait pas été très approprié alors je lui dis :

- Grand papa, j'aimerais devenir louveteau et pour financer ce projet j'ai eu la permission de papa et maman de vendre des journaux. Mais pour que je puisse avoir une route du "La Patrie", je dois trouver au moins huit nouveaux clients. Seriez-vous intéressé à vous abonner au "La Patrie"?

Il y eut un moment de silence, puis mon grand-père, me répondit avec un trémolo dans la voix :

- J'aimerais bien t'encourager mon petit Serge, mais malheureusement je ne sais pas lire... et je ne voudrais pas que tout le monde sache, tu comprends? Alors, si tu as vraiment besoin de l'argent que cet abonnement te rapporterait pour que tu puisses devenir louveteau, je te le donnerai avec plaisir, mais surtout n'en parle à personne, d'accord? Car vois-tu, très peu de gens connaissent ce secret. Même ton papa et ta maman ne le savent pas et je

ne voudrais pas qu'ils l'apprennent.

Cela me donna tout un choc. Et je suis resté silencieux quelques secondes tout en pensant, comment est-ce possible que mon grand-père ne sache pas lire? Comment est-ce possible que mes parents l'ignorent? Comment vais-je faire pour leur cacher ? Surtout que maman attendait que j'aie terminé mon appel pour me féliciter même si je n'avais pas entièrement accompli ce dont j'avais besoin pour avoir une route.

Je répondis à mon grand-père avant de raccrocher :

- Merci, quand même, grand-papa et, j'irai te voir bientôt, c'est promis.

Ce que je venais d'apprendre sur mon grand-père, c'était beaucoup pour un enfant de neuf ans et j'en avais presque le vertige quand j'entendis maman, qui dès que j'eus raccroché, me demanda, un peu inquiète :

- Qu'est-ce qui se passe, ton grand-père ne veut pas?

- Ce n'est pas cela maman, il dit que lire le fatigue, car sa vue n'est pas très bonne, lui répondis-je nerveusement, car, par ce mensonge, je devenais complice du secret de mon grand-père.

Voyant ma tristesse, ma mère me serra dans ses bras et me dit de ne pas m'en faire que tout cela finirait par s'arranger et que M. Cadieux me donnerait sûrement une autre semaine de plus et que papa aussi saurait attendre.

- J'espère, lui dis-je, tout en me dirigeant vers ma chambre pour pleurer sur mon sort, avant de me rendre à ma réunion de louveteaux. Peut-être la dernière réunion de ma vie...

C'est la mort dans l'âme et le cœur plein de tristesse que je me rendis au local. Mes nouveaux amis se rendirent bien compte que ça n'allait pas très bien, mais je m'étais promis de ne pas leur parler de mes problèmes, car je ne voulais pas qu'ils soient tristes pour moi.

Durant toute la réunion, je fis de mon mieux dans toutes les activités et je reçus beaucoup de félicitations et d'encouragements pour tous les efforts que je mettais à faire gagner ma sizaine.

Sur le chemin du retour, c'était plus fort que moi, des larmes coulaient sur mes joues, car mon esprit était rempli de doutes face à la rencontre que j'aurais demain matin avec M. Cadieux. Accepterait-il de me donner une semaine de plus? Il le fallait, sinon, c'était ma dernière réunion.

Dès que je pénétrai dans la maison, maman me demanda si tout s'était bien passé.

- Oui, maman, mais je préférerais t'en parler demain matin, car je suis très fatigué, tu comprends? Et, sans attendre de réponse je me précipitai vers ma chambre pour aller me coucher.

Une demi-heure plus tard, papa entra de son atelier et après avoir discuté avec ma mère, il est venu me voir dans ma chambre avant que je m'endorme et il me dit :

- Maman m'a dit que tu n'as pas tout à fait atteint tes objectifs de recrutement et que tu allais essayer d'avoir une semaine supplémentaire pour recruter deux nouveaux clients avant la fin de semaine prochaine, c'est vrai?

- Oui papa, lui répondis-je tristement. Si tu me donnes la chance de le faire, je suis sûr que je peux y arriver.

Il me mit la main sur l'épaule, et me dit :

- Parce que tu as travaillé très fort, je suis d'accord pour une semaine de plus, mais pas plus, d'accord?

- Oui, Pa, lui répondis-je (*Avais-je un autre choix de toute façon*) et je tournai la tête dans mon oreiller pour essayer de trouver le sommeil.

Au cours de la semaine, j'avais promis à Martin que j'irais l'aider à distribuer ses journaux, avant d'aller rencontrer M. Cadieux. Je lui devais au moins ça, lui avais-je dit.

À l'heure convenue, je le rencontrai chez lui. Dès qu'il m'aperçut, il se douta bien que quelque chose n'allait pas et me demanda aussitôt :

- On dirait que tu es malade, il y a quelque chose qui ne va pas?

Bien tristement, je dus lui avouer que je n'avais pas trouvé le nombre de clients nécessaire et que j'étais pour demander à M. Cadieux une semaine supplémentaire pour terminer mon recrutement.

Il me jeta alors un regard bien triste qui ne me laissa aucun doute sur les chances de succès auprès de M. Cadieux.

- Quoi? Tu ne crois pas qu'il va me donner cette chance?

- Non! Car il t'a déjà donné une chance de pouvoir avoir une route avec seulement huit clients et qu'habituellement ça en prend au moins 10. Alors avec 6 seulement, ça ne fonctionnera pas, j'en suis sûr.

- Écoute, Martin, il faut que ça marche, lui dis-je, sinon mon aventure scoutie s'arrêtera avant même qu'elle ait vraiment débutée. Tu comprends?

- Non, parce que je ne comprends pas pourquoi tu as le goût de devenir louveteau, à ce point-là, mais cela semble tellement important que je crois avoir trouvé une solution pour que tu aies ta route. Écoute bien...

Pendant que nous parcourions les rues pour distribuer les journaux à ses clients, il m'expliqua en détail en quoi consistait son plan pour me venir en aide.

Je fus très surpris de ce qu'il se préparait à faire pour m'aider. Jamais je n'aurais cru, qu'un jour, un gars que je connaissais à peine puisse être prêt à m'assister afin que je puisse réaliser un de mes rêves.

La route de Martin terminée en grande vitesse, nous nous acheminâmes vers la maison de M. Cadieux. Je n'avais cessé de me répéter durant le parcours que nous venions de faire :

- Seigneur, faites que, si M. Cadieux ne veut pas me donner une semaine supplémentaire, le plan de Martin fonctionne.

Cette fois-ci, ce fut le patron qui vint ouvrir, Mme Cadieux étant absente.

- Entrez les amis, nous dit-il dès qu'il eut ouvert la porte. Bonjour! Bonjour! passez donc au bureau, et il se dirigea, d'un pas alerte vers le solarium.

- Alors, monsieur Serge (*Il savait que cela nous faisait toujours un petit velours de se faire appeler monsieur, même si nous n'en avons ni l'apparence ni le statut*) est-ce que tu commences une nouvelle route lundi?

- Ben, à vrai dire, je n'ai trouvé que 6 nouveaux clients, lui répondis-je, avec l'air le plus triste que j'ai pu composer pour la circonstance, mais si vous me donnez une semaine de plus, je suis sûr que j'y arriverai. Qu'en dites-vous?

- Tu sais mon petit ami, j'aimerais bien pouvoir le faire, mais ce n'est pas possible, car vois-tu, la semaine dernière quand je t'ai dit que si tu trouvais 8 nouveaux clients je t'en donnerais 10 autres, c'était parce que le journal exige que chaque nouvelle route ait au moins 18 clients. Comme j'avais déjà 10 nouveaux inscrits, j'ai essayé de t'aider à bâtir une route, en peu de temps, en retardant, d'une semaine, le début de la distribution des journaux à ces nouveaux clients. Malheureusement, cela n'a pas marché, car tu n'en as trouvé que 6. Aussi, comme je ne peux plus faire attendre ces nouveaux abonnés, au risque de les perdre, je me vois donc, dans l'obligation de les répartir entre les camelots de l'équipe actuelle.

Martin prit aussitôt la parole, la voix remplie d'enthousiasme :

- Mais M. Cadieux, comme j'ai déjà 24 clients, puis-je en prêter 2 à Serge afin qu'il puisse avoir le nombre minimum requis pour une route et dès qu'il en aura trouvé 2 nouveaux il me les remettra?

Tout surpris, il regarda Martin d'un air plutôt sceptique et, après une minute de réflexion, lui répondit :

- Oui, cela peut se faire si tu le désires, mais pas en prêtant 2 clients comme tu le proposes. Tu devras les abandonner et lui te donner les nouveaux dès qu'il les aura trouvés. Mais, es-tu bien sûr de vouloir faire cela, Martin? Sois bien conscient, que tu perdras les revenus que tu retires de ces 2 clients tant que Serge ne t'en aura pas trouvé d'autres.

C'est bien cela que tu désires?

- Oui! monsieur, j'aimerais bien que mon ami puisse avoir sa route.

Se retournant vers moi, il me dit avec le sourire d'un homme heureux :

- Mon ami Serge, j'espère que tu te sens heureux, car tu viens de te trouver un ami sincère et ça me fait plaisir de t'accueillir dans mon équipe de camelots.

À cette époque, le cher monsieur Cadieux ne se doutait pas à quel point il avait vu juste quand il disait que je venais de me trouver un ami sincère.

Mais cela se prouvera dans une autre histoire.

Levant la tête et jetant un regard vers le ciel comme pour mieux imprégner mon esprit de ce premier grand rêve, il ne me fallut que quelques secondes avant que mon ange "formateur" ne m'apparût, comme par magie...

- Bon, mon ami, on dirait que tu as terminé le petit survol de ton premier Grand Rêve, est-ce que je me trompe?

- Non! Vous avez bien raison. Que dois-je faire maintenant?

- Suis-moi, c'est l'heure de la leçon, me répondit-il tout en m'invitant, dans un autre espace, par un simple geste du bras.

Tout en l'accompagnant, je n'arrivais toujours pas à comprendre ce phénomène des espaces non déterminés, mais que je ressentais pourtant de façon très réelle.

Arrivé dans ce nouveau lieu il m'invita à m'asseoir, sur un fauteuil qui ressemblait à un pouf liquide. Dès que

je fus assis, une sensation de bien-être ultime m’envahit aussitôt. La matière dont le fauteuil était composé, épousait moelleusement chaque courbe de mon corps, de mes jambes et de mes bras, un peu comme si j’étais assis dans un plat de pouding. C’était le confort ultime. (*On pourrait faire fortune avec de tels meubles sur terre.*)

C’est donc dans cette position ultra confortable que je reçus mon premier enseignement.

L’ange Gabriel s’assit face à moi dans un fauteuil, à sa mesure (*Quoique je ne sois pas sûr qu’il en avait besoin...*) puis il prit la parole :

- Comme tu as pu le constater, tous les êtres que Dieu a créés, ont le pouvoir de rêver et ils possèdent tous un “Corridor de Rêves” où ils peuvent y venir en tout temps. Qu’on y vienne pour un petit rêve, tel que » l’achat d’une nouvelle télévision ou un grand rêve, tel que la construction d’un hôpital dans un pays sous-développé, le “Corridor de Rêves” est l’endroit idéal pour y cultiver ou y développer nos projets. C’est dans cet espace intérieur, ou dans ce temps privilégié que l’on découvre les éléments nécessaires à leur réalisation. Malheureusement, peu de gens en sont conscients et viennent s’y promener régulièrement.

Pourtant, en y marchant en plus d’y semer plein de projets, on y découvre rapidement les étapes nécessaires à leur réalisation. Examinons la première, ensemble :

### **LA PREMIÈRE ÉTAPE POUR LA RÉALISATION D’UN RÊVE EST : SA DÉCOUVERTE.**

- C’est évident, me diras-tu, mais ce n’est pas si simple que cela...

Durant l'enfance, tout est intuitif et doit se vivre au moment présent. Les rêves abondent durant cette période de la vie et il faut souvent arrêter les enfants de rêver, car ils embarqueraient facilement dans toutes sortes de projets plus ou moins valables, voire même dangereux. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils s'entendent dire, fréquemment, des phrases comme celles-ci : "Sors de la lune...", "Cesse de passer ton temps à rêver", etc....

Les années passent, les rêves de l'enfance et de l'adolescence font vite place à ceux des jeunes adultes. Puis, sans qu'on s'en rende compte, les épreuves, les déceptions et les blessures de la vie, ont tôt fait de rendre les rêves de plus en plus rares.

L'enfant, devenu adulte, éteint rapidement les songes qui surgissent, à tout moment, de son imaginaire, de peur de se monter de "trop beaux bateaux". Cependant, comme **tout commence par un rêve**, ne crois-tu pas qu'il serait préférable de prendre du temps pour les accueillir et en découvrir toutes les richesses?

- Bien sûr! lui répondis-je sans hésiter, mais, c'est plus difficile à faire que ça en a l'air.

- Tu as raison. Cependant, certains de ces rêves sont si extraordinaires, qu'ils peuvent changer, non seulement, la vie du rêveur, mais aussi celle de ceux qui les entourent, et quelques fois, même celle de l'humanité. C'est pour ça qu'il est essentiel de se donner du temps pour rêver.

Examinons ensemble la vie de Grands Rêveurs. Prenons par exemple, Gandhi. C'était un grand philosophe et homme politique des Indes. Il fut aussi l'apôtre de la résistance passive et de la non-violence.

Son rêve de justice sociale fut à la base de la libération de l'Inde du joug britannique, amenant le peuple à réaliser son indépendance en 1947, après 25 ans de lutte sans violence.

Pourtant, il était né d'une caste modeste, celle des marchands.

De rêve en rêve, il parvint à faire ses études de droit et à devenir membre du barreau de Londres.

Deux ans après son retour en Inde, n'arrivant pas à établir son bureau avec succès, il accepte un poste en Afrique du Sud afin de travailler à titre de conseiller juridique pour une société indienne.

Lors de son séjour, subissant l'injustice de l'apartheid, il s'est mis à rêver à l'égalité et à la justice pour son peuple.

Il savait que cela frisait l'utopie. Mais, loin d'étouffer le songe qui montait en lui, contrairement à ce que plusieurs auraient fait, il décide de s'engager à fond dans sa réalisation.

Certaines personnalités politiques indiennes, influentes, embrassent bientôt son rêve et l'invitent à mieux connaître son pays en lui fournissant les moyens de le visiter. Il prend donc le train et voyage pendant plusieurs mois pour parcourir son pays, du nord au sud et de l'est à l'ouest, afin d'avoir une vision exacte des conditions de la vie quotidienne de ses semblables.

À son retour, il change complètement sa façon de vivre et de s'habiller. Il délaisse les beaux vêtements anglais pour un pagne en coton (tenue typique du paysan indien) puis il crée une communauté qui désire vivre ensemble

l'égalité et la justice.

Dans ce minuscule village, il passe plusieurs heures chaque jour à prier et à filer le coton.

Enfin, il se décide à défier l'autorité anglaise en invitant par ses discours, dans des assemblées publiques, ses frères Indiens à la résistance passive par des journées de grève et par des actes de rébellion non violents.

Ainsi, il organisa LA MARCHÉ DU SEL, LE BOYCOTTE DES VÊTEMENTS ET DES PRODUITS EN PROVENANCE D'ANGLETERRE, et il fait plusieurs JEÛNES PERSONNELS qui amenèrent son peuple et le gouvernement britannique à réviser leurs façons d'agir souvent qualifiés d'inacceptables.

Je suis persuadé qu'il prenait beaucoup de temps pour marcher dans son "Corridor de Rêves".

Il le prenait pendant les heures passées à tisser derrière son rouet, ou encore, en méditant, entre les 4 murs de sa cellule, lors de ses multiples incarcérations... Cependant, chose certaine, il y passa suffisamment de temps pour y trouver les idées et les forces nécessaires à la réalisation d'un des plus "Grands Rêves de Libération" du vingtième siècle.

Il fit de Son Grand Rêve :  
"LIBÉRER MON PEUPLE POUR LUI REDONNER SA DIGNITÉ",  
celui de tous les Indiens.

À l'image de Jésus Christ, il vécut pauvrement, prêcha la non-violence et donna l'exemple de l'amour véritable.

Il fut mis en prison à plusieurs reprises et y vécut de multiples années. Son dernier jeûne, de plusieurs jours, amena les Indiens, Hindous et Musulmans, à cesser une lutte fratricide et à mettre fin à toute violence entre eux.

Il fut assassiné par l'un de ses frères Indiens après avoir accompli "Le Rêve Impossible " de libérer son pays du joug anglais.

De son vivant, on le surnomma la "Grande Âme" un titre qui équivalut, un peu, à celui de "saint" dans l'Église catholique.

- C'est extraordinaire.

- La découverte d'un rêve mène rarement à de si Grandes Réalisations, mais elle est toujours porteuse d'aventure.

**DÉCOUVRIR UN "GRAND RÊVE" EST À LA PORTÉE DE TOUS, MAIS IL FAUT D'ABORD DÉSIRER EN AVOIR UN ET PRENDRE LE TEMPS NÉCESSAIRE POUR LE DÉCOUVRIR.**

Voilà en résumé la première étape à franchir pour sa réalisation.

Prenons quelques minutes pour examiner ton rêve scout.

L'idée de ce rêve te vint, tout simplement, en regardant des garçons de ton âge se promener avec leurs beaux uniformes dans les rues de ta ville, lors des parades.

Presque tous les garçons rêvent de devenir quelqu'un qui porte un uniforme, un jour ou l'autre. Presque tous

rêvent de devenir policiers, pompiers ou prêtres. (*Pardon, Saint Gabriel, avais-je le goût de lui dire, mais ils ne rêvent plus à devenir prêtres de nos jours. Peut-être parce qu'ils ne portent plus d'uniformes, qui sait...*).

Mais toi, contrairement à la majorité des garçons qui rêvent d'uniforme, tu as saisi la première occasion qui s'est présentée à toi, par la visite de l'animateur des louveteaux à ton école, pour faire une visite dans ton "Corridor de Rêves" afin d'y semer ce nouveau rêve.

Tu y reviendras par la suite, à plusieurs reprises, pour le cultiver, c'est-à-dire, en élaborer toutes les phases nécessaires à sa réalisation.

- Bon, maintenant que tu connais le processus, de base, je vais te donner la chance d'aller pratiquer ce que tu viens d'apprendre. Donc, tu vas retourner auprès des tiens dans les minutes qui vont suivre.

- Mais, Bon Professeur, on dirait que vous oubliez dans quel état je me trouve sur terre...

- Pas du tout, Serge. Mais, toi, tu sembles oublier dans quel état tu as quitté tes parents.

- Mais non! Et vous savez très bien que je vous ai demandé de pouvoir éviter de les faire souffrir, si cela était possible.

- Tu as raison mon ami. Alors, voilà ta chance d'aller semer un rêve dans leurs cœurs. Bonne chance!

Tout comme, les autres fois, il disparut, graduellement, aussi vite qu'il était apparu.

Demeuré seul, je réalisai assez rapidement, que je

n'avais pas vraiment le choix et qu'il ne me restait plus qu'à retourner sur terre pour accomplir ma première mission, celle de semer un rêve autour de moi.

**CHAPITRE 6 :**

**PRÊT OU PAS PRÊT, J'ARRIVE**

J'avais à peine rejoint mon corps, toujours inerte dans ce lit d'hôpital, qu'un étrange personnage pénétra dans la chambre, tout en donnant l'impression qu'il marchait sur la pointe des pieds.

Plutôt de petite taille, il ne semblait pas être de ceux qui s'en laissent imposer. Son costume, en coton bleu marin, l'identifie à première vue aux services à l'entretien.

Il jette un coup d'œil vers moi et m'adresse la parole :

- On dort bien, mon p'tit monsieur? interrogea-t-il avec un sourire aux lèvres qui laissait voir qu'il ne s'attendait pas à recevoir de réponse.

L'horloge affichait 22 h 15 et les lumières de la chambre étaient tamisées, donnant à cette scène l'aspect inquiétant que l'on retrouve habituellement dans les images d'un film policier.

La faible luminosité permettait à peine de voir les meubles qui occupaient cette petite pièce parmi lesquels se promenait allègrement le mystérieux personnage.

On devinait aisément qu'il connaissait très bien les lieux.

Il se dirigea au fond de la pièce, ouvrit le garde-robe, et, d'une main ferme, saisit un objet assez volumineux, difficile à identifier. Avec cet article à la main, il s'approcha de mon lit et dès qu'il fut à côté, il se plia comme pour ramasser quelque chose. Puis, j'entendis alors un bruit qui ressemblait à celui de deux morceaux de bois que l'on frotte ensemble. J'en avais la chair de poule. (*Malgré mon état presque cadavérique...*).

Que pouvait-il bien chercher dans ma chambre et sous mon lit? Je n'avais aucune richesse ici et je n'étais pas un personnage important à qui on pourrait vouloir du mal. Alors que voulait-il? Et que pouvait-il bien faire accroupi à côté de mon lit.

Je n'eus pas à attendre très longtemps avant que je n'aperçoive son dos qui remontait. Il fit un pas vers l'avant, j'entendis le bruit d'une chaise que l'on traînait sur le plancher et quelques secondes plus tard sa silhouette descendait dans la position d'une personne qui était en train de s'asseoir. Puis il reprit la parole :

- Bon, maintenant mon ami je crois qu'il serait temps que nous fassions connaissance. Comme je vais devoir passer plusieurs heures, voire plusieurs jours avec vous, permettez que je me présente, je me nomme Étienne Lamoureux...

J'entendais bien les paroles prononcées par mon interlocuteur, mais je ne comprenais pas un traître mot à ses présentations, j'étais absent... Totalemment absent. Je voyageais dans mes pensées.

Je m'apercevais, lentement, que mon visiteur s'était tout bonnement déplacé délicatement dans la chambre pour ramasser une chaise pliante qu'il avait apportée près de mon lit et qu'il s'était penché pour la déplier afin de pouvoir s'asseoir à mes côtés dans le seul but de me faire la conversation.

Comme je me sentais ridicule et heureux, en même temps, qu'il n'ait pas eu connaissance de ma méprise. Comment ai-je pu, prendre une âme charitable, pour un criminel? J'ai déjà lu quelque part que : "Tout connaître, c'est tout comprendre". (*Que d'erreurs faisons-nous à cause du manque d'informations,,,*)

Les paroles continuaient à déferler :

- ... vous savez, vous pouvez tout bonnement m'appeler Étienne. De toute façon, comme vous n'êtes pas très jasant pour l'instant, cela n'a vraiment pas d'importance. Je vous ferai la conversation pour encore une heure, puis j'irai m'asseoir plus confortablement dans le fauteuil au fond de la chambre pour passer la nuit. Si jamais vous avez le goût de prendre la parole, ne vous gênez surtout pas pour m'interrompre, cela me fera plaisir de vous la céder. Par la suite quand vous serez plus à l'aise avec moi, nous pourrons discuter de tout ce qui vous plaira. Oh! Et cette nuit, ou les autres nuits à venir, même si je semble dormir, ne vous en faites pas, j'ai l'oreille attentive et je serai toujours prêt à dialoguer avec vous. Je sais que vous pouvez m'entendre, alors je vais continuer à vous raconter ma petite histoire personnelle. Je suis né à...

Une nouvelle fois ses paroles ne m'atteignirent plus, j'étais reparti dans mes pensées.

Mais, qui pouvait bien être cet homme qui se préparait à passer des nuits avec moi pour m'accompagner dans mon retour à la vie? Quel était son intérêt? Que demanderait-il en retour?

Immobile, étendu sur mon lit, en train d'écouter quelqu'un me faire la causette, comment vais-je donc réussir à semer du rêve dans le cœur de mes parents. Je n'y arriverai jamais.

- Eh! l'ami d'en haut, murmurai-je en silence, si vous me donniez un peu d'aide... Comme, par exemple, m'aider à faire bouger le petit doigt... ou encore, m'aider à faire clignoter l'œil gauche pour dire oui ou non. Ça me serait bien utile pour semer un peu d'espoir autour de moi, vous

ne pensez pas?

Je me rendis compte très vite que c'était peine perdue, car les oreilles absentes n'entendent pas très bien. Il s'est évaporé jusqu'à sa prochaine visite. (*Quand bon lui semblera, bien sûr...*)

- Réfléchis, mon petit Serge, réfléchis bien, me répète continuellement ma petite voix intérieure. La première étape d'un rêve, c'est sa **Découverte**. On ne peut pas découvrir un rêve pour une autre personne.

Par conséquent, comme tu ne peux pas, toi-même, les amener à faire cette découverte, à cause de ton état actuel, qui serait le mieux placé pour le faire à ta place ? Le médecin, les infirmières, les préposés, le psychologue, mes frères et sœurs? Qui est le meilleur rêveur parmi tous ces gens?

Qui pourra les mettre sur la piste du rêve de me voir sortir de ce coma?

J'ai beau faire le tour de chacune des personnes énumérées, aucune ne réussit à me faire vibrer. Aucune ne semble avoir suffisamment la conviction de me voir rétabli...

Sauf... Oui! bien sûr, il y en a un qui croit vraiment à ma guérison prochaine et qui saura m'assister dans ma première mission. Je ne le connais pas vraiment, mais je suis sûr qu'il peut y arriver, car il me traite déjà comme si tout allait bien... Étienne!

C'est bien beau tout ça, pensai-je, mais comment communiquer avec lui?

Quelques jours après notre rencontre, notre ami

étant assis dans le fauteuil pas très loin du lit, fut interpellé par une voix féminine qui venait du côté de la porte :

- Bonsoir, Étienne, lança la demoiselle qui venait de pénétrer dans la chambre. Un autre sauvetage à l'horizon?

- Sûr ! Sûr ! Gaby, il ne peut pas rester très longtemps dans cet état. C'est un gars trop important pour rester à rien faire. Pas vrai, Serge?

Comme j'aurais aimé pouvoir lui crier : "T'as bien raison mon ami!", mais rien ne sortit de ma bouche, pas même un petit sifflement.

Tout en s'approchant de mon lit, celle qui se prénomme Gaby, fit rouler, à ses côtés, un poteau sur roulettes surmonté d'un appareil à pression. Puis, avec diligence, elle installa le brassard autour mon bras droit et pesant sur le bouton actionna sa mise en marche.

Quelques secondes plus tard, le verdict se fit entendre :

- Wow! 127 sur 70 avec un pouls à 67, mais ça va très bien, M. Serge.

- Je te l'avais dit Gaby, c'est un champion.

Rien au monde ne peut faire autant de bien à un malade que de s'entendre dire qu'il va très bien. Je ne sais pas si cela m'a stimulé fortement, ou si c'était une protestation musculaire de mon bras gauche qui réagissait au serrement, occasionné par le brassard de l'appareil à pression, mais, mon bon samaritain s'écria :

- Il vient de bouger! Regarde, Gaby, il vient de bouger le

bras.

Elle se retourna rapidement et après plus d'une minute d'observation attentive elle dit gentiment :

- Recommencez cela, S.V.P., Monsieur Serge. Bougez encore votre bras, S.V.P. Si vous entendez, bougez votre bras, S.V.P.

J'entendais, mais je ne pouvais pas répondre à sa demande. Regardant amicalement mon visiteur, tout en s'éloignant, elle hocha les épaules et lui murmura :

- Ça viendra, Étienne, sois patient.

Comme j'aurais aimé pouvoir acquiescer au commandement de cette infirmière aux cheveux bruns.

Sa démarche rapide, sur des jambes qui semblaient élancées et plutôt bien moulées, laissait deviner une assurance certaine qu'elle savait très bien communiquer à ses patients (*Attitude qui contribuera à mon rétablissement dans un avenir rapproché*).

Le sourire encourageant qu'elle avait lancé à Étienne lorsqu'elle avait déclaré : « Ça viendra! », avait laissé voir des yeux noirs pleins d'espoir de chaque côté d'un petit nez en trompette qui surmontait agréablement des lèvres plutôt sensuelles.

Sans parler de tout le reste de sa personne qui était fort bien balancée, on peut dire qu'elle était stimulante à regarder.

Dès qu'elle fut partie, Étienne se retourna vers moi et me dit avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles :

- T'as bien fait ça, mon vieux, et elle a raison, "Ça va venir",

mais ce qu'elle ignore et que seuls, toi et moi, connaissons, c'est que "Ça va venir" sera là, beaucoup plus vite qu'elle ne le croit.

Maintenant, il était l'heure de me reposer. Je savais que mon nouvel ami avait compris mon message et que, dès qu'il aurait la chance de croiser mes parents, il les lancerait, très vite, à la découverte du rêve de me voir sortir de ce coma.

La nuit se termina, sans que je puisse émettre aucun autre signe extérieur palpable, et mon compagnon, dès l'arrivée des premières heures du matin, disparut aussi discrètement qu'il était apparu.

Papa et maman étaient là tous les jours. Ils arrivaient tôt et partaient tard.

Étienne arrivait tard et partait tôt.

Ce ne fut donc que quelques jours après cet incident qu'Étienne put le leur raconter.

Ce jeudi matin, Étienne avait décidé d'allonger sa nuit de veille jusqu'à l'arrivée de mes parents. Il était tout près de 8 h 45 lorsque ceux-ci arrivèrent.

Quand elle poussa la porte de la chambre et qu'elle découvrit cet homme assis près de mon lit, maman se précipita vers lui, en demandant d'une voix inquiète :

- Qui y a-t-il, que se passe-t-il Docteur, est-il encore plus malade?

Étienne se leva aussitôt et, se dirigeant vers ma mère, corrigea le tir immédiatement, en lui répondant :

- Mais non, mais non, madame, tout va très bien. Madame, Monsieur, permettez que je me présente, mon nom est Étienne Lamoureux, et je ne suis pas médecin, mais seulement un accompagnateur et je passe une partie de mes nuits auprès de Serge qui est votre garçon si je ne me trompe?

- Oui, vous avez raison, et je suis très heureuse de vous rencontrer. On nous avait bien parlé de vous et du rôle que vous pouvez jouer dans son rétablissement et j'avais bien hâte de faire votre connaissance. Pensez-vous qu'il sortira de son coma bientôt ?

- Mais! Madame! N'ayez aucun doute, il s'en sortira, et très bientôt. Prenez-en ma parole! C'est d'ailleurs pour vous annoncer cette bonne nouvelle que je suis resté un peu plus tard ce matin. Imaginez-vous, il y a trois jours très exactement, quand l'infirmière est venue pour prendre sa pression, votre petit Serge nous a fait toute une joie. Il a remué son bras.

Les yeux de maman se mirent à pétiller instantanément. Papa pour sa part fut un peu plus réservé. Son attitude était celle de quelqu'un qui en avait vu bien d'autres dans sa vie et qui ne voulait pas se faire trop d'espoir.

Prenant l'avant-bras de ma mère, Étienne reprit la parole et poursuivit son exposé :

- Vous savez, l'infirmière croit que ce n'était qu'une réaction physique, due au desserrement du bandeau pour prendre la pression, mais moi, je vous assure qu'il a bougé son bras volontairement. Ce n'est pas la première fois que j'accompagne une personne dans le coma et ces signes ne trompent pas. Il sera avec nous sous peu. Bon, maintenant que je vous ai annoncé la bonne nouvelle je vais aller me

reposer un peu si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Après les salutations d'usage avec mes parents, mon accompagnateur quitta la pièce en leur recommandant fortement de ne pas cesser de me parler et de me toucher lors de leur visite.

À partir de ce moment, j'ai eu droit à des conversations presque 24 heures sur 24. Les infirmières, les préposés, le médecin qui avait pris la relève du "Doc", mes parents, mes amis, mes frères et sœurs, Étienne, en fin de compte, tous ceux qui entraient dans ma chambre, se croyaient obligés de me faire la conversation. J'en étais arrivé à rêver au silence.

Être dans le coma apporte, parfois, certains avantages... Ne pouvant se mêler à aucune conversation, ni interrompre personne, cela devient facile, pour le patient de faire, ce que j'appellerai, de l'« Observing », ou si vous préférez, de l'« Écorniflage ».

Ainsi, je pus donc connaître beaucoup mieux les gens qui m'entourent. On se livre tellement plus facilement quand on est persuadé que l'on parle à quelqu'un qui : n'écoute pas, ne parle pas, et ne voit pas. (*Tiens, on dirait que j'entrevois trois petits singes...*)

**CHAPITRE 7 :**  
**L'HISTOIRE D'ÉTIENNE**

De tous les confidents que j'eus durant cette période, celui qui m'impressionna le plus fut, sans contredit, mon ami Étienne. Il passa des heures à se raconter afin que j'aie un compagnon à mes côtés quand je sortirai de la prison artificielle que créait mon coma.

Fils de prostituée, il fut élevé dans la pauvreté. Sa « tendre enfance » (*si on peut dire ça d'une enfance comme la sienne...*) se déroula dans la rue.

Devenu adolescent il apprit très vite au sein d'un gang de rue à voler et à intimider les autres par la violence. Puis, un amour trahi l'amena à commettre un acte de vengeance dont la punition le transforma rapidement, en un abonné des milieux carcéraux.

Très vite, il apprit à s'y faire une place et à se créer une réputation de leader sans peur. Au fil des libérations et des incarcérations répétées, il avait perdu tout contact et toute relation avec le monde extérieur.

Ne croyant plus aux vertus de l'amour et de l'amitié, Étienne profitait de chaque occasion qui se présentait à lui pour provoquer les autorités et ses acolytes, des pénitenciers où il séjournait.

De bagarre en bagarre, il devint très vite le prisonnier le plus détesté de tous les centres de détention du Québec et de l'Ontario. On l'avait baptisé Belzébuth ou, si vous préférez, « Le Maudit » et il en était très fier.

Un bon soir, lors d'un séjour à la prison de Bordeaux, ayant comme compagnon de cellule un maître tatoueur, il décida de profiter de l'occasion pour peaufiner son personnage, de Belzébuth en se faisant tatouer la figure en masque de Satan.

On peut dire que ce fut très réussi.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, il arriva à la cafétéria le visage tout ensanglanté par des plaies qui n'étaient pas encore guéries. Il était monstrueux et malgré la souffrance occasionnée par les blessures de l'opération maquillage, il s'amusait à crier à qui voulait l'entendre qu'il était le fils de Lucifer.

Les gardiens durent se mettre à quatre contre un pour l'amener à l'infirmerie et lui faire administrer un calmant avant que l'infirmière puisse l'approcher pour désinfecter les multiples piqûres remplies d'encre qui avaient permis d'effectuer le tatouage.

On fit venir le directeur de la prison.

Lorsqu'il aperçut l'horrible œuvre d'art que composait le visage d'Étienne, il fut pris d'une nausée subite et il se dirigea aussitôt vers la salle de toilette pour y vomir son petit-déjeuner. Dans toute sa carrière, il en avait vu de toutes sortes, mais jamais rien de pareil.

Pourquoi et comment se pouvait-il qu'un être humain puisse, consciemment et volontairement, se faire mutiler de la sorte. Il venait de détruire toutes les chances qu'il pouvait avoir de se réhabiliter.

Qui accepterait, hors des murs de l'institution, de donner une chance à un spectre ambulante. Affublé de la sorte, il ne pourrait plus jamais se trouver un travail, un appartement et encore moins, s'entourer de personnes normales pour l'aider à rebâtir sa vie.

Les dés étaient jetés, il était devenu un être irrécupérable pour la société.

Moins d'un an après son coup d'éclat, lors d'une bagarre, à la cafétéria, avec un détenu meurtrier, il le tua accidentellement et fut condamné à une sentence à vie avec possibilité d'une libération conditionnelle, mais seulement après 15 ans de détention ferme dans un pénitencier fédéral.

Quelques mois, après sa condamnation il fut envoyé dans une autre prison. Le goût de vivre le quitta et il s'en suivit 2 tentatives de suicide et une période de découragement total qui sembla calmer ses ambitions de tout démolir autour de lui.

On pouvait dire que les rêves ne faisaient plus partie de sa vie et que les seuls qu'il avait, pouvaient être qualifiés de cauchemars.

Après avoir purgé un peu plus de six ans de la sentence qu'il avait reçue, une rencontre inattendue allait, cependant, bouleverser toute sa vie.

En fin de matinée, par un beau jour de mai, on lui amena un nouveau compagnon de cellule.

Lorsqu'il franchit la porte, le regard du nouveau fit le tour rapidement de cette minuscule piaule d'à peine 2m X 4m

Sur le mur gauche, il aperçut, dans le coin près de la porte, une toilette sans siège et un minuscule lavabo en acier inoxydable. Puis un peu plus loin, une table et deux chaises reliées par la même structure et dont la base était ancrée dans le plancher comme celle que l'on retrouve dans les restaurants-minute. Elle était surmontée de l'unique lumière qui ornait le plafond.

Devant lui il entrevoyait une minuscule fenêtre

équipée de barreaux à l'extérieur. Percée à une hauteur inaccessible pour la vue à partir du plancher, elle ne permettait pas de voir la cour intérieure sur laquelle elle donnait. Malgré tout, à l'occasion, on pouvait percevoir une aération minimale lorsqu'elle était entrouverte par une journée claire, en plus de jeter dans la pièce un certain éclairage naturel. Les faisceaux ensoleillés qui la transperçaient, apportaient dans le cachot un rayon d'espoir qui était très apprécié par ses occupants.

Finalement du côté droit il remarqua les deux derniers morceaux qui composaient le mobilier du logement : une armoire en métal, ancrée au mur, et un lit à deux niveaux, boulonné au plancher.

Étendu sur son lit, Étienne jeta un coup d'œil rapide vers le nouveau venu. Il semblait être âgé d'une trentaine d'années, presque au seuil de la quarantaine. De taille moyenne, il n'était ni trop gros, ni trop grand et arborait un visage plutôt doux dont les traits semblaient imbibés d'une tristesse indéfinissable.

L'hôte de la cellule ne répondit pas au salut plutôt inquiet, que le nouvel occupant lui lança. Il se retourna pour faire face au mur, démontrant ainsi, son peu d'intérêt à développer une nouvelle relation.

Sylvain Mailloux, le nouveau détenu, ayant aperçu brièvement le visage de son colocataire, ressentit immédiatement une certaine crainte face à son compagnon de cellule. Il ne prit que quelques secondes pour déposer son bagage sur le lit supérieur qu'on venait de lui attribuer. Fouillant rapidement dans son sac, tout en évitant de bousculer le lit de « Lucifer », il en sortit un livre volumineux qui arborait une magnifique reliure en cuir. Il s'assit par terre, aux pieds du lit et sans plus de préambule, se mit à

lire avec tant d'intensité, qu'on pouvait facilement présumer que cette lecture était d'une importance capitale.

Se retournant sur son lit et abandonnant sa position face au mur, Étienne maugréa lentement ces quelques mots :

- Eh! le nouveau, déplace ton cul et assieds-toi de sorte que je puisse te voir, compris?

Sans perdre de temps, Sylvain se leva et alla s'asseoir à la table adossée au mur opposé, tout en demandant, d'un ton résigné :

- Ça ira, ici?

- Ouais ! fut l'unique réponse à sa question.

Baissant la tête, le néophyte se replongea dans sa lecture sans plus attendre.

Un certain temps s'écoula ainsi avant qu'une cloche annonce que l'heure du repas était arrivée et que ne débute le rituel de l'institution pour la visite triquotidienne à la cafétéria.

Chacun se place debout, face à la porte au fond de la cellule. On ferme les portes des cellules de ceux qui viennent à peine de revenir des ateliers, de l'école ou du gymnase, puis on fait le décompte des prisonniers. Quelque 15 minutes plus tard, les portes s'ouvrent à nouveau, pour permettre aux prisonniers de sortir se mettre en rang dans le corridor qui longe leur cellule. Puis, le cortège bien aligné, amorce en silence, sa marche habituelle vers le réfectoire de la prison.

Trois fois par jour, 365 jours par année, on refait le

même scénario sans jamais rien altérer.

Tout doit être ordonné, tout doit être prévisible. Aucune déviation n'est permise. Vu de l'extérieur, on peut facilement confondre cette routine avec celle du bétail que l'on déplace vers d'autres pâturages.

Sylvain s'installa derrière Étienne et l'accompagna passivement jusqu'au retour à leur cellule.

Les portes des cellules refermées, on procède à un nouveau décompte, puis 15 minutes plus tard on ouvre les portes à nouveau afin que chacun retourne à ses activités jusqu'à 14h30.

Le silence reprenait place dans le cachot et dans le quartier carcéral, c'était l'heure de la sieste pour ceux qui n'allaient pas aux activités. Puis, dans une heure, les portes des cellules s'ouvriront à nouveau pour permettre la sortie dans la cour.

Évitant de trop faire bouger le lit, Sylvain grimpa rapidement à l'échelle du lit afin de se coucher sur le niveau supérieur.

Étienne déposa sa carcasse sur le matelas du bas et ferma les yeux sans plus attendre.

La cloche se fit de nouveau entendre une heure plus tard pour annoncer la récréation extérieure.

La ballade extérieure est un moment privilégié. Le seul qui permet aux prisonniers de partager le même toit, de la société dont ils se sont exclus : le ciel. Qu'il soit gris ou bleu, ensoleillé ou pluvieux il forme toujours le plus beau plafond qui soit pour cette population isolée.

Il leur permet de rêver à la liberté qu'ils ont perdue.

Durant ces moments prisés, certains se promènent en rond pendant que d'autres s'accotent contre les murs et plusieurs en profitent pour discuter de tout et de rien.

Des ballons-paniers offrent aux plus sportifs un moyen de brûler leur surplus d'énergie tandis que des bancs disposés ici et là servent, la plupart du temps, de point de rassemblement à ceux qui préfèrent profiter du grand air sans trop bouger. Plusieurs autres se promènent en parcourant lentement le contour de cette enceinte.

Étienne se dirigea, dès la traversée de la barrière, vers un tabouret placé un peu à l'écart du groupe.

Personne ne lui en contesta le droit.

Tous savaient que ce n'était même pas négociable. Il en avait fait le choix et c'est ainsi que les choses se dérouleraient pour la prochaine heure.

Il s'y assit et fixant son regard sur Sylvain, il commença l'étude de son nouvel acolyte. À première vue, il le trouva bien frêle et bien gêné. Il mesurait à peine 1,70m et pesait un peu plus de 61kg. (*Vraiment pas de quoi impressionner la galerie.*)

Il avait le visage d'un pousse-papier et des manières plutôt délicates, sans toutefois ressembler à un efféminé.

Pendant qu'il l'observait faire les cent pas, le long du mur de béton un livre à la main, Étienne se demandait bien comment il avait pu aboutir dans ce repère de crapules. Il ressemblait davantage à un jésuite qui circulait en lisant son bréviaire plutôt qu'à un bagnard en récréation.

Comme si quelqu'un voulait acquiescer à son raisonnement, il entendit soudain une voix qui s'écriait vers son centre d'observation :

- Eh! le curé, je pense que tu t'es trompé d'église, ce n'est pas ici que tu vas avoir la chance de rencontrer Jésus-Christ, mais si ça ne te dérange pas trop, je suis sûr que tu vas avoir la chance de rencontrer une maudite belle gang de Christs.

À ces mots, presque tous les rôdeurs de la cour s'éclatèrent d'un rire bruyant suivi de plusieurs applaudissements.

Les gardiens furent attirés par ce vacarme soudain et en moins de deux minutes, afin de s'assurer de bien garder le contrôle, une bonne partie des geôliers arrivèrent dans la cour pour faire entrer tout ce beau monde et les acheminer vers leurs quartiers respectifs.

Loin de les calmer, cette mesure ne fit que les exciter davantage et c'est dans un chahut total qu'ils rejoignirent leur cellule.

De retour à leur piaule, aussitôt la porte refermée, tout en s'étendant sur son lit, Étienne prit la parole :

- Le moins qu'on puisse dire, minus, c'est que tu as le don de faire déplacer la foule! Pourtant, t'avais bien l'air d'un curé dans la cour avec ton bouquin.

- On finit toujours par ressembler à ce que l'on est, se contenta de répondre le nouveau.

- Tu m'en diras tant, comme ça c'est toi qui vas prendre la place de l'aumônier! s'exclama Étienne avec un petit air

moqueur.

- Malheureusement, je ne suis ici qu'à titre de prisonnier et non comme homme de Dieu.

Se levant comme s'il était éjecté par un ressort et saisissant le livre que son compagnon tenait toujours à la main, le doyen de la cellule s'écria :

- Arrête de te payer ma gueule, si tu ne veux pas que la tienne change de forme! T'as compris!

Ouvrant le précieux volume à la première page, il y lut avec stupéfaction :

« BRÉVIAIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ».

Pendant ce temps, le propriétaire du saint livre se dirigeait vers la table du cachot et répondit :

- Loin de moi l'idée de rire de toi, je suis vraiment prêtre devant Dieu et devant les hommes.

- Mais, bout de Chr... Que fous-tu dans cette sale galère?

- On m'y a envoyé pour y purger une peine de 5 ans. J'ai tué, accidentellement un enfant, avec mon auto parce que j'étais en état d'ébriété.

Étienne le regarda d'un air interrogateur et lui jeta un « Raconte! » qui ne laissait aucune place pour une échappatoire. Se relevant et marchant vers la fenêtre inutilisable pour la vision extérieure, le religieux captif débita son récit.

- C'était il y a 3 ans. J'habitais dans une petite municipalité des Cantons de l'Est. Cela faisait 2 ans que j'occupais le poste de curé de l'église régionale. C'était quelques jours

avant Noël. Épuisé par les réunions préparatoires à Noël, mais heureux que tout soit prêt pour la grande fête, j'avais accepté une invitation à souper chez des amis paroissiens.

Apéritifs et amuse-gueules furent suivis d'un repas bien arrosé qui lui se clôtura, par un café espagnol. Lancé dans une conversation palpitante sur les problèmes de l'église actuelle, c'est accompagné d'une « crème de menthe renforcie » que j'acceptai l'invitation de me rendre au salon pour poursuivre notre dialogue.

Vers 22 h quand je me levai pour quitter, je dus me reprendre à deux fois avant de me retrouver debout en équilibre, plus ou moins stable sur mes jambes. Mes hôtes, aussi réchauffés que moi, me demandèrent si tout allait bien... « Bien sûr, leur répondis-je sans attendre, n'ayez aucune crainte, c'est un peu difficile de se relever de fauteuils aussi confortables, croyez-moi? »

À vrai dire, je ne croyais pas que mes facultés étaient aussi affaiblies. En sortant, l'air était frais et fouetté par le vent, je fus persuadé que j'étais en mesure de conduire. Je n'avais que 15 minutes à parcourir pour me retrouver au presbytère.

J'avais préchauffé l'auto avant mon départ. Quand je me suis assis au volant, il faisait déjà trop chaud pour quelqu'un qui n'a pas toute sa tête, mais malgré tout, je n'eus pas trop de difficulté à reculer dans l'entrée de cour et je ne m'aperçus même pas, en braquant l'auto pour entrer sur le rang, que la roue avant avait calée un peu dans le fossé rempli de neige durcie. J'aurais pu m'arrêter là...

À peine à 3 km le rang se termine par un arrêt et rejoint ainsi une route principale. J'ai failli fauché la pancarte tellement je l'ai frôlée de près avec mon véhicule

qui s'immobilisa presque rendu au milieu de la chaussée. Je dus tourner avec une roue sur l'accotement pour réussir à prendre la direction désirée.

Un peu avant l'entrée de la ville, il y a une fourche à droite qui rejoint la route principale.

C'est de ce côté que devait me rattraper le destin.

Une auto y était déjà engagée quand je la percutai de plein fouet. Le conducteur, le père de l'enfant, fut projeté violemment sur le siège et n'eut que quelques contusions grâce à sa ceinture.

Cependant, sa petite fille de 8 ans, assise à ses côtés, fut projetée vers la porte. Sa tête, percutant la vitre brutalement, elle se fractura le crâne. Elle n'eût aucune chance.

Je vous épargnerai le récit des procédures et des étapes qui précédèrent le procès. Quant à celui-ci, il fut très court, car j'avais refusé d'être représenté par un avocat, ayant toujours reconnu ma culpabilité et ayant bien l'intention de subir la peine que je méritais.

Voilà, c'est en gros ce qui explique ma présence dans cette cellule. Et je peux vous assurer que je purgerais 10 fois cette peine, si cela pouvait redonner la vie à cette enfant.

Le masque de Satan, qu'arborait en permanence l'acolyte du clerc, prit soudain une apparence plus humaine lorsque sortirent de celui-ci ces paroles qui concluaient le récit de Sylvain :

- Ouah! Pas facile ton affaire...

- Ça va, je ne suis pas seul dans cette épreuve. Puis tout en lui tendant la main pour reprendre son bréviaire, il laissa entendre doucement : j'ai Sa Parole pour m'aider à passer au travers.

C'est ainsi qu'Étienne commença à connaître celui qui avec le temps, la patience et l'amour de Dieu parviendrait à le faire sortir de sa misérable vie de bagnard.

Après six mois de cohabitation, les deux comparses auraient dû être séparés, mais la direction de la prison constata, rapidement, que ce compagnonnage améliorerait bénéfiquement les comportements de « Belzébuth ».

Après deux ans, Sylvain aurait dû être changé de pénitencier, mais voilà, le rayonnement du prisonnier clérical semblait contribuer indéniablement à la réhabilitation de plusieurs détenus.

Chaque mardi soir, on pouvait retrouver nos deux compères à la chapelle du pénitencier, là où avait lieu une rencontre avec des bénévoles. Une vingtaine de prisonniers et une dizaine de bénévoles, des deux sexes, s'y retrouvaient pour fraterniser.

Les détenus appréciaient grandement ces visites qui leur permettaient d'échanger, avec des gens normaux, sur leurs valeurs humaines et spirituelles. Ils se sentaient considérés et importants pour quelqu'un. Leur égo se relevait et ils vivaient plus facilement leur isolement dans les jours qui suivaient.

Sylvain avait découvert sa nouvelle mission envers le Seigneur.

Étienne fit connaissance avec un Dieu de bonté,

d'écoute et de compassion qui prenait forme sous les visages de bénévoles. Malgré son masque repoussant, il fut accueilli sans préjudice. Malgré son langage hargneux, lors de ses premières rencontres, on continua à lui parler avec gentillesse et intérêt.

On lui donnait, peu à peu, une richesse qu'il n'avait jamais connue : l'amour humain.

Les deux années qui suivirent sa rencontre avec Sylvain, le virent s'épanouir et commencer à rayonner dans son milieu. On ne le craignait plus. On venait même, lors des récréations, marcher avec lui pour bavarder de tout et de rien.

Il trouva la force et l'appui nécessaire pour cesser de consommer. Et par-dessus tout ça, la direction de la prison lui confia de plus en plus de petites choses à faire et il en prenait un réel plaisir sentant qu'enfin on lui faisait confiance.

Lors d'un partage avec son compagnon de cellule, il fit bientôt la découverte d'un Grand Rêve, celui qui changerait sa vie de façon définitive.

- Dis-moi, Étienne as-tu déjà songé à demander une libération conditionnelle? lui demanda tout bonnement son confesseur.

- Je ne crois pas que ce soit possible. Pas avec mon vécu.

- As-tu un avocat qui s'occupe de ton dossier?

- Ils m'en avaient attiré un, lors de mon procès pour meurtre, mais il y a belle lurette que je n'ai plus entendu parler de lui. Il fit une pose et regardant son interlocuteur avec l'air d'un enfant qui demande un bonbon à sa maman : crois-tu que

j'aurais une chance?

- Mon ami, j'en suis convaincu. Tu n'es plus un danger pour la société. Tu travailles très fort pour obtenir ton diplôme de mécanicien et tout le monde peut témoigner de ton bon comportement social et même de ton dévouement envers ceux qui en arrachent le plus. Il est temps que tu demandes à voir un avocat pour t'aider à préparer ta demande de libération. Ce ne sera pas pour demain, mais qui sait, peut-être plus tôt que tu ne le crois.

Le Grand Rêve d'Étienne venait de prendre forme. Liberté! Oui, Liberté! Celle qu'il n'avait jamais connue. Celle d'un homme amoureux de la vie. Celle d'un homme qui sait que l'amour véritable existe. Celle d'un homme qui a hâte de la donner sans attendre rien en retour. Celle d'un homme déjà libéré!

Rien ne fut facile, car son dossier était lourd pour ne pas dire, trop lourd. Quatre avocats de l'assistance publique refusèrent son dossier avant que Sylvain ne fasse appel à l'aide de son évêque pour fournir un avocat à sa brebis retrouvée.

On lui fournit une avocate sans grande renommée. Une manifestante des droits de l'homme qui n'hésitait pas à prendre pancarte par-dessus pancarte pour manifester pour les grandes causes humanitaires, telles que « l'égalité des salaires pour les femmes », « la lutte contre l'exploitation des travailleurs du tiers monde », « la lutte contre la force militaire déployée par nos voisins du sud partout à travers la planète ».

Elle était tellement occupée par toutes ces bonnes causes, qu'elle ne plaidait qu'à l'occasion devant les tribunaux, pour des procès de démunies ou de femmes

battues.

Sa moyenne au bâton n'était pas mauvaise, mais elle n'avait jamais eu de cause criminelle ou de remise en liberté à défendre. C'était une première pour elle et elle l'avait acceptée seulement parce qu'on la lui avait présentée comme une cause humanitaire.

Rendez-vous fixé par téléphone, quelques jours auparavant, Christiane Vaillancourt se présenta donc au poste de garde avec 45 minutes d'avance sur l'horaire fixé. On lui avait fait part des procédures qu'elle devait subir avant son entretien avec son client. Signature du registre, dépôt de cartes d'identité et d'effets personnels dans une case verrouillée et inspection corporelle par détecteur de métal.

Un stylo en plastique et une petite tablette lui fut remis en plus du dossier du détenu.

Après son introduction laborieuse dans le bloc carcéral (on y pénètre qu'en franchissant de petits corridors terminés par 2 portes dont l'ouverture individuelle et alternative est contrôlée électriquement) elle fut acheminée vers une petite salle de rencontre.

Elle put ainsi profiter de quelques minutes pour se familiariser un peu plus avec le dossier de détention de son protégé.

Quand Étienne, avec son visage tatoué, eut franchi la porte de la petite pièce, menotté et bien escorté, sa défenderesse se leva de sa chaise rapidement et ne put éviter un certain mouvement de recul face à cette apparition plutôt allégorique.

Dans le dossier qu'on lui avait remis, elle avait bien lu qu'il avait le visage tatoué, mais jamais elle n'avait pu s'imaginer un tel fiasco.

Il avait très bien perçu l'effet qu'il avait fait sur son avocate et dès qu'il fut assis, les pieds attachés à la table (c'était la procédure avec les criminels de son espèce) et que ses gardes du corps eurent disparus, il s'empressa de prendre la parole :

- Mille excuses pour l'effet que mon déguisement vous a créé, mais n'en tenez pas compte S.V.P. J'ai bien changé depuis ce geste stupide qui handicape mon apparence. Je suis plutôt un bon diable, aujourd'hui, et c'est pour ça qu'on m'a permis de vous avoir comme avocate.

Toujours un peu nerveuse, elle s'avança vers lui et lui tendit la main tout en se présentant :

- Maître, Christiane Vaillancourt. Comme vous le savez, je suis mandatée par Mgr. Jubainville pour essayer de vous obtenir une libération conditionnelle. Puis, tout en s'asseyant, elle l'invita à lui raconter brièvement son histoire, car ils ne disposaient que d'une heure pour ce premier entretien.

Au cours des semaines qui suivirent, après avoir vérifié la pertinence d'une demande de libération conditionnelle dans le cas d'Étienne Lamoureux, maître Vaillancourt se présenta une fois la semaine au pénitencier à sécurité maximale.

Ils préparèrent ensemble les formulaires nécessaires. Durant les mois qui suivirent, la défenderesse consacra plusieurs heures à élaborer une plaidoirie qui se devait d'être impeccable afin d'obtenir une libération pour son client.

Ce fut une réussite extraordinaire. Elle avait su tracer, devant les juges, le parcours difficile et douloureux de son client depuis sa plus tendre enfance. Elle avait su diminuer sa responsabilité dans le meurtre de son codétenu, démontrant qu'il avait été victime d'une provocation malsaine de la part de ce dernier.

Elle avait su rehausser les efforts personnels qu'il avait fournis pour sa réhabilitation et le changement radical que le temps avait opéré dans ses attitudes et ses comportements.

Enfin, elle avait pu faire voir, aux juges qui avaient le pouvoir de le libérer, un visage humain, derrière le masque difforme que projetaient les stigmates de son tatouage.

Elle avait su lui obtenir une libération conditionnelle.

Cependant, les portes ne pouvaient pas s'ouvrir si facilement pour celui qui ressemblait à s'y méprendre à Satan.

Il le savait, Sylvain le savait, les bénévoles le savaient et la direction de la prison également. Le monde extérieur ne pouvait accueillir un spectre ambulante. Il fallait trouver un moyen pour corriger cette folie de jeunesse.

Est-il possible de redonner à ce visage une apparence normale? Pourra-t-on effacer tous ces tatouages? Combien cela coûtera-t-il? Qui voudra payer pour cela? Combien de temps faudra-t-il pour accomplir une telle tâche?

Autant de questions auxquelles le jugement n'avait pas la capacité de répondre et qui vinrent assombrir le Grand Rêve d'Étienne.

Comme il se détestait d'avoir fait une telle folie.

Comment pourra-t-il s'en sortir? Pourrat-il vraiment retrouver la liberté un jour? Son moral était à son plus bas. Après une telle victoire, qu'est-ce que la vie pouvait bien lui réserver comme cauchemar?

Il avait besoin d'aide et son compagnon de cellule avait bien compris cela.

Le clerc se mit donc en devoir de répondre à toutes ces questions le plus rapidement possible. Il venait de troquer son rôle de SEMEUR DE RÊVES pour celui de Supporteur de Rêves.

À l'aide des bénévoles du mardi soir, il trouva les réponses à toutes ces questions.

Oui, c'était possible de faire disparaître un tatouage et cela grâce aux techniques du laser. Il faut s'attaquer aux pigments qui composent le tatouage, le pigment étant de l'encre à l'état solide dans la peau. À l'aide d'un laser, on cible seulement l'encre du tatouage. Parce que sa longueur d'onde est unique, lorsque le faisceau atteint sa cible (l'encre) celle-ci est pulvérisée en microparticules qui sont projetées à l'extérieur du corps. Cette action occasionne une sorte d'égratignure de la peau, mais cela est moins douloureux que les piqûres du tatouage original.

En général les plaies occasionnées ressemblent à de petites brûlures et prennent entre un à deux jours pour se cicatriser après avoir été recouvertes d'une pommade et d'un léger bandage.

Malheureusement, le tatouage ne disparaît pas en une seule séance il faut habituellement entre trois à cinq

sessions avant que 95 % du dessin ne soit disparu et il est impossible d'exécuter plus de 25 à 35 cm carrés à la fois. Ce qui signifie que cela peut prendre des mois avant que le tout soit complété, car chaque séance doit être espacée de trois à quatre semaines.

Donc, pour sortir Satan de son enfer plus de 24 mois seront requis... si tout va bien.

Quant au coût d'une telle opération, il est astronomique. Selon les informations reçues, il pourrait atteindre la somme faramineuse de plus de 20 000 \$.

Voilà donc les informations que transmirent les bénévoles à « M. Le Curé » et que celui-ci dut convertir en bonnes nouvelles pour son unique paroissien.

Sylvain attendit que le soleil soit au rendez-vous, dans la cour de récréation, pour transmettre, à Étienne, le résultat des recherches sur la possibilité du « détatouage » de son visage.

C'était par une belle journée du début d'octobre.

Les deux érables qui ornaient la cour rayonnaient majestueusement de toutes les couleurs automnales. Les feuilles colorées qui voltigeaient autour des promeneurs de la récréation semblaient semer la gaieté parmi leurs rangs et la paix semblait régner dans cet enclos carcéral.

Déambulant, côte à côte, on pouvait deviner que nos deux compères partageaient une conversation très prenante :

- C'est exactement comme je te l'avais dit, Étienne, il est possible, de nos jours, d'effacer des tatouages et de corriger

l'erreur que tu as commise il y a quelques années et de redonner à ton visage son aspect normal. Malheureusement, cela ne pourra pas se faire en quelques jours et tu devras t'armer de patience et profiter du temps nécessaire pour faire cette correction afin de mieux préparer ta sortie.

- Qu'est-ce que tu entends par m'armer de patience? Trois mois, six mois?

- Il faudra plutôt compter deux ans, peut-être même trois s'il y a des complications médicales. C'est un procédé assez long, car il faut recommencer les mêmes traitements de deux à quatre fois avant de faire disparaître l'encre complètement et il faut laisser le temps aux plaies de guérir entre chaque opération. De plus, il nous faudra trouver un moyen de ramasser beaucoup d'argent avec l'aide des bénévoles, car c'est un procédé qui coûte très cher.

- Si je comprends bien, je suis encore très loin du jour de ma liberté?

- Ce n'est pas si terrible que cela, Étienne, mais il vaut mieux que tu sois bien conscient de la réalité. C'est la meilleure façon de pouvoir y faire face.

Secouant la tête, de gauche à droite tout en gardant les yeux fermés, Étienne donnait vraiment l'impression d'avoir reçu une condamnation à mort. C'est bien beau, pensait-il d'avoir obtenu une libération conditionnelle, mais à quoi pouvait-elle bien servir s'il lui était impossible d'en jouir?

- Je sais que ce n'est pas facile mon ami, mais maintenant que tu as gagné la première bataille et que tu sais comment gagner la deuxième rien ne peut plus t'empêcher d'atteindre la liberté que tu désires depuis si longtemps. Il y a toute

une équipe de bénévoles derrière toi sur laquelle tu peux t'appuyer pour finir le chemin commencé.

- Mais, Sylvain, on dirait que tu ne réalises pas qu'il n'y a pas que le temps que cela prendra, mais aussi, que je n'ai pas la possibilité de gagner beaucoup d'argent en prison. Combien as-tu dit que j'aurais besoin?

- Je n'ai encore rien dit! Mais on a mentionné environ 20 000 \$.

Interrompant leur promenade et reprenant son mouvement de tête, de gauche à droite tout en gardant les yeux fermés, il s'exclama :

- C'est encore pire que je croyais... Avant que j'aie ramassé cette somme, ma peine totale aura été purgée...

- Étienne! Tu n'as pas le droit de te laisser abattre. Trop de gens, y compris moi-même, t'ont accompagné dans ton rêve de liberté pour que tu le laisses tomber.

Dès demain, une dizaine de bénévoles ont déjà promis de se mettre à la recherche des fonds nécessaires. J'ai demandé à rencontrer personnellement le directeur de la prison pour lui faire part de tes besoins et de voir avec lui où nous pouvons solliciter de l'aide financière. Je suis sûr que nous trouverons une solution à ce petit problème.

Quant au temps nécessaire pour les traitements, cela te donnera la chance de prendre de l'expérience et de te perfectionner encore un peu plus en mécanique de camions comme tu voulais le faire. Ce qui te donnera beaucoup plus d'opportunités de pouvoir trouver du travail rapidement lors de ta sortie.

Comme tu peux le constater, c'est peut-être une opportunité plus intéressante encore que celle de sortir dans deux ou trois mois avec un bagage de connaissances beaucoup plus pauvres.

Pendant que Sylvain prononçait ces paroles d'encouragement, Étienne voyait son rêve de liberté s'effondrer. Comment se pouvait-il qu'après tant d'années et d'efforts qu'il ne soit pas encore arrivé au bout de sa vie de misères ?

Pourquoi devait-il encore attendre tout ce temps et redoubler d'efforts pour avoir accès à la liberté comme tout le monde? Comment Dieu pouvait-il tolérer de telles choses? Qu'avait-il bien pu faire pour mériter autant de souffrances depuis sa naissance? Seigneur que le monde est injuste.

La cloche qui annonçait la fin de la récréation se fit entendre et le retour aux cellules s'amorça lentement. Étienne, qui n'avait plus que le goût d'oublier tous les mots qu'il venait d'entendre, ne désirait plus que de se retrouver rapidement dans sa cellule, où enfin, il pourrait fermer les yeux, pour recommencer un nouveau rêve : celui qui pourrait le sortir de cet enfer.

Sa déprime ne dura pas très longtemps. Son ami et confrère de cellule, les bénévoles du mardi, l'aumônier de la prison et même le directeur s'empressèrent de lui faire voir à quel point il était près du but. On réussit à lui faire découvrir les avantages que ce temps d'attente pourrait lui apporter pour la préparation de son retour vers le monde qu'il avait quitté depuis plus de huit ans.

Enfin, un donateur imprévu se manifesta dès les premiers jours de la collecte. Il contribua pour plus de la

moitié de la somme requise afin de payer les spécialistes. Cela permit que la chirurgie débute dans le mois qui suivit cette conversation.

Trente-deux mois plus tard, Étienne franchissait les portes de la prison pour ne plus jamais y revenir. Par sa persévérance et l'aide de son entourage, il avait finalement atteint son Grand Rêve, LA LIBERTÉ!

Quant à Sylvain, sa peine terminée, il demanda à son évêque de l'envoyer en mission au Brésil pour quelques années. Il ne se sentait toujours pas digne de reprendre son rôle de pasteur dans une paroisse du Québec. Du moins, pas tout de suite.

Il avait besoin d'un peu plus de temps et de vivre, plus profondément, le don de soi pour se pardonner son moment de négligence qui avait causé la mort d'un enfant. Il demeurera marqué toute sa vie pour un verre de trop...

Durant la dernière année de son incarcération, Étienne eût la permission de travailler à l'extérieur du pénitencier. Grâce au beau-frère d'un bénévole, qui possédait un garage dans la région, il put acquérir une bonne expérience dans le métier qu'il avait appris. Dès sa sortie, son employeur temporaire lui proposa un poste permanent et c'est ainsi qu'il décida de s'établir dans un petit village non loin du pénitencier.

Cela faisait déjà 3 ans qu'il était sorti de prison quand il m'accompagna dans mon coma.

Lorsqu'il acceptait un accompagnement comme le mien, son employeur lui permettait de modifier son horaire de travail selon les besoins du moment. Il lui faisait totalement confiance.

Ce type de bénévolat était la façon qu'il avait choisi de « remettre au suivant » l'aide qu'il avait reçue pour son rétablissement.

Son plus cher désir était de contribuer à la réhabilitation d'autres prisonniers... Non pas de détenus d'un centre carcéral (*Il y avait passé beaucoup trop d'années déjà*), mais des prisonniers captifs de leurs maladies : coma, amnésie passagère, maladie mentale, etc...

Il ne se doutait pas que, grâce à ses accompagnements, il deviendrait, inévitablement, un SEMEUR DE RÊVES.



**CHAPITRE 8 :**  
**VICTOIRE SUR LE COMA**

Les jours et les semaines passèrent, mais mon corps refusa de faire d'autres démonstrations.

Deux mois s'écoulèrent ainsi. Les visages de mes visiteurs devinrent de plus en plus tristes. Les conversations se déroulaient maintenant entre ces derniers. C'est comme si on avait oublié que j'existais. J'avais maintenant l'impression d'être devenu un meuble.

Un seul maintenait le cap sur son rêve de pouvoir parler avec moi : mon ami Étienne.

Comment pouvait-il encore trouver l'énergie de passer une partie de ses nuits avec moi, assis dans son fauteuil. Je sentais, parfois, qu'il continuait à se reprocher son passé houleux, et que son service à mes côtés lui apparaissait sûrement comme une sentence à faire dans la communauté.

Une bonne nuit, sans aucun avertissement, laissant son lit de fortune, il s'approcha de moi et me prenant la main, il la serra tellement fort, que j'ai cru qu'il allait la fracturer. Approchant sa bouche de mon oreille il me chuchota, d'un ton très autoritaire :

- Bon, écoute Serge, cela fait déjà un petit bout de temps que l'on vit ensemble. Je t'ai tout dit de moi-même. Je t'ai donné plusieurs nuits, assis dans ce fauteuil. Alors, je crois que je mérite bien une bonne nuit de repos dans mon lit. Donc, si tu as un peu d'égard pour moi, tu vas ouvrir tes yeux, maintenant, afin que je puisse aller fermer les miens chez moi, comme les gens normaux. Compris?

Étienne avait fait ses devoirs. Il avait lu plusieurs livres sur les comas. Il connaissait, maintenant, ce qui fait

que quelqu'un peut tomber dans le coma et ce qui fait que quelqu'un peut sortir du coma. Il avait la certitude que son rêve, de me voir sortir de cet état végétatif, était réalisable.

Quelques jours auparavant, il avait lu qu'à certaines occasions, suite à une crise de découragement, un proche, d'une personne comateuse, s'étant emporté, avait réussi à la faire sortir de son état léthargique. C'est pourquoi cette nuit-là, il s'était dit : « Je vais te secouer assez fort, mon ami, que tu n'auras pas le choix de réagir. »

Comment pouvais-je refuser d'obtempérer à un tel discours. Il avait mis tellement d'effort à cultiver son rêve que je me devais de l'accompagner dans sa réalisation.

Aussi, entrouvrant les yeux, pour laisser couler des larmes de souffrance, générées par le serrement de l'étau que créait sa poignée de main, je lui lançai le message qu'il était en train de me la briser.

Quant à lui, il laissa couler une larme de joie tellement il était fier du résultat de son entreprise.

Il savait que la partie était gagnée.

Il me garda éveillé quelques heures. Je ne parvenais pas encore à émettre de sons, mais la faible lueur d'espoir que dégageaient mes yeux, à travers l'entrebâillement de mes paupières, parlait plus fort que les paroles que j'aurais pu dire.

Il ne courut pas tout de suite prévenir le personnel de garde, tout comme s'il avait voulu que l'on savoure sa victoire en tête à tête...

Au petit matin, dès l'arrivée de Gaby, il courut vers

elle, l'embrassa sur les deux joues et lui déclara tout de go :  
- Victoire! ma chère, victoire! Viens voir il n'y a plus aucun doute Monsieur a décidé de réintégrer son monde. Il est conscient et a ouvert les yeux comme tu peux le constater.

Éloignant mon accompagnateur de son chemin, l'infirmière se dirigea immédiatement vers mon lit et constatant la véracité des dires d'Étienne, elle se pencha sur moi pour m'embarrasser tout en déclarant :

- Ne bougez pas, surtout ne bougez pas, je vais chercher le médecin tout de suite et je reviens sans tarder. *(Elle avait sûrement dit cela sans réfléchir, comment peut-on bouger quand ça fait des mois que l'on est alité comme moi?)*

À peine fut-elle sortie, je décidai de fermer les yeux en attendant la visite du docteur.

Dès que je les eus fermés, je m'éveillai subitement dans mon « Corridor de Rêves» où m'attendait mon Saint Formateur.

- Bonjour Serge! j'espère que tu as fait un bon voyage et un bon entraînement?

- Bon voyage... si l'on veut... *(Que croit-il? Qu'on s'amuse quand on a une vie de légume...)* Pour ce qui est de mon rôle de SEMEUR DE RÊVES, ce ne fut pas si mal sauf que le rêve n'a pas été capté et réalisé par la bonne personne.

- Tu sais, quand on sème un rêve ce n'est pas toujours dans le jardin où on a semé qu'il est récolté. Tout dépend de l'ardeur du jardinier. Dans ce cas-ci, ceux qui t'aiment n'ont pas suffisamment cultivé leur rêve et c'est pour cela que c'est Étienne que tu as décidé de récompenser, en lui permettant de faire la récolte.

- Comment cela? « Que j'ai décidé de récompenser »

- Bien sûr, n'est-ce pas toi qui as ouvert les yeux?

- Oui, mais avant j'étais incapable de faire aucun mouvement. Pourquoi ai-je pu tout à coup ouvrir les yeux?

- Oh! Tout simplement, parce que tu as réalisé qu'Étienne irait jusqu'au bout de son rêve, celui de t'accompagner dans ta sortie du coma, et cela peu importe le temps qu'il faudra. Alors, tu as su que ta pratique de SEMEUR DE RÊVES était terminée et qu'il était temps de revenir dans ton « Corridor de Rêves » pour apprendre la prochaine étape, c'est-à-dire :

**CHOISIR UN RÊVE RÉALISABLE**, afin qu'il puisse se rendre jusqu'au bout. Logique, n'est-ce pas?

- Oui ! répondis-je pour appuyer ses dires.

- Cependant, aussi logique que cela puisse paraître, tu serais étonné de voir combien de rêves s'effondrent à cause de ce petit détail. On oublie de vérifier si les conditions sont gagnantes.

Exemple. Un jour on découvrira une planète avec des caractéristiques similaires à celles de la terre, mais elle sera située dans un autre système planétaire à plusieurs années-lumière de la terre. L'atmosphère de cette planète permettra, peut-être, à un être humain d'y vivre... Plusieurs pourront être tentés d'y investir des sommes astronomiques dès qu'on aura prouvé cet état de choses. Alors, dis-moi, qu'est-ce qui rend ce rêve irréalisable?

- Ben! C'est sûrement la distance à franchir qui représente des milliers d'années-lumière si je ne me trompe, non?

- Bravo! Tu as vu juste, mon ami. Car comme tu peux le constater, même avec des véhicules spatiaux très rapides et sophistiqués, cela prendrait des milliers de générations avant qu'un être humain puisse franchir une seule année-lumière.

- Étienne a donc choisi un rêve réalisable, celui de t'aider à sortir du coma.

- Maintenant, si nous revenons à ton rêve scout. Tu avais fait le même type de choix en souhaitant devenir louveteau. Dès que l'occasion s'est présentée, lors de la visite de l'animateur à l'école, recevant d'autres informations qui pourraient alimenter ton rêve, tu décidas de le cultiver et, ainsi, tu as franchi la troisième étape vers sa réalisation.

En résumé,  
pour qu'un rêve devienne réalité, il faut :

- Se donner du temps pour en découvrir un.

- S'assurer qu'il est réalisable.

- Puis, finalement, le cultiver pour qu'il prenne vie, tout comme le fait un bon agriculteur avec ses semences.

- C'est captivant, lui répondis-je tout emballé, est-ce que cela signifie que je suis devenu un SEMEUR DE RÊVES?

- Mais bien sûr, mon ami, tous et chacun de nous sommes des semeurs de rêves dès notre naissance. Cependant, toi, tu es en train d'approfondir toutes les étapes que nous devons franchir pour qu'un rêve se réalise et tu as très bien compris tes premières leçons. Nous pourrions donc poursuivre plus rapidement que je ne l'avais prévu.

Retournons analyser ton rêve scout.

Tu as pu constater, très vite, que pour le réaliser, il y aurait plusieurs obstacles sur ton chemin.

Les gens qui nous entourent ne sont pas toujours emballés par nos rêves. Souvent, par leurs attitudes, leurs paroles ou leurs gestes, ils deviennent, parfois sans le vouloir, des « Démolisseurs de Rêves », un peu comme ton ami Éric quand il a dit que : « *Les louveteaux c'est une bande de tapettes* ». Tu as donc cessé de jouer avec lui pour un certain temps. En d'autres mots, tu t'es éloigné d'un « Démolisseur de Rêves » qui croisait ton chemin.

C'est la quatrième étape qu'il faut souvent franchir, c'est-à-dire :

- S'éloigner des « Démolisseurs de Rêves ».

Heureusement, il n'y a pas toujours des « Démolisseurs de Rêves » sur nos routes comme tu as pu le constater avec Étienne dans ton cas personnel. Tout le monde qu'Étienne croisait souhaitait que tu sortes du coma. Par bonheur, aucun de ceux qui doutaient que tu t'en sortes ne faisait partie de son entourage.

Fréquemment, on rencontre toujours d'autres personnages, beaucoup plus intéressants, qui contribuent par de bonnes paroles et de simples gestes à nous aider à poursuivre notre rêve, ce sont ceux que l'on nomme les « Supporteurs de Rêves ».

Dans ton aventure scout, ce rôle fut joué, à deux reprises, par ton ami, Alain, quand il a dit : « *Ben, non, tu sais bien qu'Éric a dit ça parce qu'il est jaloux et qu'il est sûr que ses parents ne voudraient pas qu'il devienne louveteau.* »

Et, encore, quand il t'a supporté, la veille de la réunion, dès que tu as manifesté des doutes : « *Bon, qu'est-ce qui te prend encore? Toi qui rêves de faire partie de ce groupe depuis toujours, tu ne vas pas reculer?* » Quant à Étienne, il recevait quotidiennement les encouragements de Gaby.

Voilà donc, la cinquième étape :

- Se rapprocher des supporteurs de rêves.

- Bon, je crois qu'il serait temps que tu retournes auprès de ton ami, car tu n'es pas sorti complètement de ton coma. À bientôt!

Cette salutation à peine terminée, pendant que son image s'effaçait je voyais réapparaître les murs de ma chambre d'hôpital.

Étienne n'était plus là, mais il y avait un attroupement autour de mon lit. J'avais l'impression que j'avais gagné un fan-club. Tous me regardaient comme si j'étais une vedette qui devait donner un spectacle. Je promenais mes yeux de l'un à l'autre lentement, pendant que le médecin me disait :

- Serge, essayez de parler, S.V.P..

J'avais beau bouger les lèvres, aucun son ne sortait. (*C'était marrant... Eux aussi faisaient de même, tout comme on ouvre la bouche lorsqu'on nourrit un bébé...*)

Sans me toucher, il commanda :

- Essayez de bouger la main gauche.

Je réussis à le faire, après plusieurs efforts, et pour ma performance, j'ai eu droit à un magnifique : « Bravo! »

- La droite maintenant S.V.P. Extraordinaire!

Tout en poursuivant ses acclamations, il me fit faire l'inventaire de tous mes membres de cette façon, puis il reprit la parole :

- Savez-vous depuis combien de temps que vous êtes inconscient? Cela fera bientôt trois mois. Aussi, ne vous en faites pas si vous ne parlez pas immédiatement. Ce sera peut-être un processus très lent avant que vous puissiez recouvrer la parole, mais je suis sûr que vous y arriverez. (*Voilà un « Supporteur de Rêves », pensai-je, instantanément.*)

Ayant prononcé ces paroles encourageantes, comme tout bon médecin, il griffonna quelques mots sur son bloc-notes et poursuivit sa visite matinale.

Pendant que l'infirmière prenait ma pression, maman qui venait d'arriver et d'être informée de mon état s'approcha de mon lit, toute souriante, pour m'annoncer, elle aussi, que je pourrais bientôt leur parler et reprendre une vie normale.

Dans les jours qui suivirent, on me fit suivre des traitements de physiothérapie, au lit, afin que je puisse récupérer l'usage minimal de mon corps.

Quant à Étienne, il venait en moyenne deux heures par jour, tous les soirs, pour essayer de m'aider à retrouver la parole. Mais la tâche n'était pas facile.

Dès que je pus m'asseoir dans mon lit, on me transféra au Centre de Réadaptation de Montréal, afin que je puisse réapprendre à marcher. C'est à cet endroit que j'ai découvert le plus grand nombre de « Supporteurs de Rêves ». Les physiothérapeutes et les bénéficiaires sont de

remarquables machines à compliments.

Chaque jour, ils fournissent, sans compter, une nourriture morale, capable d'amener n'importe qui à réaliser ses rêves de revivre normalement, c'est-à-dire : marcher seul, écrire à nouveau, manger sans aide, etc...

Un autre mois s'écoula avant que je puisse aller vivre chez mes parents. (*Je n'aurais jamais cru devenir un enfant boomerang, un jour...*)

J'ai dû accepter, pour un certain temps, de marcher à l'aide d'un déambulateur afin de maintenir mon équilibre et que la musculature de mes jambes se renforce suffisamment pour me porter sans aide. De plus, je n'avais toujours pas retrouvé complètement la parole.

On ne peut pas s'imaginer à quel point cela est terrible de ne pas pouvoir s'exprimer. On est persuadé d'avoir quelque chose à dire. On se sent comme prisonnier, même si on peut se déplacer. On étouffe. On rêve de crier, même si on déteste le bruit. On sombre dans le découragement.

On oublie vite le rêve qui nous habite et qui doit nous redonner la parole.

Pire encore que tout cela, il y a les paroles imprégnées de doutes, prononcées par vos proches, qui sont assurés que vous ne les entendez pas : « Tu crois qu'il pourra reparler un jour? Certains ne retrouvent jamais la parole suite à un accident vasculaire cérébral. Que va-t-il pouvoir faire, arrangé ainsi. » (*Comme ils sont nombreux ces "Démolisseurs de Rêves", et comme ils peuvent être près de nous, à l'occasion...*)

J'attends impatiemment l'arrivée de mon ami Étienne. Il vient maintenant deux fois la semaine pour faire une marche avec moi. Il est bientôt 18.30 heures. En l'attendant, je me suis déjà habillé le cœur comme le renard dans le Petit Prince de Saint-Exupéry, comme il est doux d'avoir un ami.

On sonne. La porte s'ouvre et j'entends :

- Bonsoir Serge, le temps est magnifique. Prêt pour une longue marche? Il n'attend plus de réponse de ma part. Il m'apporte ma canne (J'ai encore la difficulté avec ma jambe gauche) puis il m'aide à me lever et à marcher vers l'extérieur.

- Ça ne va pas fort, aujourd'hui, n'est-ce pas? Me lança-t-il dès que nous fûmes sur le trottoir. (*On dirait qu'il lit en moi.*) Je sais que tu dois être découragé de ne pas pouvoir me parler, mais, mon ami, c'est un privilège qui se mérite. Tu n'as qu'à demander à ceux qui me connaissent... (*J'aime bien ses blagues à l'occasion, mais aujourd'hui, j'aurais pu m'en passer.*) Me regardant du coin de l'œil, et constatant mieux mon état lamentable, il poursuivit :

- Est-ce que tu crois que c'est vraiment facile de faire la conversation tout seul? Je commence à avoir hâte que tu « sonores » un peu. Je suis sûr que plusieurs sont persuadés que tu ne pourras pas recouvrer la parole. Eh bien! moi je te dis qu'il est temps de les faire mentir!

La semaine dernière, j'ai eu une bonne idée. Je te propose, donc, de venir avec moi pour quelques jours dans un endroit où on apprend à parler à des sourds. Ah! Ah! Je vois que ça te plaît déjà... (*J'avais à peine souri, mais il était hyper positif, si vous voyez le genre...*) Si après cette expérience auprès des sourds, toi qui peux entendre parfaitement, tu ne réussis pas à parler... Eh bien! on

trouvera autre chose.

Décidément, si on avait tous un « Supporteur de Rêves » comme Étienne à nos côtés, tout deviendrait possible. Non seulement il se colle sur moi, mais en plus, il m'éloigne des « Démolisseurs de Rêves », sans que ces derniers s'en rendent compte. *(Merci Seigneur!)*

Cette nuit-là, je fis un saut dans mon « Corridor de Rêves ». Je tenais absolument à discuter avec l'archange Gabriel.

- Tiens, tiens, une petite visite en passant, s'exclama-t-il à mon arrivée.

- Bon je crois que j'ai vu suffisamment de « Démolisseurs de Rêves » et de « Supporteurs de Rêves », j'ai compris la leçon, alors, pouvons-nous passer à l'enseignement suivant?

- C'est toi qui le sais, mon ami. N'est-ce pas toi l'étudiant? Il n'attendit pas de réponse et reprit immédiatement. *(Je ne sais pas pourquoi je désire recouvrer la parole, plus j'y pense, plus elle me semble inutile... Tout le monde parle pour moi.)*

Parmi toutes les étapes que tu dois franchir pour réaliser un « Grand Rêve », la sixième étape est celle qui t'aidera à le garder présent à ton esprit de façon permanente, donc tu dois :

### **EN FAIRE UNE REPRÉSENTATION GRAPHIQUE.**

Il est très difficile de désirer quelque chose que l'on ne voit pas. L'homme s'est rendu compte, très vite, que la représentation même artificielle de ses rêves pouvait l'aider à développer son désir de les voir se réaliser. C'est pour

cette raison, depuis que le monde existe, que l'on a, tant bien que mal, essayé de représenter tout ce que l'on désire obtenir.

Que ce soit sur les murs de son habitat, comme l'homme des cavernes, ou sur le frigo, comme l'homme moderne, on aime bien afficher ce que l'on souhaite obtenir.

Les hommes ont fait des dessins et des peintures du ciel, un lieu dont ils rêvent tous depuis la nuit des temps. *(Même s'ils désirent y aller le plus tard possible... et surtout sans mourir.)*

Aujourd'hui, on peut dire que l'on retrouve très souvent sur les portes de leur réfrigérateur ou sur leurs babillards, des photos de sites enchanteurs qu'ils aimeraient visiter ou encore une photo d'une auto ultra luxueuse qu'ils rêvent de posséder un jour.

Mais, est-ce vraiment de « Grands Rêves? » Pourtant, ils devraient, par l'image ou la photo, rendre toujours présent à leur esprit, le rêve ultime qu'ils chérissent afin de ne jamais le perdre de vue dans leur quotidien. Tu ne crois pas?

- Sûrement! répondis-je, sans hésitation.

- Je crois que c'est cela qu'Étienne essaie de faire en voulant te montrer l'image de gens qui tout comme toi « Rêvent de parler ».

- Je ne sais pas, mais chose étrange, j'ai le pressentiment qu'il a vu juste. Rien que d'y penser j'en ai les mots à la bouche... *(Je crois qu'il fit un petit sourire pour me remercier de lui avoir permis de reprendre son souffle, une seconde fois..)*

- Tu sais, reprit-il aussitôt, ce que je trouve d'extraordinaire dans ce bonhomme, qui te sert de mentor dans ta réhabilitation, c'est qu'il m'aide en même temps à te montrer plusieurs étapes dans le développement des rêves. Ainsi, dès que tu seras à l'école des sourds, je suis sûr que tu franchiras sans effort particulier, la septième étape, c'est-à-dire :

## **FRÉQUENTER DES CONSTRUCTEURS DE RÊVES.**

Tu constateras par toi-même à quel point cela peut devenir facile d'échafauder des rêves quand on côtoie ceux qui ont pris l'habitude d'en construire. En d'autres mots : on prend vite l'odeur des moutons à vivre avec le troupeau. *(Sur le coup je ne compris pas très bien le message, mais quand je me mis à côtoyer, au quotidien, les professeurs et les bénévoles de l'école pour les sourds, je sus, rapidement, que je venais de découvrir l'odeur des moutons...)*

Il fit quelques pas vers un autre lieu et se retournant, il dit :  
- Bon je crois que deux étapes à la fois c'est suffisant pour le moment. À bientôt!

Puis il se volatilisa dans le décor. *(Comme d'habitude...)*

C'est toujours pénible de sortir du « Corridor de Rêves », tout y est tellement agréable. Jamais plus je ne l'éviterai. *(Maintenant, que j'ai découvert que j'en avais un et que j'ai trouvé le moyen d'y accéder facilement, pourquoi m'en passerais-je?)*

Je dormis peu cette nuit-là. Je pensais à ce « bonhomme » *(comme l'avait si bien identifié Saint Gabriel)* qui avait décidé de m'accompagner dans mon rêve de guérison. Avait-il encore un « Grand Rêve »?

L'école Oraliste, où Étienne m'amena, est située à Québec et telle que l'a décrite la brochure qui la présente, elle est « spécialisée en éducation des enfants sourds qui communiquent en langue française parlée. »

Son modèle d'intervention repose sur le développement de bonnes compétences en lecture et en écriture, sur le développement cognitif et sur l'acquisition de connaissances générales. Elle aide les élèves sourds à solidifier les fondements académiques qui leur permettront de vivre une intégration scolaire et sociale réussie. » (*J'ai soudain l'impression qu'il me prend pour un ignorant...*)

À notre arrivée, nous avons eu droit à un genre de comité d'accueil. C'était plutôt embarrassant, car les 3 ou 4 enfants qui étaient venus nous chercher, pour nous guider vers la classe, ne cessaient de parler tous ensemble.

Leur désir de parler me faisait penser à celui qu'une bande d'enfants pourrait éprouver en découvrant une boîte de bonbons. On ne posait pas de questions... On n'attendait pas de réponse... (*Peut-être devrais-je dire : on n'entendait pas de réponse... après tout, ils souffrent de surdité.*) Leur joie de vivre fut communicative. Ce joyeux vacarme, occasionné par leurs monologues éveilla en moi toute une gamme d'émotions oubliées depuis des mois et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

Aussitôt arrivé dans ma nouvelle classe, on se fit un devoir de me présenter à mes nouveaux compagnons d'études tout en leur faisant comprendre que je n'étais pas une personne atteinte de surdité comme eux, mais qu'avec leur aide et celle de leurs professeurs, ils espéraient me permettre de récupérer la parole rapidement.

Je dois dire que mes études dans cette  cole ne

furent pas très longues. Étienne avait vu juste. C'était très motivant de côtoyer ces enfants qui ne pouvaient que percevoir ce qu'ils disaient, mais qui n'arrêtaient pas pour autant de vouloir communiquer comme tout le monde, par la parole.

Quand je les entendais articuler des mots avec difficulté et les prononcer comme un robot, pour certains d'entre eux, on peut dire que cela activait mon adrénaline et me poussait à faire des pas de géant pour retrouver la parole et un bon langage. Je recouvrai donc un débit normal de la parole en moins de trois semaines.

Étienne venait me voir les fins de semaine afin de me faire parler le plus possible. Il ne posait que des questions qui demandaient d'être développées, exemple :

- On m'a dit que tu avais été marié et père de deux enfants, parle-moi donc de cette belle période de ta vie... Raconte-moi comment est arrivé l'accident qui a chamboulé ta vie du jour au lendemain... etc.

On peut dire qu'il est très tenace quand il veut obtenir quelque chose. C'est un vrai pit-bull... il ne lâche pas le morceau facilement. (*Dieu merci...*)

Le soir de ma graduation (*journée où je pus faire un discours et raconter une histoire sans être obligé de m'arrêter à chaque 2 mots pour réfléchir...*), nous décidâmes de célébrer cette victoire dans un bon restaurant à l'aide d'un copieux repas bien arrosé d'un excellent vin rouge. C'était un merveilleux médicament qui continua à me délier la langue (*Si vous voyez ce que je veux dire. . .*). Du moins, c'est ce qu'affirmait mon thérapeute amateur.

De retour à ma chambre, un peu dans le brouillard de

l'alcool, je m'étendis sur le lit et en moins de deux secondes je me retrouvai de nouveau, face-à-face, avec vous savez qui, dans mon « Corridor de Rêves ».

- Tiens, tiens, on dirait que tu as un peu de difficulté à te concentrer... La même chose est arrivée à Noé il y a à peine quelques siècles. Tu t'en souviens?

- Je ne suis pas très sûr à quelle occasion, mais je crois me souvenir que c'était après le déluge, l'eau s'étant retirée, les vignes avaient fourni de magnifiques raisins dont Noé et ses fils avaient produit un vin délectable. Pour célébrer, ils avaient arrosé ça copieusement. C'est ça, non?

- C'est bien, ça!

- Vous ne trouvez pas que la comparaison est plutôt boiteuse étant donné que lui et ses fils étaient ivres, ce qui est loin d'être mon cas.

- Donc si je comprends bien, tu es prêt pour le prochain enseignement.

- Oui, lui répondis-je sans trop d'enthousiasme. (*J'aurais préféré, de beaucoup, me reposer sans sa sainte formation...*)

- Bon! Comme tu as pu t'en rendre compte, il faut continuellement alimenter ou cultiver nos rêves. Pour ce faire, on se doit d'être accompagné et de s'entourer de gens qui sont prêts à nous supporter par leurs éloges et leurs compliments en plus de nous soutenir quand on traverse des moments de découragement. Cependant, en tout temps, il faut être prêt, en son for intérieur, à remettre notre rêve sur « le métier » tant et aussi longtemps qu'il n'est pas réalisé.

Cela peut signifier qu'il faille, parfois, y apporter quelques modifications, si nécessaire, ou encore le rebâtir entièrement si des embûches majeures risquent d'en empêcher la réalisation.

En d'autres mots, la huitième étape est de :

**SAVOIR PRENDRE LE TEMPS DE S'ARRÊTER** pour réfléchir où on en est rendu et apporter les changements nécessaires afin que nos rêves demeurent réalisables.

À titre d'exemple d'une personnalité qui n'a pas eu peur de remettre son « Grand Rêve » sur le métier, aussi souvent qu'il fut requis, je vais te raconter la vie de Charles Goodyear. (*Bon, je sens que ça va tourner un peu plus vite...*)

Il fut le père de la vulcanisation, c'est-à-dire : l'opération qui consiste à améliorer la résistance du caoutchouc au moyen d'un traitement au soufre. En d'autres mots, le père de la découverte qui permit d'utiliser efficacement le caoutchouc. Tu sais, ce magnifique produit fabriqué à partir du latex de l'hévéa ou si tu préfères, l'arbre à caoutchouc. (*J'ai parfois l'impression qu'il me prend pour un idiot... Qui ne connaît pas ce que c'est que le caoutchouc?*)

Né en 1800 dans la ville de New-Haven, Connecticut aux États-Unis, ce monsieur fut quincaillier pendant plusieurs années avant de faire faillite en 1834.

Horriifié par la quantité de gens qui se noyaient lors des naufrages à cette époque, il avait mis au point une nouvelle valve pour des gilets de sauvetage et c'est pour présenter cette dernière qu'il se rendit à New York et qu'il entra un jour dans un magasin pour rencontrer le directeur de la compagnie Roxbury India Rubber, le premier manufacturier américain de produits en caoutchouc.

Aussitôt, ce dernier l'informa que son entreprise était au bord de la faillite parce que les produits fabriqués en caoutchouc ne résistaient pas à la chaleur et que, par temps chaud, ils se déformaient et redevenaient des masses de caoutchouc difformes. Pour démontrer qu'il ne lui mentait pas, il l'amena avec lui dans l'entrepôt et lui fit voir des milliers d'articles retournés par des clients insatisfaits.

Au début des années 1830, il y avait eu un genre de « Ruée vers le Caoutchouc », un peu comme « La Ruée vers l'Or ». Tous croyaient faire fortune en fabriquant des produits avec cette gomme imperméable découverte au Brésil. Mais après maintes expériences on n'arrivait toujours pas à contrôler cette substance qui devenait dure comme du bois par temps froid et molle comme de la mélasse quand la température excédait 30 °C.

C'était la première fois que Charles Goodyear avait l'opportunité de prendre du caoutchouc dans ses mains d'adulte.

Il en fut fasciné et c'est ainsi qu'il découvrit le « Grand Rêve » qui allait hanter toute sa vie. Il déclara d'ailleurs un jour : « Il n'y a, sans doute, aucune substance inerte, sur cette terre, qui stimule autant l'esprit. »

De tous côtés il se mit à emprunter de l'argent afin de poursuivre ses expériences. Il essaya de mélanger le caoutchouc avec toutes sortes de poudre afin de le rendre moins collant. Mais cela ne fonctionna pas.

Il ne parvenait pas à rembourser ses dettes et fut jeté régulièrement en prison par ses créanciers.

Cependant, même en prison il poursuivait ses expériences pétrissant et roulant la pâte de caoutchouc

sans arrêt.

Sa famille vivait bien pauvrement, mais, de discipliner ce produit pour les besoins de l'homme était devenu pour lui la mission que Dieu lui avait confiée.

- Bon Saint Gabriel, vous ne trouvez pas que c'est exagéré de tripoter du caoutchouc pendant que sa femme et ses enfants meurent de faim et de penser que c'est là, une mission confiée par Dieu?

- Tu as 100 % raison, Serge, et il faut, constamment, faire attention pour que nos « Grands Rêves » ne deviennent pas les « Grands Cauchemars » de ceux qui nous entourent.

Si tu permets, je continue, et tu pourras ainsi, constater que nous devons souvent nous arrêter et apporter des changements pour que nos rêves deviennent réalité.

Un jour il crut qu'il avait trouvé la formule idéale en mélangeant de la poudre de magnésie, un produit que l'on trouvait en pharmacie. Il persuada donc un ami d'enfance de lui prêter de l'argent. Toute la famille se mit de corvée et fabriqua dans leur cuisine, durant l'hiver, des centaines de couvre-chaussures en caoutchouc séché à la poudre de magnésie. Mais l'été arriva et toute la belle production fondit en une pâte difforme.

Les voisins se plaignaient continuellement de mauvaises odeurs, alors il déménagea à New York pour poursuivre ses expériences. Un ami lui procura une chambre dans un vieil immeuble ce qui devint son laboratoire.

L'un de ses beaux-frères n'en pouvant plus de voir sa sœur et ses enfants dans un si triste état vint le voir et en le sermonnant lui déclara que le caoutchouc était mort.

Il lui répliqua, immédiatement : « C'est moi qui le ressusciterai. »

Après cinq années de travaux infructueux, il déménagea au Massachusetts sur une ferme. Heureusement pour sa famille, les fermiers qui étaient ses voisins ont vite remarqué leur état de pauvreté et, régulièrement, ils donnaient du lait aux enfants et leur permettaient de ramasser des pommes de terre pour se nourrir. Voilà dans quel état il avait amené la qualité de vie de sa famille, en poursuivant son rêve que tous croyaient impossible.

C'est en 1939 après plusieurs expériences avec du soufre que la grande découverte qui allait bouleverser le monde vit le jour.

Se présentant au magasin général pour démontrer son dernier mélange, plusieurs des clients présents se mirent à rire de lui. D'un caractère pourtant très doux, il s'emporta et brandissant une poignée de gomme collante dans les airs, celle-ci lui glissa des mains et tomba sur le poêle brûlant.

En la récupérant, il s'aperçut qu'au lieu de fondre, et de devenir molle, elle avait durci comme un vieux cuir brûlé. De plus autour de la partie calcinée, il constata que cela formait un collier élastique, mais tellement modifié que c'était devenu une nouvelle substance.

Il avait finalement obtenu un caoutchouc étanche. Mais, il n'en était pas pour autant au bout de ses recherches.

Il passa des heures et des heures à faire cuire des morceaux de caoutchouc, dans du sable chaud, au bout d'une broche comme des guimauves, en les plongeant dans l'eau bouillante ou en les pressant entre 2 fers chauds,

avant de découvrir la bonne formule.

Au printemps il se rendit à Boston pour y trouver des amis qui pourraient le financer. N'en trouvant aucun et n'ayant point d'argent pour payer son hôtel, il fut jeté en prison. Quand il revint à la maison, il apprit que leur dernier nourrisson était décédé. Incapable de payer des funérailles il dut transporter le cercueil dans un vieux chariot emprunté, qui servait habituellement aux travaux de la ferme.

- Mon bon Saint Gabriel, vous ne trouvez pas qu'il exagérait un peu? En être rendu à transporter le corps de son fils au cimetière avec une brouette pour la moulée...

- Tu as parfaitement raison, Serge et parfois même, les rêves sont si profondément ancrés que les rêveurs inconscients oublient très vite combien de gens ils peuvent sacrifier sur le chemin de leur réalisation. Je disais donc, avant que tu ne m'interrompes, que M. Goodyear découvrit, finalement, que pour la cuisson, l'application de vapeur sous pression à environ 270 °F était la meilleure formule et donnait des résultats uniformes.

- Comme tu as pu le constater, dans ce récit, au cours de toutes ces années infructueuses, l'inventeur de la vulcanisation s'est arrêté à plusieurs reprises pour modifier ses recettes, et cela, tant et aussi longtemps qu'il n'a pas réalisé son rêve.

J'avais écouté sa merveilleuse histoire, étendu sur mon lit et j'avoue que j'ignore comment j'ai pu faire pour ne pas m'endormir en sa présence, tellement j'étais éméché.

Je suis sûr qu'il s'en rendit compte, car dès qu'il eut terminé, il me dit :

- Bon, je crois que tu ne peux plus absorber rien d'autre

cette nuit, alors, je te reverrai à un autre moment pour ton prochain enseignement.

Pour une fois, ce fut moi qui l'ai pris de vitesse...  
Croyez-le ou non, je le fis disparaître...

Eh, oui! Je fermai les yeux avant même qu'il ne s'évapore dans la nature...



**CHAPITRE 9 :**  
**LA VIE REPREND SON COURS**

7 h 30 : je m'éveille lentement malgré l'heure à laquelle j'ai pu m'endormir. (*Peu importe l'heure ou la condition dans laquelle je m'endors, je m'éveille toujours à la même heure, 7 h 30...*)

Je m'étire le bras afin de saisir l'oreiller qui se trouve à côté de moi. (*Vous savez, celui de la partenaire invisible qui occupe l'autre moitié de ces lits d'hôtel toujours trop grand pour une seule personne.*) L'ayant plié en deux, je la glisse sous mon oreiller et parviens, en un tour de main, à me fabriquer un fauteuil de lit, plus ou moins confortable.

M'étant installé, paresseusement, les deux bras repliés sous la tête, je jetai un coup d'œil distrait autour de moi.

À la gauche du lit, directement sous la fenêtre, se profilait la petite table de travail qui m'avait servi de compagnon de soirée pendant ce précieux temps passé à Québec. Elle avait porté mes repas sur le pouce, mes livres, mes travaux et mes moments de découragement en toute simplicité. Elle était devenue une compagne attentive à plusieurs de mes besoins.

Dans le coin gauche, une lampe de lecture sur pied surplombe un fauteuil à oreillettes tout de cuir vêtu. Comme il était réconfortant et doux de m'y retrouver pour une lecture de détente, avant de me coucher.

Sur le mur, face au lit, se dresse le meuble principal de la pièce. D'une architecture sobre, construit avec un bois de première qualité, il donne une allure plutôt luxueuse à la chambre. Composé de trois sections : une commode surmontée d'une lampe, un meuble de télévision au centre et une autre commode pour recevoir les valises, il devint rapidement le premier personnage de ma journée. Il me

transmettait toute l'information sur le monde extérieur. C'était le seul qui avait le pouvoir de parler. Je le mettais également à contribution toutes les fois que la solitude me gagnait.

Comme c'est drôle, pensais-je à ce moment, de constater que je puisse avoir un moment de tendresse envers les meubles qui accompagnent mon quotidien. *(Serait-il préférable, à l'occasion, de laisser mon esprit se promener sans but très précis? Qui sait, combien de belles choses pourrait-il m'apprendre sur mes proches et mon environnement?)*

Je vivais un moment de sérénité.

Puis le téléphone sonna subitement, comme pour me rappeler à l'ordre.

- Allo! répondis-je en décrochant.

- Salut, jeune diplômé, tu as bien dormi?

- Non! Pas vraiment, et toi? J'avais reconnu la voix de mon ami Étienne. *(Qui d'autre aurait eu le front de m'appeler à une heure pareille?)*

- Eh bien! Moi si. Alors, je te conseille de t'habiller promptement, car je te ramasse dans quelques minutes pour que nous puissions prendre un bon petit déjeuner avant notre départ. De combien de temps as-tu besoin?

- Étant donné le peu de choix, que tu proposes, disons une vingtaine de minutes, ça ira?

- D'accord ! À tantôt.

En moins de deux, j'échangeai donc un fauteuil de lit relaxant pour une douche revigorante. Puis, durant l'attente, de mon visiteur, j'en profitai pour mettre de l'ordre dans mes bagages, préparant ainsi le départ inévitable qui suivra le petit déjeuner.

Pour moi, c'est toujours un peu triste de quitter un endroit qui m'a permis de faire de grands pas sur le chemin de la vie et particulièrement ce lieu qui vient de m'aider à retrouver le moyen de communiquer avec mes semblables. J'ai envie de dire, à voix haute, « Merci, mon ami, je ne t'oublierai jamais ». Mais voilà, j'ai encore beaucoup trop de respect humain pour me laisser aller ainsi, même si je suis seul...

On cogna à la porte, et dès que le verrou fut enlevé, elle s'ouvrit brusquement laissant entrer mon fidèle accompagnateur.

- Bon matin! me lança-t-il avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles. As-tu eu le temps de te décoller les yeux, ou dois-je le faire pour toi avec la débarbouillette?

- T'a t'on déjà dit que tes réveils matinaux étaient plutôt Rock-n-Roll? lui lançai-je en me dirigeant vers la porte.

- Non! Bien sûr. Qui oserait, s'en mordillerait les pouces...

Et c'est ainsi que se déroula la première heure qui précéda le départ de mon hôtel, en ce dernier jour de mon passage à Québec.

Moins de deux heures plus tard, nous roulions vers Montréal sous un merveilleux soleil d'automne. Le moulin à parole, qui conduisait, ne pouvant s'arrêter de moudre des phrases sans arrêt me disait à peu près ceci :

- Tu sais, mon ami Serge, dans quelque temps nos chemins vont s'éloigner l'un de l'autre et ça commence déjà à m'affecter. Je dois t'avouer que toutes ces heures passées en ta compagnie m'ont aidé à grandir.

- Tu ne crois pas que tu es en train de me voler ma réplique? C'est plutôt toi qui m'as aidé à grandir.

- Tout dépend de quel côté de la clôture on se trouve... Tu vois, tu es le premier inconscient que j'accompagne. (*Je me demande s'il n'y a pas une taquinerie derrière son inconscient...*) Ce ne fut pas facile. Je me suis senti bien seul à plusieurs reprises dans ce beau rêve de te voir revenir à une vie active.

- Pourtant, je te jure que tu n'étais pas seul. Tu connais très bien l'adage : « Qui ne dit rien, consent »... Alors?

- T'as raison, tu étais sûrement la petite voix intérieure qui me disait sans cesse : « Ne t'arrête pas, on y est presque. » De plus, tout au long de ta convalescence j'ai senti comme une présence divine autour de moi, un peu comme si un ange m'accompagnait. (*Si tu savais mon ami...*) Alors, tu vois, c'est bien plus beau du côté de ma clôture.)

Le temps s'écoula tellement vite avec cette conversation à l'eau de rose, (*Si vous saviez comme ça fait du bien à l'occasion...*) qu'avant midi nous étions revenus à la maison paternelle et que mon ami Étienne était reparti vers son monde.

Les semaines passèrent rapidement et ses visites s'espacèrent au même rythme. Mes parents continuaient de me traiter comme un enfant malade. Tout ce que je désirais, ils mettaient tout en œuvre pour me l'obtenir.

Une vraie vie de rêves. (*Peut-être même un cauchemar, par moment?*)

Je devenais de moins en moins autonome et je me sentais de moins en moins utile. Les jours passaient et je n'avais plus de visite de l'au-delà. Je me demandais même s'il avait perdu ma carte de visite.

Un jour, faisant une marche dans le parc, accompagné de Fido, le vieux chien de la maison, je m'arrêtai pour observer les enfants qui s'amusaient dans les manèges. Les écoutant partager leurs rêves : « Moi je veux devenir policier », « Moi je serai hôtesse de l'air, comme ma tante Patricia », « Et moi vétérinaire pour soigner les petits chiens malades », je m'aperçus tout d'un coup, qu'il était plus que temps de quitter la maison paternelle et de retourner me construire de nouveaux rêves chez moi.

Quand j'annonçai la nouvelle à ma mère, elle s'empressa de me dire que je n'étais pas encore prêt à vivre seul. Qu'après les mois passés dans le coma, je m'étais bien affaibli et que j'avais besoin d'aide pour reprendre mes forces. Que je devais manger de bons repas bien équilibrés et que je n'y arriverais pas seul.

C'est toujours difficile pour une mère de laisser partir ses enfants, même si c'est un deuxième ou troisième départ. Et je dois avouer que je n'aurais jamais cru que c'était toujours aussi difficile de quitter la maison familiale et de reprendre sa vie en main.

À peine arrivé chez moi je réalisai très vite qu'une absence prolongée de son domicile, même si quelqu'un avait veillé sur le maintien de la propriété, laissait toujours des séquelles.

En entrant dans la maison, je fus surpris de constater à quel point il était facile de se rendre compte que personne n'habitait cette demeure depuis un certain temps. Je ne peux pas dire que cela sentait mauvais, au contraire c'était surprenant de ne trouver aucune odeur. Tout logement, toute maisonnée ou tout lieu de vie est rempli des odeurs du quotidien des gens qui y vivent. Parfois c'est une odeur de cuisine, parfois c'est une émanation corporelle ou un baume de lavande artificiel, mais immanquablement il y a toujours des influences qui témoignent du style de ses occupants.

Dans mon « Chez-moi », il n'y avait plus aucune odeur. Ou plutôt si, l'odeur du vide avait envahi toute la place.

Le choc fut terrible et sans véritables raisons, je me sentis brusquement envahi par une immense tristesse. J'avais l'impression d'être disparu du monde où j'habitais.

Afin de les protéger contre la poussière, ma mère et ma sœur avaient cru bon de recouvrir les meubles avec des draps et des couvertures. À première vue, cela éveilla en moi un lot de souvenirs que j'essayais d'oublier. Je revoyais les meubles de la chambre principale et ceux de la chambre de ma fille qui avaient été recouverts pendant les mois qui suivirent l'accident qui me les avait ravis.

Je m'empressai donc d'enlever toutes ces protections et de les déposer sur la table de cuisine. Cela me demanda un effort extraordinaire et en m'assoiant dans mon fauteuil préféré pour récupérer un peu, je réalisai immédiatement à quel point ma condition physique était déficiente. (*Maman avait raison, j'étais encore bien faible pour prendre soin de moi...*)

À peine assis, une foule d'images m'assaillirent les unes, plus pénibles que les autres.

- Encore cette maudite croisée de la mort mon capitaine?

- À n'en pas douter, sergent Girard. Vous croyez qu'ils vont s'en tirer?

- La dame est déjà morte et la petite a peu de chance de s'en tirer, si je me fie aux commentaires que faisaient les ambulanciers avant leur départ.

Ces paroles, prononcées au milieu des éclairs rouges, bleus et jaunes formés par les gyrophares, je ne les oublierai jamais. Ce furent celles qui accueillirent mon réveil sur les lieux de l'accident, qui venait de m'enlever mes raisons de vivre.

La journée avait pourtant été magnifique. Elle faisait partie d'une de ces journées de plein air qu'on peut difficilement oublier.

Partis très tôt le matin, nous avons rejoint rapidement les glissades du mont Shefford. Micheline, Christiane et moi, formions une équipe de glisse extraordinaire. Maman à l'avant, fillette au centre et papa à l'arrière. Rien ne pouvait nous arrêter.

Au cours des descentes, les rires et les cris de joie de Christiane inondaient l'atmosphère et quand ceux-ci diminuaient au bas de la pente, Micheline, saisissant la petite dans ses bras, se laissait tomber sur le côté de la traîne sauvage tout en criant à son tour, lors de l'atterrissage dans la neige.

Puis ce fut le retour à la maison.

Repu de tant de bons moments et épuisé par le grand air, j'avais décidé de prendre la route secondaire pour retourner calmement chez nous. Peu de circulation et pas d'embouteillage.

Le pavé était sec et le temps très clair. Aucune raison valable ne pouvait justifier l'embarquée du camion semi-remorque qui heurta notre auto du côté passager. Le conducteur du mastodonte s'était assoupi et avait perdu le contrôle de son véhicule.

L'impact fut tellement fort que mon épouse se factura le crâne contre la vitre de la portière et mourut instantanément. Quant à la petite, assise dans son siège d'enfant, elle subit des fractures à la colonne vertébrale et des lésions internes qui eurent raison de son petit corps.

Je revécus ce drame en quelques minutes. Il se déroula à la vitesse d'un éclair et me jeta dans un moment de déprime extrême. Je ne pouvais contenir mes larmes, moi qui étais certain qu'après ces années de tristesse, je n'arriverais jamais plus à pleurer.

Je ne sais combien de temps je suis demeuré dans cet état avant de me ressaisir, mais, comme je ne pouvais pas me payer une nouvelle déprime, je savais que je devais réagir immédiatement.

Sans plus tarder, je me levai et ramassai les valises, laissées dans le portique, puis, ayant rejoint ma chambre à coucher, je me fis un devoir de remettre chaque vêtement à sa place sans tarder. Le tout terminé, je décidai de redonner vie à mon logement en passant un petit coup de vadrouille, en lavant la vaisselle des armoires et en mettant de l'ordre au sous-sol.

Cela devrait suffire pour éloigner de moi toutes les pensées négatives qui me bouleversaient.

Le premier jour passé, je me fis un devoir de me créer un nouveau mode de vie qui me permettra de reprendre mon travail dès que possible.

Levé à 7 h 30, petit déjeuner, gymnase 3 jours semaine de 9 h à 10 h, un saut à la bibliothèque 2 fois semaine, visites chez les parents et les amis, le cinéma le mardi soir, le magasinage, la préparation des repas, ainsi que les travaux ménagers, un peu de télévision et de lecture et le tout aura tôt fait de combler mon agenda.

Bien sûr, j'avais oublié toutes les autres petites activités, tel que visite à la banque, chez le dentiste et le médecin, etc... Il ne me fallut que très peu de temps pour recommencer à être « stressé » comme tout Nord américain normal. *(J'en suis même devenu à me demander si j'avais le temps de retourner au travail, tellement j'étais occupé...)*

Cependant, toutes ces activités ne comblaient pas ma solitude et il ne fallait pas que je m'arrête trop longtemps avant de replonger dans un état dépressif.

Il manquait des rêves dans ma vie.

J'avais bien celui du retour au travail, mais... cela ne suffisait pas à combler mes besoins pour être heureux.

J'avais beau crier, nuit et jour, après l'Archange qui m'avait annoncé que Dieu m'avait choisi comme « Semeur de Rêves », aucune apparition ni aucun signe ne suivirent mes appels à l'aide. Je ressemblais plus à un « Semeur de Cauchemars » qu'à un « Semeur de Rêves »...

Moins d'un mois s'écoula avant que je ne reprenne la forme physique nécessaire à mon retour au travail. En plus du « Gym », je lisais en marchant et pendant que je regardais la télévision, lors des commerciaux, je faisais du « step » pour ne pas ankyloser...

On peut dire que j'y avais mis le paquet.

Chaque fois que je cessais de bouger, je sentais qu'il était plus que temps que je retourne au boulot...

La convalescence était terminée et je me devais de reprendre toute ma vie en main.

Le lundi, pour plusieurs, est un jour qu'ils aimeraient voir disparaître de leur agenda. (*Je faisais partie de ces gens avant la dernière phase de ma vie...*) C'est un moment qui annonce la fin d'une période de réjouissance et de liberté (la fin de semaine) et qui sonne le début d'un long moment de stress, parfois incontrôlable (la semaine de travail).

Mais voilà, ce premier lundi de mon retour au travail prenait une tout autre forme... Il était désiré et attendu depuis un bon bout de temps. (*Pas autant que le petit Jésus, mais...*) Levé à 7 h, douché, habillé, nourri et souriant, j'étais prêt à partir en moins de 45 minutes. (*J'étais tellement heureux qu'on aurait pu me croire en train de jouer pour un commercial de « VIAGRA ».*)

Arrivé devant l'édifice qui abrite le bureau où je travaille, je m'arrêtai quelques minutes pour reprendre mon souffle. Je me sentais joyeux, mais craintif. Plein d'énergie et prêt à relever un nouveau défi, mais inquiet de ce qui allait se passer au cours des prochaines heures. Je revivais les mêmes émotions connues lors de ma première journée de travail... (*Il y avait de cela plusieurs années.*)

J'étais en avance de près de 45 minutes sur l'heure normale de l'entrée au travail.

Persuadé d'être la seule âme qui vive dans ce bureau j'avançais, en sautillant et en sifflant comme un gamin, dans l'allée formée par les divisions paysagistes qui partagent nos aires de travail.

Ce matin-là, on peut dire que j'étais un « Homme heureux ». (*Tout comme dans la chanson de Gilbert Bécaud, j'avais des ailes à mes sabots...*)

Approchant du cubicule, qui me servait de bureau, avant mon absence prolongée, j'entendis des bruits qui m'annonçaient la présence d'une autre personne dans ce qui était censé être mon enclos.

Mon instinct possessif prit alors le dessus sur le bonheur qui m'habitait. On était en train de violer mes quartiers.

Cessant immédiatement mes enfantillages, je m'avançai lentement vers l'ouverture qui sert de porte d'entrée, prêt à expulser l'intrus qui avait eu l'audace de pénétrer dans mes quartiers sans mon autorisation.

M'arrêtant sur le seuil de mon domaine pour en empêcher toute évasion, je constatai très vite que j'étais en train de commettre une très grosse erreur...

La personne qui s'y trouvait se tourna vers moi et se lança sans tarder, dans un plaidoyer d'excuses à n'en plus finir pour expliquer sa présence inattendue.

- Oh! Je m'excuse. Je ne devais pas être ici ce matin, mais comme je n'ai pas terminé le travail que j'avais commencé, que très tard, vendredi soir, je m'étais dit qu'en arrivant tôt

ce matin, je réussirais à débarrasser le bureau avant votre arrivée. Je présume que vous êtes M. Leblanc, celui qui occupe ce lieu de travail habituellement?

Me regardant avec son air interrogateur, elle continua son exposé en se présentant, sans attendre de réponse de ma part.

- Je me nomme Jasmine Dubreuil et je suis celle à qui on confia la tâche d'essayer de vous remplacer pendant votre convalescence.

Comment peut-on résister à de telles paroles (*Essayer de vous remplacer...*) et à un tel sourire? (*On dirait vraiment qu'elle est heureuse de me voir, même si on ne se connaît pas...*)

En moins de temps qu'il en faut pour qu'on nous présente, j'étais déjà conquis et j'étais prêt à excuser cette intrusion dans mon univers sans demander rien de plus en retour.

On ne peut pas dire que ce petit bout de femme soit une beauté extraordinaire, mais les paroles de la chanson de Jean-Pierre Ferland « C'est à trente ans que les femmes sont belles... » s'appliquent très bien dans son cas.

De taille un peu plus petite que la moyenne, elle arbore une silhouette plutôt agréable, quoique quelques livres en moins la rendraient irrésistible. Des cheveux courts, châtain pâle, définissent très bien son visage arrondi et lui donnent un petit air taquin. Quant à ses grands yeux rieurs, ils rivalisent très bien avec son sourire qui lui crée d'adorables fossettes.

Retrouvant rapidement mon calme et ma bonne

humeur, je lui débitai ce petit laïus :

- Oh! Ne vous pressez surtout pas pour ramasser vos affaires, car je ne devais pas être ici avant 9 h si j'avais respecté l'horaire normal. Alors, c'est plutôt moi qui devrais m'excuser. (*Hypocrite, pensai-je aussitôt...*) Que diriez-vous d'un bon café pour fêter mon arrivée et pleurer votre départ. (*Pas mal pour une entrée en matière, vous ne trouvez pas?*)

- Comme c'est gentil de votre part. Crème et sucre, S.V.P., me répondit-elle en me tendant la tasse qu'elle retira de la boîte qu'elle s'affairait à remplir de ses effets personnels.

Quittant les lieux, sans plus attendre, je me dirigeai allègrement vers le petit local qui nous sert de cuisinette.

Tout en marchant, j'examinai la tasse qu'elle m'avait tendue. (*C'est incroyable ce que ces petits accessoires peuvent nous dévoiler sur leur propriétaire*). Ainsi, en moins de deux secondes, je découvris que c'était une personne de famille. D'un côté, il y avait la photo d'un homme, fin de la trentaine (*que je présentai être son mari ou conjoint, comme on dit aujourd'hui...*) et de l'autre, l'image d'une petite fille. (*qui ne pouvait être que leur enfant...*). Ils formaient sûrement une famille heureuse. Ils arboraient tous deux un sourire qui reflétait parfaitement la joie de vivre.

Cela m'attrista sans aucune raison valable et je ne pus m'empêcher de penser que le bonheur des uns n'est pas nécessairement responsable du malheur des autres.

Tout en préparant le café, j'eus amplement le temps de me refaire un esprit plus positif et c'est le sourire aux lèvres que je repartis vers ma nouvelle connaissance.

De retour à mon poste de travail, je constatai

rapidement que j'avais affaire à une personne dont le savoir-vivre était impeccable. Le ramassage de ses effets personnels était terminé, la boîte était refermée et elle attendait debout à l'extérieur de mon bureau.

- Vous savez, ce n'était pas nécessaire de vous presser à ce point, m'exclamai-je, pour continuer à créer une atmosphère sympathique. Maintenant que vous avez vidé les lieux, je vais être forcé de travailler dès l'arrivée du patron. Moi qui croyais pouvoir me la couler douce ce matin, vous ne me donnez pas beaucoup de chance vous ne trouvez pas?

- Oh! vous savez, j'avais presque terminé lorsque vous êtes arrivé, alors, je n'ai pas eu besoin de courir pour terminer mon emballage. Merci pour le café, il semble vraiment très bon, termina-t-elle en acceptant la tasse présentée.

- Assoyez-vous sur ma chaise, je prendrai celle d'Yvon, lui dis-je tout en me déplaçant vers le cubicule de mon voisin.

- Vous avez une petite fille magnifique, poursuivis-je en lui pointant la photo sur sa tasse.

- Oh! Vous vous trompez, je ne suis pas mariée c'est un cadeau que mon père m'a donné quand il a su que sa petite fille, célibataire, allait travailler entourée de plusieurs hommes. Je ne sais même pas qui sont ces personnages, mais comme vous pouvez le constater par votre propre réaction son petit truc semble fonctionner à merveille.

Je ne pus m'empêcher de sourire du stratagème de son père et du plaisir étrange que me procurait cette information sur sa vie personnelle.

Toujours est-il que notre conversation se déroula jusqu'à l'arrivée de Jean, mon chef de groupe qui se dirigea,

vers nous dès son arrivée. Les formules de politesse d'usage terminées, il m'invita à le suivre dans son bureau où il désirait me remettre mes effets personnels qu'il avait pris la peine de ramasser lui-même dès le début de mon absence.

Jasmine me demanda si elle pouvait laisser sa boîte à côté de mon pupitre le temps qu'elle ferait une petite tournée pour saluer tout le monde avant son départ.

- Sans problème, lui dis-je tout surpris par sa déclaration, mais où allez-vous donc? Je croyais que vous ne faisiez que déménager d'enclos!

- Malheureusement non! Mon contrat s'est terminé avec la fin du projet que j'avais sur votre bureau vendredi dernier. Alors, comme je travaille à la pige, et que je n'ai rien en vue pour la semaine, je vais prendre quelques jours de repos avant de solliciter une nouvelle offre auprès des agences. Enchantée d'avoir fait votre connaissance et bon retour au travail me lança-t-elle avec un petit sourire en coin avant de se diriger vers le bureau de la seule autre dessinatrice de notre groupe.

Revenant à mon poste, près d'une heure plus tard, chacun m'ayant arrêté pour me demander des nouvelles lors de mon passage, je constatai avec tristesse que ma nouvelle rencontre avait déjà quitté nos locaux.

Je n'avais pas eu le temps de la connaître et je ne savais absolument rien sur son style de vie, mais tout en elle m'attirait comme un aimant. (*Serais-je victime d'un coup de foudre?*) Seul le futur pourrait répondre à cette question.

. La journée se termina comme elle avait commencé, je me sentais heureux. J'avais peiné démesurément afin de

me remettre dans le bain, mais j'étais sûr que je pourrais entamer un nouveau projet avant la fin de la semaine. J'étais fier de moi. J'avais donné le maximum et je pourrais me coucher pleinement satisfait, heureux du travail accompli.

La semaine allait prendre fin dans quelques heures quand je reçus un appel de mon ami Étienne qui tenait absolument à ce que nous nous rencontrions pour un 5 à 7 entre amis. C'est avec beaucoup de plaisir que je le retrouvai vers 17 h 30 au resto-bar « Le St-Hub ».

Arrivé le premier, j'avais déniché un petit coin où nous pourrions discuter en toute tranquillité. Une table à deux, côté fenêtre, juste à côté du foyer. (*Même un amoureux n'aurait pas pu trouver mieux pour faire sa grande déclaration...*)

Dix minutes plus tard, mon ami « le taupin » arriva me tendant une de ses palettes, qui lui sert de main, et après m'avoir égrabouillé les doigts, (*On aurait dit qu'il s'en faisait un plaisir...*) il se commanda une bière avant de s'asseoir et de m'interpeller par ses paroles amicales :

- Comment se porte mon pote après cette magnifique semaine de retour au travail?
- Exténué. Pas autant qu'après ma sortie du coma, il y a quelques mois, mais suffisamment pour rêver aux retrouvailles que je ferai avec mon lit dans quelques heures.
- Merveilleux! Enfin quelqu'un qui a vécu une semaine avec plénitude. Bon, maintenant raconte-moi ce beau cheminement qui semble te rendre si radieux.

En quelques minutes je lui fis un récit assez précis de ces quelques jours bien remplis, avant qu'il ne m'interrompe avec cette question plutôt indiscreète :

- Comment as-tu dit qu'elle se nommait, cette nouvelle venue dans ta vie?

Faisait semblant de ne pas bien comprendre sa question je répondis sans attendre :

- Mais de qui parles-tu? *(Il est toujours préférable de sembler plutôt distant quand on parle d'une femme qui nous attire avec un copain... Sinon! ça pourrait ressembler à une conversation entre filles, non?)*

Ce n'est pas très brillant de jouer à ce petit jeu avec un véritable ami comme Étienne et il me le laissa sentir dans la réponse qu'il me fit, avec un air plutôt ennuyé :

- Si tu n'as pas le goût d'en parler, mon ami, tu n'as qu'à le dire simplement. Mais, je t'en prie, ne joue pas à l'innocent avec un ami qui t'aime comme un frère. N'oublie jamais qu'on sent toujours profondément les vibrations de ceux que l'on estime quand ils vivent de belles choses.

Je ne pus m'empêcher de me sentir honteux de l'attitude que j'avais eue et je lui répliquai avec un sourire rempli d'excuses :

- Elle s'appelle, Jasmine et je t'avoue que c'est la première fois que je ressens de telles émotions envers une personne de l'autre sexe, depuis la mort de mon épouse. Quand je pense à ce que je ressens suite à la rencontre de cette fille, je crois qu'il était temps que je sorte de chez moi pour reprendre une vie normale?

- Tu as raison, Serge, mais ne sois pas si sûr que ce ne soit que ton manque de relations avec l'extérieur qui t'ait mis dans cet état . Tes yeux deviennent pétillants seulement qu'à prononcer son nom.

Nous poursuivîmes cette conversation encore une heure avant de reprendre chacun le chemin de la maison. Cela m'avait fait beaucoup de bien de me sentir écouté par un véritable ami. (*Vous savez, l'une de ces rares personnes à qui on peut vraiment s'ouvrir honnêtement et qui n'ont pas le goût de nous tourner en ridicule.*)

De retour à la maison, j'ouvris mon système de son et, m'étant assuré une ambiance sereine et romantique en mettant un CD de ballades amoureuses, je m'étendis paresseusement sur le sofa.

Je sentais soudainement le besoin de vivre un moment rempli de tendresse et de laisser mon esprit poursuivre son questionnement sur cette nouvelle flamme que je ne connaissais pas, mais qui éveillait en moi, de si beaux sentiments que je croyais perdus à jamais.

La beauté du moment fit rapidement place à l'inquiétude de l'ignorance.

Je ne savais pas où elle demeurait. J'ignorais toutes ses coordonnées : adresse, téléphone, courriel. Ses amis, ses parents et son employeur me sont inconnus. Elle-même ignore le nom de son prochain employeur.

Comment, vais-je m'y prendre pour la revoir et vérifier si elle me fait le même effet que lors de notre rencontre au bureau, ou, si ce n'était que la joie du retour à une vie normale qui m'a procuré une telle réaction?

C'est dans cet état d'esprit que je terminai la soirée et que je rejoignis mon lit, quelques deux heures plus tard, sans en avoir trop envie.

La nuit fut entrecoupée de rêves merveilleux où je me voyais en train de faire la cour à ma nouvelle découverte, et

où, bien sûr, elle me percevait comme un prince charmant qui était prêt à tout lui donner. Mais il y avait aussi des rêves catastrophiques où je n'arrivais pas à retrouver sa trace. Je pourrais presque les qualifier de cauchemars.

Ce fut donc, l'une de ces nuits dont on sort plus épuisé que reposé et qui ne se terminent jamais assez tôt.

Malgré les nombreuses activités de la fin de semaine : la lessive, le ménage, les courses, le souper chez mes parents, les travaux autour de la maison et le pelletage de neige, je n'arrivais pas à effacer de mon esprit l'image de la belle méconnue du bureau. C'était presque devenu une obsession. (*Comment peut-on en arriver là, après une aussi brève rencontre...*)

Puis-je vous dire que j'étais le premier arrivé au bureau le lundi matin et que je surveillais attentivement l'arrivée de mon superviseur afin de lui demander les coordonnées de Jasmine?

Je m'étais préparé tout un scénario pour justifier cette demande auprès de Jean. Dès son arrivée je me précipitai dans son bureau et je lui demandai :

- Bonjour Jean, j'ai une petite question pour toi ce matin, aurais-tu le numéro de téléphone de Jasmine? Tu sais, celle qui occupait mon cubicule lors de mon arrivée lundi dernier? Elle a oublié quelques petites choses dans un tiroir et j'aimerais l'appeler pour savoir où je pourrais lui apporter.

- Tu sais, j'aimerais bien t'aider, mais ce sont des renseignements confidentiels sur les employés que nous ne pouvons dévoiler qu'avec leur permission. Alors, voici ce que je peux faire. Au cours de la pause-café, ce matin, j'essaierai de communiquer avec elle et après lui avoir expliqué, le pourquoi de mon appel, je transférerai la

communication sur ton appareil, ça va?

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette réponse, et que, dès ses premières paroles, je me sentis envahi d'une certaine inquiétude. Cependant, quand il proposa de communiquer avec pour que je puisse, par la suite, reprendre la conversation, je pensai que ce n'était pas si mal après tout et que la journée se déroulerait merveilleusement bien si je réussissais à parler à Jasmine sans plus d'efforts.

Je lui répondis aussitôt avec un air un peu désintéressé : *(Ne voulant pas qu'il se doute de mes intentions réelles...)*

- Merci, je pense que ça lui fera plaisir de retrouver ses choses.

Sans plus attendre, je repris le chemin de mon bureau. *(Au cas où il aurait eu le goût de me questionner sur ce qu'elle avait oublié...)*

Depuis le retour à mon bureau j'attendais impatiemment cet appel. Il était environ 9 h 45 lorsque le téléphone sonna. Mon cœur se mit à battre comme un enfant qui attend que le Père Noël lui remette enfin son cadeau.

Décrochant, le téléphone je répondis, comme on me l'avait enseigné au bureau :

- Bonjour, Serge à l'appareil, comment puis-je vous aider?

- Bonjour Serge! C'est Jasmine Dubreuil, apparemment j'aurais oublié quelques petits effets dans votre bureau. Je m'excuse, j'étais pourtant sûre d'avoir tout ramassé avant mon départ. Pourriez-vous me dire ce que j'ai oublié? Si c'est important, j'irai le chercher aujourd'hui, mais si ça peut

attendre sans trop vous importuner, je passerai avant la fin de la semaine pour le ramasser.

J'avais déjà prévu l'éventualité qu'elle voudrait se déplacer pour récupérer ces objets fictifs. Aussi je m'empressai de lui répondre :

- Je ne saurais vous dire quels sont ces objets étant donné qu'ils sont à l'intérieur d'une jolie petite boîte qui se trouvait tout au fond du tiroir filière.

- Une jolie petite boîte? Mais, je ne me souviens pas d'en avoir apporté une au bureau. Vous êtes sûr qu'elle ne vous appartient pas?

- On ne peut plus sûr, sinon je ne vous aurais pas contactée. Et comme je n'ose pas regarder à l'intérieur, au cas où ce serait quelque chose de très personnel, cela me fera plaisir de vous la laisser en retournant chez moi ce soir, si vous me donnez votre adresse.

Mes paroles furent suivies, d'un court moment de silence, qui me parut une éternité. Puis elle reprit en disant :

- Vous savez, ce ne sera pas nécessaire de vous donner tout ce trouble, je suis sûre que ce n'est pas très important, sinon je m'en serais rendu compte immédiatement. Alors, si elle ne vous embarrasse pas trop, je passerai la chercher après-demain.

Malgré tout ce qu'elle disait, je percevais, derrière ses paroles, comme une invitation à renouveler l'offre que je venais de lui faire, c'est-à-dire : lui retourner personnellement la fameuse petite boîte. *(Du moins, c'est ce que je désirais croire... Cela me fournissait le courage requis, pour insister...)*

- Oh! Je vous assure, cela ne me donne aucun souci.

Puis, avant qu'elle ne reprenne la parole et sans réfléchir plus longtemps, rempli de hardiesse, je lui déclarai sans attendre :

- Donnez-moi votre adresse et en sortant du bureau, vers 17 h 30, je vous apporte la précieuse boîte. (*Je me demande encore comment j'ai pu dire ces mots sans bégayer, tellement j'étais nerveux.*)

Encore une fois il y eut un petit moment de silence, puis elle répondit :

- Si vous insistez si gentiment, c'est avec plaisir que je vous attendrai avec la boîte mystérieuse, au 840 Du Portillon. Étant donné que je ne demeure qu'à une quinzaine de minutes du bureau, en auto, vous devriez être chez moi avant 18 heures, à moins que vous ne trouviez pas le chemin.

- Ne vous inquiétez pas je me débrouille très bien sur les routes et je serai là, à l'heure convenue. Puis-je avoir votre numéro de téléphone, au cas où j'aurais un empêchement de dernière minute?

- Bien sûr, c'est le 450...

Aussitôt noté, je m'empressai de lui dire :

- À bientôt, tout en raccrochant comme si j'avais eu peur qu'elle change d'idée.

L' appel terminé, je jubilais. Cette conversation de séducteur m'avait rendu les mains moites, mais je n'avais jamais vécu de telles émotions depuis de nombreuses années et je sentais au plus profond de moi que je marchais

vers un nouveau destin.

Avant notre rencontre, il me fallait trouver une petite boîte délicate et y déposer quelques fournitures de bureau (*trombone, gomme à effacer, mines pour crayon automatique, etc...*). Je pourrais donc (*en cas de besoin...*) lui dire qu'avec le temps j'avais oublié que cette boîte était mienne, étant donné qu'elle a toutes les apparences d'une boîte à cosmétiques, j'étais persuadé qu'elle lui appartenait. (*Pas mal comme scénario, n'est-ce pas...*)

La journée se déroula à la vitesse de l'éclair. Vers 17 h 45, debout devant la porte de son jumelé, portant un porte-document à l'intérieur duquel j'avais déposé l'objet tant attendu, je me préparais à sonner, lorsque la porte s'ouvrit sur la personne qui avait occupé la majeure partie des pensées de ma journée.

- Bonjour! Comment allez-vous?

- Très bien, et vous?

- On ne peut mieux. Entrez donc, donnez-moi votre manteau et passez au salon, je vous y rejoins à l'instant. J'ai tellement hâte de voir mon petit oubli...

J'ai eu soudain l'impression, à cause de son sourire espiègle, qu'elle se moquait de moi et qu'elle avait deviné que ce n'était qu'une excuse pour la revoir. En quelques instants, mon pieux mensonge me rendit rouge comme un thermomètre et je me préparais déjà à lui débiter la réplique que j'avais préparée lorsqu'elle m'invita à m'asseoir.

- Assoyez-vous et déposez votre mallette sur la table, ce sera plus facile pour l'ouvrir.

Pendant que je m'exécutais, elle reprit aussitôt la parole pour m'offrir à boire. Offre que j'acceptai allègrement, en lui déclarant :

- Un café si cela ne vous crée pas trop de troubles. (*Je ne suis pas un amateur de café, mais cela me donnait la chance d'étirer un peu cette première rencontre sans en avoir l'air...*)

Laissé à moi-même, je profitai de ces quelques instants pour observer l'intérieur de sa résidence.

J'apercevais un peu la cuisinette où elle avait disparu. Des armoires en mélamine, imitation de chênes et d'un design plutôt simple meublait la majeure partie de cette pièce. La salle à manger adjacente au salon était meublée d'un mobilier d'époque, acquis, probablement, d'un héritage familial. Quant au salon, où je me trouvais, il dévoilait immanquablement la personnalité épanouie et les talents de décoratrice de sa propriétaire.

Face au divan, plein cuir, que j'occupais, se profilait une bibliothèque impressionnante. Remplie de livres, sur tous les sujets, qui arboraient des reliures magnifiques, elle créait un superbe élément de décoration. Un foyer à trois faces séparait la salle à manger et un des deux fauteuils à oreillettes complétait l'ensemble des sièges du salon. Une table à café, une couple de podiums surmontés de belles sculptures ainsi que quelques toiles bien disposées agrémentaient le tout.

Elle avait su par son ameublement créer une petite oasis de détente et de rencontre des plus agréables.

De retour avec un cabaret, pourvu de tout ce qu'il faut pour une pause-café, elle s'exclama joyeusement dès

qu'elle fut assise :

- Bon! Maintenant, je ne peux plus attendre... Alors, je vous en prie, remettez-moi cette fameuse petite boîte, dont j'avais oublié l'existence, s'il vous plaît.

J'ouvris donc aussitôt ma mallette, après l'avoir déposée sur mes genoux, et prenant le contenant je lui tendis tout comme si c'était un bien très précieux.

Arborant toujours un petit sourire moqueur, elle saisit l'article sans valeur. Soulevant le couvercle, elle s'éclata de rire et tout en tournant la boîte ouverte vers moi, elle déclara vivement :

- Vous qui craigniez que ce soit des choses très personnelles... Avouez que cela ressemble plus à une petite quincaille de bureau, non?

Feignant l'innocence, je lui déclarai :

- Euh! C'est exact. Mais je suis quand même heureux de vous les avoir retournés. Cela m'aura permis de vous rencontrer à nouveau pour que, si vous le permettez, nous puissions faire plus ample connaissance.

Me regardant avec un air charmant, elle ne put s'empêcher de répliquer :

- Je dois vous avouer honnêtement, que c'est bien la première fois que l'on me « cruise » de cette façon et c'est tellement surprenant que pour votre punition, je me vois dans l'obligation de vous confisquer les pièces à conviction.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire à mon tour. Puis relevant les yeux pour mieux la regarder, je lui demandai :

- Pour me faire pardonner, si vous n'avez pas d'autres obligations pour ce soir, que diriez-vous de vous joindre à moi pour un petit souper au restaurant?

On aurait dit qu'elle devinait que j'avais fourni de très gros efforts pour improviser cette rencontre et que j'avais bien mérité qu'elle accepte mon invitation sans autres protestations. Aussi, sans plus attendre, levant la cafetière pour remplir les tasses elle compléta cette conversation en disant :

- J'accepte volontiers, Serge, mais seulement, si c'est un restaurant où je pourrai commander une salade et si tu commences à me tutoyer, car je n'accepte les invitations que de la part des personnes que je connais, tout comme me l'a appris ma mère quand j'étais plus jeune.

- Très bien, Jasmine, je t'invite donc au restaurant de ton choix.

Le souper terminé, la raccompagnant chez elle, elle m'avoua, sans fausse gêne, qu'elle avait apprécié chacun des instants passés ensemble, et que si c'était pareil pour moi, elle aimerait bien que je la rappelle dans un avenir rapproché pour qu'on se revoit.

Puis-je vous dire que lorsque je suis arrivé chez moi, je volais très haut, on peut presque dire que j'étais dans les « vapes ». J'étais presque l'égal d'un ange. *(Du moins, j'en avais l'impression...)*

Le lendemain, avant même mon départ pour le bureau, n'écoutant que mon désir d'entendre sa voix, je signalai son numéro sans trop réfléchir à l'heure à laquelle elle aimerait se lever. À peine deux sonneries plus tard, j'entendis :

- Bon matin, Serge! Aurais-tu oublié quelque chose chez moi, par hasard? me lança-t-elle tout de go.

- Mais comment as-tu fait pour savoir que c'était moi?

- L'afficheur numérique, tu connais?

- Bien sûr! mais comme je n'en ai pas, j'oublie tout le temps que mon correspondant peut l'avoir. Je m'excuse de t'appeler aussitôt, mais je voulais être sûr que tu ne prennes pas d'engagement avec quelqu'un d'autre pour samedi, lui dis-je en badinant. Alors qu'aimerais-tu faire de ta journée?

Sans prendre un seul moment de réflexion, elle dit :

- Que dirais-tu d'un après-midi en plein air. Nous pourrions aller patiner, sur le canal qui longe le Richelieu, puis par la suite revenir chez moi et prendre le souper devant un bon feu de foyer?

- Ce serait splendide. Mais comment fais-tu pour réagir aussi formidablement à mes propositions?

- C'est peut-être parce qu'elles me plaisent autant que le personnage qui me les suscite, répondit-elle en éclatant de rire.

- Merci, Jasmine et j'espère que tu passeras une superbe journée.

- Bonne journée à toi aussi Serge et à samedi.

- Eh! Attends, puis-je t'appeler entre-temps?

- Bien sûr! Quand tu voudras. Puis elle raccrocha.

Avant même que la journée se termine, je l'avais déjà appelée deux fois. Puis tous les jours avant mon départ pour le bureau, je lui téléphonais pour lui souhaiter une bonne journée et durant la soirée nous bavardions des heures en nous racontant, chacun, un bout de notre histoire personnelle.

Le samedi après-midi, quand elle ouvrit la porte pour m'accueillir, je ne pus m'empêcher de lui faire l'accolade et de lui donner un baiser sur chaque joue, comme je l'aurais fait avec une amie de longue date, même si je la connaissais à peine depuis 2 semaines.

Je ramassai ses patins et sans plus attendre, je me dirigeai vers le coffre de la voiture pour les déposer pendant qu'elle m'emboîtait le pas.

À peine arrivés, nous nous empressâmes de chausser nos patins, puis au son d'une valse viennoise, main dans la main, nous nous élançâmes sur la glace, rayonnants de bonheur.

Même à plus de 30 ans, et après un grand amour terminé tragiquement, mon cœur pouvait, encore, palpiter au seul toucher de la main de ma compagne. Comme c'est merveilleux de pouvoir vivre de tels moments.

La température était magnifique. Tout, autour de nous, contribuait à créer un décor de rêve. La neige éclatante tombée la veille n'avait pas eu le temps de perdre son beau manteau blanc.

Plusieurs amoureux se baladaient, au son de la musique, pendant que les enfants rieurs se pourchassaient, à travers les tracés harmonieux des jeunes couples.

À peine une heure s'était écoulée depuis notre arrivée, que même le ciel se mit de la partie pour enjoliver notre environnement, en saupoudrant un peu de flocons resplendissants.

On peut dire que le bonheur était au rendez-vous.

La clarté diminuant et un regard rapide sur ma montre annoncèrent la fin de cette impayable récréation hivernale. Il fallait rentrer pour préparer le souper.

Ne voulant pas que Jasmine s'affaire à la cuisine pendant des heures, je lui proposai, dès que nous entreprîmes le chemin du retour, de ramasser un repas pour 2 au restaurant chinois. Elle me répondit, en prenant l'air d'une cuisinière insultée :

- Monsieur croit que je vais l'empoisonner?

- Bien sûr que non, Jasmine, je veux simplement m'assurer que tu ne passes pas des heures à cuisiner, pendant que je t'attendrai au salon. Tu es sûrement aussi fatiguée que moi de tout cet exercice pris au grand air, non?

- Alors là, c'est vraiment le comble... Non seulement Monsieur Serge croit que je vais l'empoisonner, mais en plus, il est persuadé que je ne suis pas en forme, tout comme lui... débita-t-elle rapidement, avec son air moqueur. Puis voyant que je n'osais plus dire quoi que ce soit, elle compléta le tout en annonçant :

- Pauvre Serge ne t'en fais pas, tout est déjà sur le feu. À notre arrivée, nous n'aurons plus qu'à prendre un apéritif en dressant la table tranquillement afin de reprendre notre souffle. Ça ira?

- Extraordinaire! Comme tout ce que tu fais depuis que je t'ai découverte.

- Ah! Ce n'est rien, mon ami, même avant la découverte que tu viens de faire, j'étais déjà comme ça... Puis, n'en pouvant plus elle éclata d'un rire contagieux.

Le repas terminé nous nous étions assis, tous les deux, sur le divan. Chacun ayant le dos appuyé sur le bras qui était le plus prêt de lui, une jambe repliée sous l'autre qui pendait devant le siège, nous nous faisons face, tout en contemplant du coin de l'œil le feu qui dansait dans la cheminée.

Lui prenant la main, tout en la regardant dans les yeux, je lui dis ces paroles que je ne pouvais plus taire :

- J'aimerais que tu saches, Jasmine, qu'il y a des années que je n'ai pas connu des heures aussi agréables qu'aujourd'hui et je t'en remercie énormément.

Sans que je le désire, mes yeux se remplirent d'eau, bien involontairement, on aurait dit une vraie mauvette.

Elle sentit rapidement à quel point j'étais ému et pressant gentiment la main que je lui avais tendue, elle approcha, son visage du mien pour y déposer un baiser... *(Je ne sais vraiment pas à quoi ressemble le paradis, mais j'avais vraiment l'impression d'y être.)*

Je ne sais combien de temps je demeurai, sans bouger, mais voilà que la voix de celle qui se trouvait à mes côtés se fit entendre comme un gentil murmure : « Ça va, Serge? »

On peut sûrement dire que j'avais l'air d'un pauvre

imbécile... Mais reprenant mes esprits, je lui répondis :

- On ne peut mieux, Jasmine, et, sans plus attendre, me rapprochant d'elle, je la pris dans mes bras pour l'embrasser. Cette fois, ce fut un baiser passionné et amoureux, entièrement partagé par les deux partis...

Nous restâmes enlacés quelques minutes, sans dire un mot, profitant pleinement de ce beau moment de tendresse. Puis, reprenant mes distances, avec énormément d'efforts et de volonté, je me remis debout, en lui déclarant tristement :

- Je crois qu'il serait préférable que je parte avant que mes sentiments ne m'amènent sur un terrain glissant sur lequel je ne pourrai plus me retenir.

- Merci pour cette magnifique journée et pour le respect que tu me portes. Il témoigne merveilleusement bien des sentiments que tu désires développer à mon égard.

M'approchant de la patère afin de reprendre mon manteau pour concrétiser mon départ, je lui dis joyeusement :

- Je te rappelle, demain?

- J'attendrai ton appel avec impatience, me dit-elle arborant un sourire qui trahissait sa joie intérieure.

Sur le chemin du retour, j'avais de la difficulté à me concentrer sur ma conduite. J'avais la tête pleine de rêves.

Arrivé à la maison, je me précipitai dans mon lit, où, on peut dire que je semai à pleine main, des beaux rêves dès que je tombai dans les bras de Morphée.

Je nous voyais au cinéma appuyé l'un contre l'autre,

les yeux pétillants, du simple bonheur d'être ensemble... Je nous voyais en train de souper autour de la table familiale, chez mes parents, qui nous jetaient de petits sourires, complices de notre bonheur... Je nous voyais chez des amis, heureux de m'accueillir à nouveau avec une nouvelle compagne pour partager ma vie... Je me voyais la demandant en mariage...

C'est alors que j'eus comme un mirage... Je me vo-yais en compagnie de l'ange Gabriel, discutant amicalement de tous ceux qui ont tant besoin que des semeurs de rêves croisent leur chemin, afin de les aider à retrouver le goût de rêver.

Soudain, sans avertissement, un bruit de sonnette se fit entendre tout près de moi. Un son plutôt familier et qui, malheureusement, nous sort trop souvent de nos rêveries... La sonnerie du cadran m'annonçait qu'il était l'heure de se lever.

Me retournant pour interrompre l'alarme, je constatai qu'il était à peine 5 h 30. Mais pourquoi avais-je donc réglé mon réveil à si bonne heure?

Regardant alors autour de moi, je me rendis vite compte que je n'étais pas chez moi, j'étais dans une chambre du monastère, et la raison pour laquelle j'avais fait sonner l'alarme si tôt, c'était pour me permettre d'assister à l'Office du matin.

Avais-je imaginé toute cette histoire? Non bien sûr, c'était impossible que ce ne soit qu'un rêve...  
- Pourquoi suis-je venu à l'abbaye? me murmurai-je à haute voix.

Puis, tout redevint aussi clair que de l'eau de roche.

J'étais venu ici pour faire le point sur ma vie amoureuse. Je venais de découvrir un deuxième Grand Amour et je voulais m'assurer de la profondeur de mes sentiments avant de l'annoncer à celle qui faisait battre mon cœur à nouveau.

Veuf depuis trois ans, il y avait maintenant près de six mois que j'avais fait la connaissance de Jasmine. Nous étions sortis ensemble à plusieurs reprises et j'adorais sa compagnie. Elle jetait un nouvel éclairage sur mes soirées devenues si tristes depuis la tragédie qui avait bouleversé ma vie.

Il y a deux jours, lors d'un de nos soupers en tête à tête, elle m'annonça, avec de la tristesse dans les yeux, qu'elle quitterait le boulot dans moins d'un mois. Elle venait de recevoir un appel d'une amie qui vivait à Calgary au Manitoba. Celle-ci lui avait obtenu un poste de direction au sein de la compagnie pour qui elle travaillait. Du point de vue professionnel, c'était une occasion exceptionnelle.

Je ressentis, soudainement, une douleur intérieure indescriptible.

Pourtant, j'étais persuadé qu'elle n'était pour moi qu'une précieuse amie... jusqu'à l'annonce de son départ.

- Tu ne peux pas partir, Jasmine... Non je t'en prie, ne m'abandonne pas... J'ai tant besoin de ta présence... Voilà les précieux mots que j'aurais aimé lui dire à ce moment-là, mais je ne lui avais jamais déclaré mon amour. Je venais tout juste de le découvrir en apprenant que je ne pourrais plus la voir dans peu de temps.

- Pourquoi faut-il toujours que l'amour nous fasse souffrir? Pensai-je en réfléchissant à ces derniers événements?

Non, décidément, je ne pouvais pas laisser passer une telle occasion d'être heureux à nouveau.

Je me levai donc, et rapidement me mis en devoir de ramasser mes effets personnels et de remplir ma valise sans plus attendre. Il fallait que je retourne immédiatement auprès de Jasmine pour lui avouer mon amour.

Avant de quitter ma chambre, je pris le temps de préparer une aumône généreuse que j'introduisis dans une enveloppe avec ma clef que je glissai sous la porte du frère portier à l'accueil.

À peine arrivé à l'extérieur, je réalisai qu'une petite période de verglas avait rendu le stationnement terriblement glissant.

Dès que je fus assis derrière le volant, je ne pus m'empêcher de réfléchir à tous ces événements qui venaient à peine de m'arriver. Je démarrai et, roulant lentement (*patinoire oblige...*), je réalisai que quelque chose d'extraordinaire était en train de se produire et que cela apporterait un changement merveilleux à ma pauvre vie...

En quelques heures, j'avais redécouvert la force du rêve dans ma vie et je comptais bien m'en servir dès à présent.

Peu m'importe que toute cette histoire ne fût ce qu'un rêve... Peu m'importe que tous ces personnages soient fictifs, car, le bon Saint Gabriel, Doc, Étienne et tous les autres ont su m'aider à déterrer du plus profond de moi le don le plus précieux que Dieu nous a donné : celui de pouvoir rêver si on le désire et si l'on s'en donne le temps.

- Attention Jasmine! m'exclamai-je en démarrant. Le « Semeur de Rêves » arrive pour t'apporter l'amour, la joie et le bonheur.

Je termine mon récit par cette petite prière :

Seigneur,  
Toi qui nous fis don de la force du rêve,  
ne permets jamais que  
nous oublions ce précieux cadeau  
et que, négligemment,  
nous le laissions de côté,  
car, une bonne partie de notre bonheur  
dépend des rêves que nous créons  
et que nous semons autour de nous. Amen!

**POUR ALLER PLUS LOIN**

J'espère que vous avez aimé le petit roman de motivation que vous venez de lire et que vous avez pu, à travers ce récit, découvrir l'importance que le rêve peut avoir dans votre vie.

J'aimerais également vous rappeler que la découverte d'un « Grand Rêve » peut vous amener à accomplir des choses extraordinaires dont vous ne vous doutez même pas aujourd'hui.

La dernière partie de ce livre est destinée à vous aider à approfondir et à développer le pouvoir de vos rêves.

Commençons par le début et définissons tout de suite :

## **QU'EST-CE QU'UN RÊVE?**

Un rêve selon le dictionnaire a deux significations :

1. Production psychique survenant pendant le sommeil, et pouvant être partiellement mémorisée.

2. Représentation, plus ou moins idéale ou chimérique, **de ce qu'on veut réaliser, de ce qu'on désire.**

Bien entendu, c'est la deuxième explication qui nous intéresse et que nous retiendrons.

Donc,

**UN RÊVE C'EST CE QU'ON VEUT RÉALISER,  
CE QUE L'ON DÉSIRE ARDEMMENT.**

Aujourd'hui à l'ère des médias (films, télévision, vidéo, cellulaire, ordinateur, Internet et tout ce que j'oublie...), avouons qu'il nous est fort difficile de laisser la

place à l'imagination et à nos rêves.

Les films, qui autrefois nous amenaient fréquemment à rêver, nous permettent rarement, de nos jours, d'utiliser notre imagination.

Lorsqu'on nous montre une scène d'amour, on peut dire qu'elle est généralement très détaillée pour ne pas dire explicite dans la majorité des cas. On y voit les acteurs complètement nus, se caresser, parfois sauvagement pour, très souvent, faire l'amour comme des bêtes. Pourtant, il serait, beaucoup plus agréable et stimulant d'imaginer certains de leurs atouts corporels et de se figurer une partie de leurs ébats, non?

Quant aux films d'action ou aux « thrillers », on ne peut même plus visualiser les dommages causés par les batailles ou les accidents, car les réalisateurs se font un plaisir de nous montrer un bras arraché, une tête écrasée ou encore mieux les intestins qui sortent d'une ouverture abdominale géante...

Pourtant, Dieu nous a créés avec une faculté extraordinaire : **LE POUVOIR DE RÊVER.**

Depuis la nuit des temps, l'homme s'est servi de ses rêves et de son imagination pour créer le monde qui l'entoure et la façon d'y vivre.

Créé à même la nature, il trouvait parfois difficile d'y vivre à cause des rigueurs du climat, aussi se servit-il de son imagination et parvint à se construire divers refuges pour s'abriter. Puis de rêve en rêve, il créa ce que l'on appelle aujourd'hui des habitations où il peut vivre agréablement sous une température parfaitement contrôlée. Se nourrir aux quotidiens était une lutte sans merci pour l'homme

préhistorique, à force de rêves il apprit à cultiver et à élever les animaux pour se nourrir. Puis, de rêve en rêve, il en vint à créer, avec la nourriture, des festins extraordinaires qui nous entraînent trop souvent sur le chemin des abus...

Avec le temps et, beaucoup d'autres rêves, ses descendants en vinrent à créer et à confectionner des vêtements, à fabriquer des outils et plusieurs autres objets. Par la suite, n'ayant point le temps de tout faire eux-mêmes, ils se mirent à troquer le fruit de leur imagination et de leur travail.

Dès le début de son cheminement, ne se contentant pas des choses nécessaires à sa survie, les êtres humains se servirent de leurs rêves et de leur créativité pour produire des choses extraordinaires. Utilisant la peinture, la sculpture, la musique et toutes les autres formes d'art qui en découlent, ils en arrivèrent à fabriquer de magnifiques chefs-d'œuvre.

Ils illustraient souvent leurs plus « Grands Rêves » à travers leurs créations.

Nous avons baptisé ce long processus l'évolution. Mais, l'évolution n'aurait jamais eu lieu si les hommes n'avaient pas su rêver ou avaient refusé de parcourir les chemins de leurs rêves.

## **LES RENCONTRES QUE VOUS FEREZ SUR LE CHEMIN DE VOS RÊVES**

Au tout début de ce livre, je vous ai parlé de Semeurs, Constructeurs, Bâisseurs, Supporteurs, Destructeurs, Accompagnateurs, Démolisseurs, Réalisateurs et Cultivateurs de Rêves. C'est donc de tous ces personnages, réels ou fictifs, et de votre relation avec eux dont nous

parlerons dans les pages qui vont suivre.  
Commençons donc par quelques définitions :

## **SEMEUR DE RÊVES**

Selon le dictionnaire un SEMEUR c'est : *une personne qui sème*. Et si nous continuons la recherche, nous trouvons que semer, signifie : *mettre en terre (une graine destinée à germer)*. Exemple : *Semer des céréales*.

Si nous extrapolons, nous pouvons donc conclure qu'un SEMEUR DE RÊVES c'est une personne, qui par ses paroles, ses gestes ou ses actions, dépose dans notre esprit un rêve quelconque.

Cette personne peut très bien nous être familière ou étrangère, proche de nous (conjoint, parent, ami, etc..) ou sans aucun lien.

Un SEMEUR DE RÊVES peut aussi n'être qu'une voix intérieure, un évènement particulier, une émission de télévision, un roman ou encore un film qui nous a interpellés.

En d'autres mots, il y a des semeurs de rêves partout. Il n'en tient qu'à nous de les découvrir et de nous en faire des amis.

## **SUPPORTEURS DE RÊVES**

Toujours selon le dictionnaire, un SUPPORTEUR, c'est : *Un partisan d'un concurrent ou d'une équipe qu'il encourage exclusivement*.

Si nous extrapolons dans ce cas-ci, nous dirons donc qu'un SUPPORTEUR DE RÊVES c'est, avant tout, une personne qui par ses paroles, ses gestes ou ses

actions, encourage un autre individu dans la réalisation de ses rêves.

C'est une catégorie de personnes très précieuses et qui doivent faire partie de notre cercle d'amis, car ce sont eux qui seront là quand tout ne sera pas parfait et que vous aurez le goût de tout lâcher.

## **CONSTRUCTEURS OU BÂTISSEUR DE RÊVES**

Si l'on se rapporte au dictionnaire, le constructeur est celui qui construit et construire signifie :

**1. a) Bâtir, édifier.**

**b) Assembler les différentes parties d'une machine, d'un appareil, etc.**

**2. Élaborer, concevoir quelque chose (dans le domaine intellectuel.)**

**3. Disposer (les mots, les phrases) dans un certain ordre.**

Nous nous en tiendrons donc à la définition numéro 2, et nous concluons facilement qu'un « Constructeur ou Bâtisseur de Rêves » est celui qui élabore ou construit des rêves.

Plus vous fréquenterez ce genre d'individus, plus vous aurez de la facilité à réaliser vos rêves, car ce sont des habitués de la réussite.

## **DEVENEZ UN BÂTISSEUR DE RÊVE**

Devenez donc l'un de ces merveilleux « Bâtisseurs de Rêves », ceux dont on recherche la compagnie. Ils sont tellement rares, que leur valeur est inestimable.

Ils savent écouter les rêveurs d'une façon attentive et intéressée. Ils trouvent plaisir à les encourager dans les moments difficiles et contribuent personnellement à la

réalisation de rêves des gens qui les entourent. De plus, ils ne se gênent pas pour féliciter chaleureusement les succès acquis, difficilement, par ceux qui les entourent.

Ne croyez pas pour cela que les « Bâtisseurs de Rêves » passent leur vie à donner, car vous vous tromperiez... Voyez-vous, il y a toujours un effet d'entraînement qui se produit, et vous constaterez très vite que les « Bâtisseurs de Rêves » sont aussi, ceux qui reçoivent le plus de support, d'encouragement et d'entraide pour la réalisation de leurs propres rêves. Car comme le disent si bien les Américains : « Scratch my back and i will scratch yours. »  
En d'autres mots, « Aide-moi et je t'aiderai à mon tour... »

Si vous avez bien remarqué, je ne vous ai pas recommandé de rechercher un « Bâtisseur de Rêves », mais je vous ai suggéré d'en devenir un, car vos recherches risqueraient d'être longues, tandis que si vous vous décidez de bâtir des rêves c'est tout de suite que vous en sentirez les effets constructifs.

Non seulement, vous deviendrez un élément positif dans la vie de votre entourage dès le moment où vous aurez commencé, mais vous travaillerez déjà à l'accomplissement de votre propre rêve.

Votre monde changera si rapidement, que cela vous semblera incroyable, et pourtant vous ne pourrez en nier les effets. Vous deviendrez vite populaire et recherché, car vos paroles seront une source de vie, une minute de motivation et un baume d'espoir pour tous ceux qui osent rêver.

## **ACCOMPAGNATEURS DE RÊVES**

Si on se fie au dictionnaire, un accompagnateur est celui qui accompagne, et, accompagner veut dire :

1. *Aller quelque part avec quelqu'un (conduire, escorter.)*
2. *Mettre en place des mesures visant à atténuer les effets négatifs de quelque chose (assister, aider quelqu'un).*
3. *Soutenir par un accompagnement musical.*
4. *Ajouter à, joindre à.*

Comme on peut le constater, en synthétisant l'ensemble des définitions nous pouvons conclure qu'un « Accompanateur de Rêves » est celui qui chemine à côté du « Bâtitteur de Rêves ». Il n'est pas nuisible et peut même à l'occasion aider à la réalisation de vos rêves par l'intérêt occasionnel qu'il porte à ce qui se passe dans votre vie lors d'une conversation courtoise.

## **RÉALISATEUR DE RÊVES**

Un « réalisateur c'est, toujours selon le dictionnaire :

1. *Personne qui réalise ce qu'elle a conçu.*
2. *Personne responsable de la réalisation d'un film ou d'une émission de télévision, de radio.*

Donc, un "Réalisateur de Rêves " c'est celui qui réalise les rêves qu'il a conçus ou échafaudés. C'est celui que nous devons tous essayer de devenir. C'est un idéal à atteindre.

## **CULTIVATEURS DE RÊVES**

Le cultivateur c'est bien sûr celui qui cultive, et cultiver signifie :

1. *Travailler (la terre, un terrain) en vue de les faire produire.*
2. *Faire pousser, entretenir (une plante) en vue de la récolte.*
3. *Entretenir, développer, perfectionner (une qualité, un don).*
4. *Littéraire : S'adonner, s'intéresser à la pratique de. Cultiver les sciences, la poésie.*
5. *Entretenir une relation suivie avec quelqu'un. Cultiver*

*une amitié.*

Par conséquent, un “Cultivateur de Rêves ” est celui qui ne cesse de travailler pour produire des rêves, autant pour lui que pour les autres. Croyez-vous pouvoir en devenir un? Vous savez, c’est une autre personne dont on recherche toujours la compagnie.

Mais, à coté de tout ce beau monde, il y a les

## **DÉMOLISSEURS DE RÊVES**

La définition officielle de démolisseurs se traduit par celle du verbe démolir :

- 1. a) *Abattre, détruire (une construction).***  
**b) *Mettre en pièces, détériorer complètement; saccager.***
- 2. *Familier : frapper quelqu’un violemment, le mettre à mal, lui infliger une correction.***
- 3. *Figuré : Altérer l’état physique ou moral de quelqu’un.***
- 4. *Ruiner l’influence, la réputation de quelqu’un.***
- 5. *Détruire, anéantir par la critique, la dérision, etc.***

À vrai dire, toutes les définitions sont excellentes quand on parle d’un « Démolisseur ou d’un Destructeur de Rêves, car ce sont eux qui abattent, mettent en pièces, maltraitent, ruinent, détruisent, anéantissent par leurs critiques et tournent en dérision les rêves que l’on peut avoir.

Attention! C’est la pire race de personnes que vous pouvez rencontrer. Fuyez-les, tout comme s’ils pouvaient vous transmettre le plus mortel des virus...

Traversez de l’autre côté de la rue à leur approche, c’est la seule façon de préserver vos rêves.

Ne les fréquentez sous aucun prétexte, car tôt ou tard ils finiront par avoir raison de vos plus petits rêves.

Ne vous y méprenez pas, ils sont très nombreux et se retrouvent partout dans votre entourage immédiat. On peut aussi bien les trouver sous le déguisement d'un compagnon ou d'une compagne de travail, que sous celui d'un ami ou d'une copine... cependant, les plus dangereux sont ceux qui se camouflent sous l'étiquette de « bons parents » ou de « conjoints protecteurs ».

Ils ne sont pas foncièrement méchants; bien au contraire, « ils ne veulent que votre bien » et ne visent qu'à « vous éviter des embêtements et des déceptions... ». Vous les reconnaitrez facilement...

Quand vous leur parlez de votre rêve pour la première fois ils vous regardent toujours avec un air incrédule et interrogateur, du genre : “Es-tu sérieux? On dirait que tu n'as pas pensé à tous les problèmes et à tous les inconvénients...” (*Soyez patient, ils vont remédier à cette lacune immédiatement...*) Ou encore leur expression vous lance : “Ma foi du bon Dieu, tu te prends pour quelqu'un d'autre...” (*Après tout, tu ne peux certainement pas être aussi bon que...*)

Remarquez bien que je ne dis pas cela pour déprécier vos proches, car, au contraire, certains d'entre eux peuvent être très précieux pour la réalisation de vos grands projets.

Cependant, je veux que vous preniez conscience d'une réalité que vous côtoyez chaque jour et d'une attitude que vous avez peut-être, vous-même, avec vos parents et amis quand ils vous parlent de leurs rêves ou de leurs projets.

Lorsqu'on est conscient du pouvoir de démolition de ces paroles et de ces attitudes, on doit prendre les moyens pour qu'ils ne nous affectent plus et mettre un terme à ces comportements dévastateurs.

Tous ces "Destructeurs de Rêves " sont des gens qui vous aiment et qui vous apprécient. Ce sont par contre des gens inquiets et qui ne voient que, ce qui peut clocher ou ce qui peut aller mal dans tous les projets hors du quotidien.

Chaque fois que vous croiserez un de ces "Destructeurs de Rêves ", ayez une attitude constructive et prenez le temps de l' aider à rêver... il en a tellement besoin.

Questionnez-le sur ses projets ? Demandez-lui s'il a déjà su rêver ou s'il fut privé du pouvoir de rêver dès sa naissance ...

En d'autres mots, lancez-lui une interrogation sur sa façon de vivre et soyez assuré, que vous déclencherez, chez lui, l'un ou l'autre des deux scénarios suivants :

- à l'avenir, lors de vos conversations, il cessera de vous harceler et évitera de vous reparler de vos rêves de façon négative, car il saura que cela se retournera inévitablement contre lui ou bien

- vous aurez réussi à semer un rayon de soleil dans sa vie en lui donnant la chance de déterrer sa faculté de rêver. (*Cette chose qu'il avait probablement ensevelie depuis longtemps...*).

Quoi qu'il en soit, ne laissez jamais les gens ou vos attitudes personnelles démolir vos rêves, car, tôt ou tard vous le regretterez quand vous réaliserez que vous avez permis la démolition de vos rêves.

Maintenant que nous avons terminé avec ce petit lexique, je vous invite à vous équiper d'un stylo et d'une tablette (*Si ce n'est déjà fait...*) Idéalement, procurez-vous un cahier (*Les bouts de papier se perdent trop facilement*), car tout ce que vous y écrirez deviendra très précieux. C'est un peu de vous-même et de votre avenir que vous étalerez sur ces lignes vierges.

Une fois bien équipé, créez-vous un « Corridor de Rêves ». Un endroit où vous pourrez y venir au besoin pour méditer, pour rêver ou pour faire le point . Ce peut-être, une pièce tranquille, la bibliothèque municipale, un chalet, un monastère, etc... Soyez sûr que ce soit un endroit où personne ne viendra vous déranger quand vous déciderez de vous y réfugier.

Arrivé dans votre « Corridor de Rêves », installez-vous confortablement car vous y passerez souvent plus de temps que vous aviez prévu. (*On est si bien au pays des rêves et des projets...*)

Avez-vous revêtu votre âme d'explorateur ? Oui! Alors commençons immédiatement avec le titre du texte qui suit. (*N'ayez aucune crainte, vous ne perdrez pas votre temps si vous le faites avec sincérité.* )

Commencez par donner vos impressions sur ce titre :

### **TOUT COMMENCE PAR UN RÊVE!**

Est-ce vrai, selon vous?

Pourquoi dites-vous cela ?

Écrivez tout ce que ce titre vous inspire, puis poursuivez avec chacune des questions qui le suivent en

élaborant amplement vos réponses.

Si vous faites cet exercice sérieusement, vous constaterez très vite que vous êtes sur le chemin de la découverte d'un « Grand Rêve » qui est peut-être enfoui au fond de vous depuis très longtemps et cela, très souvent, sans que vous en soyez conscient.

### **TOUT COMMENCE PAR UN RÊVE!**

*Je suis persuadé que certains seront tentés de commenter cette affirmation en s'exclamant :*

*- Mais, qui a le temps de rêver, de nos jours? »*

*Eh bien! moi je leur réponds :*

*- Pouvez-vous, vous permettre de ne pas rêver?*

*- Avez-vous déjà oublié tout ce que le rêve a fait dans votre vie?*

*- Qu'elle est donc la dernière fois où vous vous êtes permis de rêver?*

*Finalement, je vous suggère de répondre honnêtement à la question qui suit :*

*- Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de vous y remettre?*

### **QUELQUES EXERCICES POUR VOUS AIDER**

Vous venez de recevoir beaucoup de théorie en peu de temps.

Comment faire pour éviter que tout cela ne demeure pas au stade de la connaissance, à l'étape du, « Il faudrait

que... »?

C'est très simple, mettez-vous à l'œuvre **tout de suite!**

### **CRÉEZ DU TEMPS DE RÉFLEXION DANS VOTRE VIE QUOTIDIENNE.**

Puis, prenez le temps de faire les exercices et les questionnaires que je vous propose.

Ils vous permettront de faire le vide, d'établir l'inventaire de vos forces et de vos faiblesses, de définir mieux vos rêves et peut-être même de finalement découvrir un « Grand Rêve ».

Cette première étape, en plus de vous apporter une certaine paix intérieure (*c'est ce qu'on vit, habituellement, quand on est honnête avec soi-même*) vous permettra de mieux faire la juste part entre ce qui contribue à vous empoisonner la vie et que vous pouvez modifier, et ce qui vous rend la vie désagréable parce que vous refusez de changer votre attitude face à des choses dont vous n'avez pas le contrôle.

De plus, ce premier exercice contribuera à vous amener (Si vous le faites honnêtement) à la sérénité nécessaire pour mieux répondre aux questionnaires qui vous seront proposés.

Le but de ce devoir est de vous permettre d'éliminer le maximum de stress que vous vivez dans votre quotidien afin que les réponses aux questionnaires ne soient pas trop tintées par vos émotions. En d'autres mots, vos réponses doivent être le plus neutres possible. (Tout comme si vous étiez un observateur indépendant embauché pour tracer le portrait de votre personnalité et de vos comportements...)

## **PREMIER EXERCICE :**

### **« FAIRE LE VIDE POUR MIEUX FAIRE LE POINT »**

Pour les besoins de cet exercice j'ai utilisé le pronom « Je » plutôt que le « Vous » afin que vous vous sentiez directement impliqué.

*Durant cette première étape, je prends le temps d'éliminer de ma vie tout ce qui m'agace ou m'occasionne du stress au quotidien. (Soyez sans crainte, ce n'est que pour le temps de l'exercice... Tous vos soucis vous seront remis dès que vous aurez terminé...)*

*J'écris littéralement tout ce qui m'agace dans ma vie de tous les jours, et cela, dans les moindres détails.*

*De cette liste je fais deux nouveaux écrits : une liste de toutes les choses, les attitudes personnelles et les événements que je peux changer puis une autre de toutes les choses, les attitudes des gens et les événements que je ne peux pas changer.*

*Quand le tout sera complété, je me débarrasserai de la liste des choses que je ne peux pas changer en la déchirant avant de la jeter au panier. Ce sera un signe tangible que je refuse de perdre mon temps avec des choses que je n'ai aucun contrôle.*

*Je commence donc immédiatement à écrire, tout ce qui me déplaît actuellement, dans chacune des facettes de ma vie, soit : à la maison, au travail, dans mes loisirs, dans ma vie spirituelle ou autre.*

*Je rédige donc des phrases comme :*

*- À la maison, je n'aime pas tels... (J'écris tous les aspects*

de ma demeure que je n'aime pas tel que : le quartier où elle est située, l'aspect extérieur, la grandeur, la décoration, les pièces, les meubles, l'environnement, ou et tout autre aspect que je n'aime pas et qui me rend mécontent.)

Exemple : Je n'aime pas le quartier où est située ma maison car il y a trop de circulation et cela nuit à la qualité de mon sommeil. Je n'ai pas de garage ni de remise. Ce serait beaucoup mieux s'il y avait deux salles de toilette... Etc...

- À la maison, je n'aime pas quand... (J'écris tous les comportements, gestes ou attitudes que j'ai, personnellement et que je n'aime pas, ainsi que les gestes ou attitudes des personnes qui vivent avec moi et qui m'indisposent ou me rendent malheureux.)

Exemple : Je n'aime pas quand je m'emporte pour des peccadilles. Je n'aime pas quand je m'entends parler, on dirait que je ne fais que critiquer : « Ma conjointe laisse trainer ses clefs partout... » Elle ouvre toutes les lumières sur son passage et ne les referme jamais... etc...

Je refais le même exercice en changeant la phrase de départ, par :

- Au travail, je n'aime pas... (J'écris tous les aspects physiques du lieu que je n'aime pas tel que : la situation géographique, l'environnement physique de mon poste de travail, ou, et tout autre aspect matériel que je n'aime pas et qui me crée du stress).

Exemple : Je n'aime pas avoir à parcourir 35 km avant d'arriver à mon travail. Ma chaise de bureau est inconfortable et me donne des maux de dos. Le nombre de

*décibels me rend nerveux.*

*- Au travail, je n'aime pas quand... (J'écris tous les comportements, gestes ou attitudes que j'ai personnellement et qui me déplaisent puis ceux de mes compagnons de travail qui me rendent malheureux.*

*Exemple : Je n'aime pas quand les autres se sentent stupides à cause de mon arrogance. Je déteste quand Luc se met à siffler à tue-tête pour décompresser. Sylvie m'exaspère quand je la surprends à descendre ses clients.*

*Je refais le même exercice pour tous les autres milieux et gens qui font partie de ma vie. Que ce soit un lieu et des compagnons de loisir ou encore une place de culte et ceux que j'y côtoie.*

Une fois cet exercice terminé, avant de dresser la liste des choses que vous pouvez changer et celle des choses que vous ne pouvez pas changer, même si vous n'êtes pas très religieux, je vous recommande de lire la prière de la Sérénité pour vous rappeler avec quelle attitude vous devez faire le partage entre vos deux listes.

**MON DIEU, DONNE-MOI,  
LA SÉRÉNITÉ D'ACCEPTER  
LES CHOSES QUE JE NE PUIS CHANGER,  
LE COURAGE DE CHANGER LES CHOSES  
QUE JE PEUX,  
ET LA SAGESSE D'EN CONNAÎTRE LA DIFFÉRENCE.**

Maintenant que vous avez fait le point et que vous vous êtes débarrassé des choses qui vous agacent je vous invite à partir.

## À LA DÉCOUVERTE D'UN « GRAND RÊVE »

Ce sera peut-être celui que vous repoussez depuis si longtemps, celui que vous avez le goût de vivre depuis toujours, celui-là même qui vous vient à l'esprit présentement!

Pensez-vous qu'il est un peu trop grand, extravagant ou exagéré? Alors, bravo! Et surtout, ne l'arrêtez pas, car c'est peut-être le bon! Il nécessitera sûrement beaucoup d'efforts, des encouragements et de l'aide de plusieurs collaborateurs, supporteurs et accompagnateurs de rêves, mais il vous apportera, en retour, la satisfaction d'une vie bien remplie et utile.

Aucun « Grand Rêve » ne vous vient à l'esprit pour l'instant?

Ne vous en faites pas, cela viendra si vous acceptez de vous donner du temps, pour en découvrir un .

Vous pensez que j'exagère et qu'il est inutile de chercher à découvrir un « **GRAND RÊVE** », car ceci pourrait vous éloigner de la réalité...

Pourtant, plusieurs en ont fait l'expérience et grâce à un « Grand Rêve », même s'ils en étaient très éloignés, ils accomplirent des prodiges et atteignirent des sommets incroyables.

Je vous offre les minutes qui suivent pour que vous puissiez lire quatre biographies abrégées de « Grands Rêveurs ». Elles vous permettront de constater, facilement, que peu importent vos origines, votre itinéraire de vie, ou la situation dans laquelle vous vous trouvez aujourd'hui, vous pouvez réaliser un « Grand Rêve ».

La première biographie que je vous propose est celle

d'Alfred Bessette plutôt connu sous le nom du

## **FRÈRE ANDRÉ**

*C'était un Québécois de souche à la santé si fragile, qu'il faillit mourir en bas âge. Devenu adulte il dut implorer le supérieur de la communauté des frères de Sainte-Croix de l'admettre au noviciat malgré sa mauvaise santé qui les effrayait. Son humble poste de portier du collège ne l'empêcha pas d'avoir un « Rêve Grandiose », celui de faire construire rien de moins qu'un oratoire qui est connu à travers le monde sous le nom de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal.*

*Alfred Bessette est né à Saint-Grégoire d'Iberville, au Québec, un petit village situé 40 kilomètres à l'est de Montréal. Sa famille provenait de la classe ouvrière; son père était un bûcheron et sa mère éleva dix enfants. Alfred est devenu orphelin à douze ans, après quoi il tenta divers métiers, mais aucun n'offrait un avenir intéressant en raison de ses nombreux problèmes de santé.*

*Quand Alfred eut vingt ans, il se joignit à plusieurs Canadiens qui émigraient vers les États-Unis pour travailler sur les moulins de la Nouvelle-Angleterre. Lorsqu'en 1867 la nouvelle Confédération canadienne fut formée, il retourna dans son pays natal. Il se rendit voir l'abbé André Provençal, curé de Saint-Césaire qui l'envoya vers la congrégation Sainte-Croix à Montréal.*

*Après un noviciat plus long que prévu, car la congrégation ne savait pas si elle le garderait ou non en raison de ses problèmes de santé, celle-ci décida de lui confier l'emploi de portier au Collège Notre-Dame sur la Côte-des-Neiges à Montréal. Il occupa cette charge pendant une quarantaine d'années tout en offrant ses services d'homme à tout faire à la communauté.*

*Sa grande confiance en Saint Joseph l'inspira à se dévouer à tous ceux qui étaient affligés d'une manière ou d'une autre. Beaucoup soutinrent qu'ils furent guéris et furent reconnaissants du fait que leurs prières furent entendues. En 1904, parce qu'il voulait que saint Joseph soit honoré, le frère André débuta la construction d'une petite chapelle sur le versant du Mont Royal en face du collège.*

*Le frère André mourut en 1937 et des milliers de gens vinrent lui rendre un dernier hommage, malgré le mauvais temps, à ses funérailles.*

*Son cœur est préservé à l'oratoire. Il fut volé en mars 1973, puis retrouvé en décembre 1974. Il fut béatifié le 23 mai 1982 par le pape Jean-Paul II.*

*La construction de l'Oratoire Saint-Joseph commença en 1924, près de la chapelle du Frère André. L'argent pour la construction de ce qui deviendrait la plus grande église en dehors de Rome vint des admirateurs du Frère André de partout dans le monde.*

*La basilique qui surplombe le grand Montréal et dont la construction coûta la somme colossale, pour l'époque, de plus de 11 millions de dollars, accueille encore aujourd'hui plus d'un million de visiteurs annuellement et est la basilique avec le plus grand dôme après Saint-Pierre de Rome.*

*Pas mal réussi le rêve du Frère portier, n'est-ce pas?*

Dans un tout autre ordre d'idée, je voudrais vous donner, en exemple, l'histoire d'une des plus grandes chanteuses de notre époque et de son époux que je considère comme l'un des plus « Grands Bâtitseur de Rêves » que j'ai pu voir évoluer :

## CÉLINE DION ET SON ÉPOUX, RENÉ ANGÉLIL

*Céline Dion est une chanteuse-interprète que tout le monde connaît. En 25 ans de carrière, elle a produit 25 albums en français et en anglais et vendu entre 150 et 230 millions de disques. Elle est l'artiste canadienne ayant vendu le plus grand nombre de disques. Elle possède le record de l'album francophone le plus vendu au monde, soit près de 7 millions d'exemplaires de l'album " D'Eux ".*

*Elle est née le 30 mars 1968 à Charlemagne (près de Repentigny, dans la banlieue montréalaise). Sa mère, Thérèse Tanguay, violoniste et son père Adhémar Dion, accordéoniste ont eu 14 enfants, elle en est la benjamine. Son enfance fut bercée par la musique (chacun des membres de sa famille joue d'un instrument) et c'est à l'âge de cinq ans qu'elle chante pour la première fois devant un public pour le mariage de son frère puis à partir de onze ans elle se produisit régulièrement au restaurant de ses parents.*

*En 1980, sa mère (quel bel exemple d'une « Semeuse de Rêves) envoie une cassette musicale à René Angélil, impresario de Ginette Reno à l'époque. Peu après, elle interprète devant lui la chanson, « Ce n'était qu'un rêve », écrite par sa mère.*

*René Angélil croit en sa voix et hypothèque sa maison pour financer la carrière de la jeune fille. En 1981 sort son premier album intitulé la Voix du bon Dieu (du parolier français Eddy Marnay), qui connaît un succès au Québec. L'année suivante, elle participe et gagne la médaille d'or au Festival mondial de la chanson de Tokyo.*

*En 1983, elle fait ses premiers pas en France dans l'émission Champs Élysées. Elle y chante « D'amour ou d'amitié » son premier grand succès avec 500 000 copies*

vendues.

*Elle est choisie pour représenter la jeunesse de son pays pour la venue du pape Jean-Paul II au Stade olympique de Montréal le 11 septembre 1984 : elle chante « Une colombe » devant 65 000 personnes.*

*En 1985, elle participe à divers projets comme le disque pour l'aide à l'Éthiopie ou des bandes originales de film. Elle reçoit à nouveaux cinq Félix. En 1986, alors qu'elle n'a que dix-huit ans, elle décide de se retirer de la scène pendant un certain temps afin de repenser son apparence et d'apprendre la langue anglaise.*

*En 1987, elle est choisie pour représenter la Suisse au Concours Eurovision de la chanson. Elle gagne le concours à Dublin, le 30 avril 1988. Après le succès d' « Incognito », Céline Dion s'engage dans une carrière internationale.*

*En Novembre 1993 elle sort son troisième album anglophone, intitulé « The colour of my love ». Il connaîtra un succès, avec plus de 17 millions d'exemplaires vendus à travers le monde. À l'occasion de la sortie de l'album, Céline et René Angélil dévoilent publiquement leur relation amoureuse. Ils se marieront en décembre 1994.*

*En 1997, ses disques et son interprétation de la chanson « My Heart Will Go On », écrit pour le film « Titanic », constituent un nouveau palier avec plus de 27 millions de copies vendues. La chanson « Let's talk about love » se vendra, quant à elle, à plus de 31 millions d'exemplaires.*

*Le soir du 31 décembre 1999, après 18 ans de carrière ininterrompue, elle se retire temporairement de la scène publique. Cette décision, d'abord motivée par le désir d'avoir un enfant, sera confirmée après la découverte du cancer de son mari (dont il guérira).*

*Le 25 janvier 2001, elle donne naissance à René-Charles dans un hôpital de Palm Beach en Floride. Elle chantera « God bless America » lors d'un téléthon en hommage aux victimes des attentats du 11 septembre 2001, aux côtés de stars telles que Mariah Carey ou Sylvester Stallone.*

*En 2002, après une absence de plus de deux ans, elle revient sur le devant de la scène avec un nouvel album en anglais, A New Day Has Come. Il fut classé en tête des ventes dans 18 pays dont la France, les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, la Pologne et l'Angleterre.*

*Elle signe un contrat de trois ans pour chanter à Las Vegas, au Colosseum du Caesar's Palace. Ce spectacle dirigé par le créateur belge Franco Dragone débute le 25 mars 2003. Le spectacle mêle chant, théâtre et danse, le tout sur un fond virtuel reproduit sur le plus grand écran du monde. Le contrat l'engage jusqu'au 15 décembre 2007. À la fin de sa série, ce sera plus de 700 représentations qui auront été données devant 3 millions de spectateurs.*

*Enfin, Céline entama en février 2008 une grande tournée mondiale, la première depuis 9 ans. Elle se produisit tout d'abord en Afrique du Sud (où elle n'a encore jamais fait de concert), puis ensuite à Paris Bercy, à Nice, à Zurich, à Genève, à Anvers, en Chine, aux États-Unis, au Canada, en Allemagne, au Royaume-Uni...*

*Elle qui rêva de devenir aussi connue et populaire qu'Elvis Presley on peut dire qu'elle a accompli son « Grand Rêve », vous ne croyez pas ?*

## TIM GUÉNARD

*Philippe Guénard, plus connu sous le nom de Tim Guénard, né en 1958, est un militant chrétien français, écrivain, éducateur (et apiculteur). Il a raconté dans plusieurs livres son expérience d'enfant battu ayant réussi à rebondir. Il habite dans le Sud-Ouest de la France, près de Lourdes, où il accueille avec sa femme des personnes en difficultés.*

*Il est fréquemment cité par le neuropsychiatre Boris Cyrulnik comme illustration de la résilience, c'est-à-dire de la capacité d'un être humain à surmonter un traumatisme.*

*Abandonné à l'âge de trois ans par sa mère, qui l'a eu à l'âge de 16 ans, il est confié à son père, Iroquois d'origine, ancien commando et garde du corps dans une ambassade. Furieux du départ de sa compagne, le père de Tim se réfugie dans l'alcoolisme et dans la maltraitance.*

*Alors qu'il a cinq ans, il se plaint auprès d'une assistante sociale. Apprenant la nouvelle, son père, furieux, le bat et, le jetant dans l'escalier de la cave, lui brise la mâchoire et les jambes.*

*Tim est alors envoyé à l'hôpital et son père est déchu de ses droits paternels. Il est cloué durant deux ans sur son lit d'hôpital. Il est alors envoyé à l'Assistance Publique. À onze ans, accusé d'avoir incendié une grange, il part en maison de correction. Initié par ses camarades, il devient lui-même violent. À 12 ans, il fugue. Son désir est de vivre "libre" dans le Paris des années 60.*

*Violé par un « monsieur très chic », il échoue chez des braqueurs de prostituées qui l'embauchent comme guetteur, mais aussi comme gigolo. Il découvre la perversité de certains milieux mais aussi l'entraide entre les plus*

*pauvres et l'amitié vraie.*

*À 15 ans, il est pris par la police. Un juge lui donne sa chance et l'envoie en apprentissage chez un tailleur de pierres. Parallèlement, il découvre la boxe, qui l'aide à canaliser son énergie. Il décroche finalement un certificat d'aptitude professionnelle de tailleur-sculpteur de pierres.*

*Par hasard, il découvre la Communauté de l'Arche, fondée par Jean Vanier en faveur des handicapés mentaux. Une rencontre avec un prêtre catholique le mène également sur la voie de la conversion. Il parvient enfin à pardonner à son père et à surmonter le traumatisme de son enfance.*

*Depuis, il s'est marié et se consacre aux jeunes en difficulté.*

*Il déclara un jour: « Ma vie est aussi cabossée que mon visage. Mon nez, à lui seul, compte vingt-sept fractures. Vingt-trois proviennent de la boxe ; quatre, de mon père. Les coups les plus violents, je les ai reçus de celui qui aurait dû me prendre par la main et me dire : je t'aime . Il était iroquois et quand ma mère l'a quitté, le poison de l'alcool l'a rendu fou. Il m'a battu à mort avant que la vie ne poursuive le jeu de massacre. J'ai survécu grâce à trois rêves : me faire renvoyer de la maison de correction où j'étais placé (un exploit jusqu'alors jamais accompli ), devenir chef de bande et tuer mon père. Ces rêves, je les ai réalisés sauf le troisième. J'étais à deux doigts de le réaliser... Durant des années, la flamme de la vengeance m'a fait vivre. »*

*Pourquoi n'a-t-il pas réalisé ce troisième vœu ? Parce que sur ce chemin d'une vie parsemée de blessures, est né un « Grand Rêve », qui lui permit de récupérer toute une vie de vengeance et de la transformer en une vie de don. Ce rêve, il le partagea avec beaucoup d'autres en écrivant*

*un livre qui en porte le nom : « l' Amour, plus fort que la haine ».*

Comme vous pouvez le constater, tous les « Grands Rêves » ne sont pas nécessairement d'ordre matériel, mais soyez en sûrs, ils ont tous la capacité de combler la vie de ceux qui prennent le temps de s'en trouver un.

Le prochain exemple vous démontrera que la puissance d'un « Grand Rêve » peut transformer un homme au point de faire fleurir sa vie, même si elle s'est déroulée presque entièrement entre les quatre murs d'une prison...

## **ROBERT STROUD LE PRISONNIER D'ALCATRAZ**

*Robert était le premier enfant du couple Stroud, bien que sa mère ait déjà donnée naissance à deux autres enfants. Il quitte la maison familiale jeune et, en 1908, s'installe dans la ville-frontière de Cordova en Alaska. À 18 ans, il entame une relation intime avec une artiste et prostituée âgée de 36 ans.*

*Selon Stroud, pendant qu'il est au travail le 18 janvier 1909 une connaissance viole et bat durement sa conjointe. À son retour, il confronte l'agresseur et une bagarre s'ensuit, qui mène à la mort de son opposant suite à une blessure par balle. Plus tard, Stroud fut arrêté avec le portefeuille de la victime en sa possession. Selon un rapport de police de l'époque, sa compagne continuait de se prostituer et il était son souteneur. Le client aurait refusé de payer les services reçus et furieux, Stroud l'aurait assommé et tiré à bout portant afin de récupérer le montant dû.*

*Bien que sa mère ait retenu les services d'un avocat, il est reconnu coupable d'homicide au premier degré le 23 août 1909 et condamné à 12 années de prison. Pendant sa détention, il agresse un employé d'hôpital qui a dénoncé ses menaces et ses manœuvres d'intimidation pour obtenir de la morphine.*

*Le 5 septembre 1912, Stroud est condamné à six mois supplémentaires de prison et transféré à la prison fédérale de Leavenworth au Kansas. Pendant sa détention, il est réprimandé par un gardien pour une faute vénielle. Cela suffisait pour annuler son droit de visite et l'empêcher de voir son jeune frère qu'il n'a pas vu depuis huit ans. Il perd les pédales et poignarde à mort le gardien. Le 26 mars 1916, il est condamné à mort par pendaison. Le procès sera cependant invalidé plus tard, et sa sentence sera commuée en emprisonnement à vie. Ce nouveau procès est lui aussi*

*invalidé par la Cour suprême des États-Unis et le 28 juin 1918, il est à nouveau condamné à la pendaison mais la sentence est à nouveau suspendue.*

*À ce moment, la mère de Stroud demande au président Woodrow Wilson et à sa femme d'intervenir en faveur de son fils. Madame Wilson serait parvenue à empêcher l'exécution de la sentence au nom du président, ce dernier ayant récemment vécu une crise cardiaque. Encore une fois, la peine de Stroud est commuée en emprisonnement à vie.*

*Cependant, le responsable de la prison de Leavenworth, désapprouve cette décision, car Stroud agit violemment tant envers les prisonniers que les gardiens. En conséquence, il exige qu'il soit isolé pour le reste de sa vie.*

*Lors d'une marche à l'extérieur, Stroud trouve trois moineaux blessés dans la cour de la prison et décide de s'en occuper. Après les moineaux, il s'intéresse aux canaris, qu'il peut vendre tout en aidant sa mère. Peu après, l'administration de Leavenworth change et un nouveau directeur est nommé. Intéressé de projeter une image de progrès, surtout en terme de réhabilitation, le nouveau responsable lui fournit des cages, des produits chimiques et de la papeterie pour que Stroud mène à bien ses activités ornithologiques.*

*Les visiteurs peuvent visiter ses installations et plusieurs achètent des canaris. Au fil des années, il élève au-delà de 300 canaris et écrit deux livres : *Diseases of Canaries* et *Stroud's Digest on the Diseases of Birds*. Il contribue ainsi à mieux comprendre la pathologie des oiseaux, notamment en développant une cure pour une famille de septicémies hémorragiques. Il acquiert un respect certain parmi les amateurs d'oiseaux, tout comme auprès du grand public.*

*Stroud est fortement engagé dans ses activités ornithologiques et correspond avec différents amateurs d'oiseaux. Entre autres, il établit une correspondance assidue avec une lectrice, ce qui incite cette dernière à déménager au Kansas en 1931 et à lancer une entreprise avec Stroud dans le but de vendre des produits de soins pour oiseaux. Cependant, sa mère désapprouve cette relation et décide de s'éloigner de la prison. En même temps, elle s'oppose aussi au pardon de son fils, ce qui crée un important obstacle à sa libération.*

*Les activités de Stroud amènent différents problèmes à la prison même. Selon les règlements en vigueur, chaque lettre reçue et envoyée doit être lue, approuvée et recopiée par une personne mandatée. Stroud reçoit tellement de lettres qu'une secrétaire à temps plein lui est affectée. Aussi, la plupart du temps, les oiseaux volent un peu partout dans la prison, ce qui crée des conditions d'hygiène malsaines. Sa cellule est sale et lui-même est vu comme malpropre. En 1931, une tentative est faite de mettre un terme à son commerce et de se débarrasser des oiseaux. Elle échoue après que son associée et Stroud aient averti les médias écrits tout en lançant une campagne de signatures en sa faveur, laquelle atteint son paroxysme avec une pétition, de 50,000 signatures, envoyée au président américain. Cette campagne permet à Stroud de continuer à s'occuper des oiseaux, recevant dans la foulée l'accès à une deuxième cellule réservée aux canaris. Cependant, son volume de courrier est fortement réduit.*

*En 1933, Stroud annonce publiquement qu'il ne reçoit aucunes redevances sur la vente de Diseases of Canaries. Pour se venger, la maison d'édition se plaint au responsable de la prison, ce qui amène celui-ci à entamer une procédure pour déplacer Stroud à Alcatraz, où il ne pourra plus élever de canaris.*

*De son côté, Stroud découvre que s'il est marié au Kansas, il peut y demeurer. Il épouse alors son associée en 1933, ce qui rend furieux les responsables de la prison. Sa mère refusa, par la suite, tout contact avec lui. Elle décéda quatre ans plus tard. Il demeura donc au Kansas et continua son commerce d'oiseaux.*

*Quelques années plus tard, on découvrit qu'il fabrique de l'alcool à l'aide d'un alambic maison et c'est ainsi qu'il fut transféré à Alcatraz, le 19 décembre 1942.*

*C'est à cet endroit qu'il rédige deux textes : Bobbye, une autobiographie, et Looking Outward : A History of the U.S. Prison System from Colonial Times to the Formation of the Bureau of Prisons, une histoire du système pénal américain. Une cour a statué que Stroud peut écrire et conserver de tels textes, mais ne peut les publier si la prison s'y oppose, ce qu'Alcatraz a fait.*

*Dans cette prison, Stroud est séparé des autres prisonniers pendant six ans et est resté dans l'aile hospitalière pendant onze autres années. Il peut accéder à la bibliothèque de la prison, où il étudie la loi. S'appuyant sur ses nouvelles connaissances, il tente d'obtenir une réduction de sentence en affirmant que sa peine à vie est inhumaine et cruelle, mais en vain. En 1959, sa santé déclinant, il est transféré à un centre médical pour prisonniers fédéraux à Springfield au Missouri.*

*Il est mort à Springfield à 73 ans, après 54 années de prison, dont 42 sans contact avec les autres prisonniers.*

*En 1955, Thomas E. Gaddis publie un livre sur sa vie qui s'intitule « Birdman of Alcatraz » et en 1962 on en fait un film mettant en vedette le légendaire Burt Lancaster. La performance de l'acteur provoque une vague de sympathie chez le public américain. Par exemple, des pétitions*

*sont disponibles dans différents cinémas pour obtenir sa libération. Le film est mis en nomination plusieurs fois aux Oscars.*

*Comme vous pouvez le constater, Stroud ne fut pas un ange et sa vie en prison sûrement pas le paradis. Mais, grâce à une « Accompagnatrice de Rêves », celle qui devint son épouse légale, il a quand même su réaliser de « Grands Rêves » en écrivant des livres sur les maladies des oiseaux qui ont rendu de fiers services aux ornithologues de l'époque.*

*Pour terminer ces exemples de « Grands Rêveurs », qui, j'espère, sauront vous motiver à vous trouver un « Grand Rêve », je vous présente un cas qui prouve qu'il n'y a pas de limite d'âge pour atteindre nos rêves les plus audacieux.*

## RONALD REAGAN : LE PLUS VIEUX PRÉSIDENT DE L'HISTOIRE AMÉRICAINE AU MOMENT DE SON ÉLECTION.

*Ronald Reagan était le fils d'un modeste marchand de chaussures et fut élevé dans une famille plongée dans la misère de la Grande Dépression. Il parcourt l'Amérique pour travailler afin de se payer des études universitaires. De chroniqueur sportif il devint acteur de cinéma. Puis enflammé par son patriotisme il embrasse la carrière de politicien. Il n'eut pas un parcours toujours facile, mais il sut se hisser au rang de gouverneur de la Californie puis avec les appuis nécessaires et le temps, il finit par occuper l'un des postes les plus importants de la planète, celui de 40<sup>e</sup> président des États-Unis. Il y demeura en poste pendant deux mandats, soit de 1981 à 1989. Il en avait rêvé depuis sa plus tendre enfance. Croyez-le ou non, il fut élu à l'âge de 69 ans (4 ans après l'âge normal de la retraite) et il devint ainsi, le plus vieux président de l'histoire américaine au moment de son élection.*

Y a-t-il un âge idéal pour réaliser un rêve? Jugez-en par vous-mêmes!

Comme vous pouvez le constater, aucun rêve n'est vraiment impossible à atteindre,

**SI ON NE L'ARRÊTE PAS VOLONTAIREMENT ET SI ON EST PRÊT À Y METTRE LES EFFORTS NÉCESSAIRES.**

Le rêve est le carburant même de la vie. Si votre vie en est privée, elle ne pourra jamais s'épanouir pleinement.

Vous avez sûrement, déjà réalisé plusieurs petits rêves. Vous savez, ceux qui nous lancent des défis au quotidien, tel que : l'achat d'une auto ou d'une propriété, une croisière dans les Caraïbes, l'achat d'un cinéma maison ou celle d'un manteau de fourrure, cependant, avez-vous trouvé « **Le Rêve de votre vie** » celui qui mérite que vous y consacriez une bonne partie de votre quotidien pour le réaliser ?

Peu de gens ont découvert un tel rêve, mais plusieurs en le cherchant en ont trouvé d'autres qui les ont amenés à se dépasser et à donner le meilleur d'eux-mêmes. Si vous croyez que cela peut être important pour votre vie, je vous invite à répondre honnêtement aux questions qui suivent, car ils pourraient bien représenter les pas les plus importants que vous ayez faits sur la route d'un **SUCCÈS PRÉMÉDITÉ.**

Durant cette nouvelle étape, vous aurez à répondre à un questionnaire qui devrait vous aider dans votre recherche.

Prenez tout le temps nécessaire et répondez-y avec toute la rigueur dont vous êtes capable. Le résultat n'en sera que plus rentable.

Attention, il n'y a pas de chronomètre, donc ce n'est pas

une course contre la montre...

*1- Depuis ma naissance, quels furent mes plus grands rêves? Un diplôme particulier? Mon mariage? La naissance de mon premier enfant? La construction d'une maison? L'obtention d'un poste de direction? La création d'une entreprise?*

*Certains d'entre eux sont-ils encore à réaliser? Si, oui, peuvent-ils encore me rendre heureux et contribuer à ma réussite? J'exprime en quelques mots comment je crois qu'ils peuvent m'apporter du bonheur.*

*Parmi ces rêves, y en a-t-il un que je peux qualifier de « Grand Rêve »?*

Si vous devez passer à la deuxième question, c'est probablement qu'en répondant à la première vous avez cru bon de rechercher un « Grand Rêve ». Un nouveau rêve capable de vous propulser encore plus loin.

Pour vous aider à le trouver, répondez donc aux questions suivantes :

*2- a) Sachant très bien que personne ne sort vivant de cette aventure terrestre, qu'aimerais-je laisser en héritage lors de mon départ, ou encore, que voudrais-je qu'on retienne de mon passage sur terre, quand je l'aurai quittée?*

*b) Ai-je un rêve qui apportera du bonheur à d'autres personnes qu'à moi, ou en serais-je le seul bénéficiaire?*

*3- Ai-je baptisé mon rêve, ou quel nom puis-je lui donner pour l'identifier clairement et ainsi me permettre de l'exprimer facilement à tous ceux qui m'entourent?*

*4- Que pourrais-je utiliser comme représentation visuelle (dessin, photo ou autre) pour qu'il soit bien présent dans ma vie de tous les jours?*

Si vous avez rempli le questionnaire en élaborant clairement vos réponses, bravo! Car vous venez de franchir la première étape, vers la réalisation de « Votre Grand Rêve » :

### **SON IDENTIFICATION.**

Eh oui! comment peut-on atteindre une cible si on ne la voit pas? Même le meilleur tireur au monde ne peut arriver à tirer sur une cible invisible.

Votre projet est clair ? Alors, il ne vous reste plus qu'à planifier les étapes pour le réaliser.

Simple, n'est-ce pas?

Pas si simple que cela malheureusement.

La majorité des lecteurs franchiront avec difficulté la lecture du dernier chapitre de ce livre, celui que vous êtes en train de lire. Soyez-en assurés, car ils n'en ont pas besoin... C'est pour les autres...

Quelques-uns liront les exercices et les questions proposées, mais ça se terminera là, car ils ne verront pas l'utilité d'accomplir un tel travail.

En conclusion, il n'y aura probablement que 20 % des lecteurs qui feront tous les exercices et répondront aux questionnaires proposés, car ils auront cru, avec raison, que cela pourrait les aider sur le chemin de leur réussite.

J'aimerais vous faire remarquer que ce pourcentage est le même que celui des gens qui détiennent le haut du palier et qui goûtent au succès dans notre société.

Un hasard? Peut-être, mais qui sait... Ne serait-il pas logique qu'ils aient, possiblement, « prémédité leur réussite »?

Bon! Assez parlé, il est plus que temps de se remettre au boulot si vous désirez aller plus loin.

Maintenant que votre « Grand Rêve » à une identité, vous devez vous assurer qu'il est réalisable avant d'y investir du temps et de l'énergie.

Quand je dis « réalisable », je ne veux pas dire que vous avez tout en main pour qu'il se réalise demain. Cela peut prendre plusieurs mois, voire plusieurs années et peut-être même une vie entière!

Cependant, je voudrais que vous vous assuriez que cela ne soit pas un rêve utopique.

Le questionnaire qui suit peut vous aider à clarifier ce point.

## **MON « GRAND RÊVE » EST-IL RÉALISABLE?**

*1- Ai-je les capacités physiques ainsi que les connaissances de base pour voir à sa réalisation? Sinon, combien de temps suis-je prêt à investir pour acquérir la force et les connaissances nécessaires à sa réalisation?*

*2- Ai-je suffisamment de temps pour le réaliser?*

*Sinon, qui pourra le mener à terme?*

*(Exemple d'un rêve utopique : allez vivre sur une*

planète similaire à la terre située à 35 années-lumière de celle-ci.)

*3- Ai-je les moyens ou la possibilité de lever les fonds nécessaires à sa réalisation?*

*Sinon, comment vais-je m'y prendre pour amasser ces fonds? Après de qui puis-je faire des démarches de financement?*

*4- Ai-je le tempérament nécessaire pour le réaliser seul ou sur qui puis-je compter pour m'aider?*

*5- Qui pourrait jouer les rôles de « Supporteurs de Rêves » pour ce projet ?*

Vous voilà rendus à l'une des étapes les plus importantes avant de vous donner à fond de train dans cette belle aventure.

Vous devez prendre le temps de vous regarder dans un miroir afin de rencontrer le personnage que connaît votre entourage. Réussira-t-il à réaliser le rêve qui l'habite avec les qualités qu'il a développées et doit-il essayer de se défaire de certains défauts?

Décrivez, sans fausse modestie, et le plus clairement possible toutes les qualités et attitudes personnelles que vous possédez et qui peuvent favoriser la réalisation de votre « Grand Rêve ». (Exemple : je suis très créatif alors je peux facilement... je suis positif donc les difficultés ne seront jamais insurmontables... je suis persévérant, donc cela prendra le temps qu'il faudra..., etc...)

Puis décrivez les défauts qui pourraient vous nuire et que vous devriez essayer de contrôler ou d'éliminer. (Je critique continuellement..., alors comment pourrais-

je motiver les gens? Je fais de l'embonpoint et cela peut m'enlever de la crédibilité comme diététicien... J'aimerais que tout soit terminé avant de commencer... alors 10 ans d'étude..., etc...)

Il y a beaucoup d'autres éléments qui doivent être mis en perspective, afin de mettre toutes les chances de votre côté. L'un de ceux-ci est de prendre le temps de bien identifier ceux qui vous entourent et de voir les rôles qu'ils risquent de jouer dans la réalisation de votre « Grand Rêve ».

Écrivez donc les noms de tous ceux qui font partie de votre vie quotidienne (Conjoint, amis, parents, confrères de travail, employeur, associés, etc...) et essayez d'identifier le rôle que chacun risque de jouer face à votre rêve. Seront-ils pour moi, des semeurs de rêves, des démolisseurs, des accompagnateurs, etc.? Pourquoi êtes-vous porté à leur attribuer ces rôles? Décrivez les gestes, les paroles et les comportements qui ont fait que vous les avez catalogués ainsi. (*Si nécessaire, pour vous aider dans cet exercice, référez-vous au lexique du début de ce chapitre.*)

Soyez le plus précis possible, car suite à ces découvertes, vous devrez peut-être faire un choix entre :

- essayer d'aider cette personne à cheminer, en devenant auprès d'elle, un semeur, un constructeur, un bâtisseur, un accompagnateur ou un cultivateur de rêves,

- ou, si son cas est désespéré, vous devrez peut-être vous en éloigner afin que son influence ne mine pas vos efforts. N'oubliez jamais qu'aucun de nous n'a le pouvoir de changer les autres. (Je suis sûr que plusieurs me ressembleraient, si j'en avais le pouvoir... mais serait-ce souhaitable?)

Avant de terminer cette introspection, prenez le temps d'écrire tous les rêves que vous avez abandonnés... Les pourquoi... Les pour qui... Les comment... Essayez d'être neutre, et avec le recul, analysez les vraies raisons qui ont motivé vos choix de les abandonner. Était-ce le manque d'expérience, le manque d'encouragement, le manque de persévérance, le manque de fonds ou tout simplement le manque de cran ou de foi en soi et dans la vie?

On ne peut pas vivre en ne réalisant qu'un « Grand Rêve », car la vie serait bien triste si sa réalisation s'échelonnait sur une période très longue. Il vous faut donc en semer plusieurs autres.

Je vous invite donc à pénétrer dans votre « Corridor de Rêves » et devenir pour quelques instants un « Semeur de Rêves » puis allez vous promener dans le jardin de vos rêves pour semer de tous côtés.

La qualité des songes et des projets que vous y sèmerez influencera la qualité de votre bonheur.

Dans la rangée « Vie Amoureuse », semez-y tout ce que vous aimeriez qu'elle devienne dans un an d'ici. Inscrivez aussi tous les efforts que vous êtes prêt à fournir pour atteindre votre idéal.

Dans la rangée « Vie Familiale », semez-y tout ce que vous aimeriez vivre comme relation avec les autres membres de la famille dans un an d'ici. Inscrivez aussi tous les efforts que vous êtes prêt à fournir pour que cela devienne une réalité.

Dans la rangée « Vie Professionnelle », semez-y tout ce que vous aimeriez accomplir dans un an d'ici. Inscrivez aussi tous les travaux et études que vous êtes prêt à faire

pour parvenir à votre but.

Dans la rangée « Vie Spirituelle » semez-y tout ce que vous souhaitez qu'elle devienne dans un an d'ici Inscrivez aussi combien de temps et de périodes de méditation que vous êtes prêt à consacrer pour réussir à vivre une relation profonde avec Dieu.

Dans la rangée « Vivre en santé », semez-y tout ce que vous souhaitez comme forme physique dans un an d'ici. Inscrivez aussi, le temps que vous êtes prêt à y consacrer, le type d'exercices que vous ferez ainsi que les changements nécessaires dans votre alimentation pour atteindre la forme que vous souhaitez.

Quand vous aurez terminé vos semences, prenez-les et mettez-les dans une grande enveloppe que vous déposerez dans le fond d'un tiroir. Dans un an jour pour jour, retirez l'enveloppe du tiroir et retournez dans votre « Corridor de Rêves ». Ce sera le temps de la récolte.

Il serait surprenant que chacune des rangées produise tous les fruits escomptés, mais si vous y avez mis un peu d'effort, plusieurs auront donné beaucoup plus que par les années passées. Le temps consacré à la préparation et à la semence des rêves n'est jamais inutile.

Cette récolte terminée, vous devrez voir à apporter les corrections nécessaires pour que chacune des semences faite l'année précédente finisse par produire selon vos désirs. Vous pourrez aussi ensemer de nouveaux rêves pour la prochaine année.

Pour ce qui est de votre « Grand Rêve », je suis sûr que vous l'aurez fait progresser proportionnellement à la réalisation de vos « petits rêves », car, ils sont toujours inter

reliés au plus grand.

Vous arrivez maintenant, après toutes ces heures de réflexion, de méditation et d'écriture, à l'étape la plus importante pour que vos rêves deviennent réalité : celle de l'accomplissement.

Mon accompagnement s'arrête ici. Merci de m'avoir permis de cheminer avec vous pendant ce précieux temps.

Vous devez, maintenant, retrousser vos manches pour cultiver les rêves que vous venez de semer. Ils sont nombreux et, j'en suis persuadé, certains seront difficiles à réaliser. Cependant, quand vous traverserez des moments pénibles ou critiques, rappelez-vous que vous possédez, à présent, un « Corridor de Rêves » et qu'il vous suffira de venir vous y promener pour y semer les « Rêves de jours meilleurs ».

En terminant, je vous invite à ne jamais oublier que :

**LA GRANDEUR DE VOS RÉALISATIONS  
NE POURRA JAMAIS DÉPASSER  
LA GRANDEUR DE VOS RÊVES.**

## **UNE « RÉUSSITE PRÉMÉDITÉE », POURQUOI PAS?**

On prémédite bien des crimes,  
alors pourquoi pas  
préméditer sa réussite ?

Voilà l'invitation que vous fait  
« La Collection Réussite préméditée ».

Venez parcourir l'itinéraire qui vous mènera  
au Succès en vous faisant découvrir :

Le Chemin des Rêves  
Le Chemin de la Foi  
Le Chemin de l'Action  
Les Chemins des Haltes  
et enfin  
Le Chemin de la Persévérance.

Parcourez tous ces Chemins à l'aide  
de personnages de roman.

**Ce premier récit vous invite à vivre  
une aventure peu commune où notre héros  
découvrira à l'aide d'un Saint Personnage  
le destin que la vie lui a réservé,  
celui de devenir un « Semeur de Rêves ».**

*André Thibodeau*